2 t. in 1 vol.

ŒUVRES

DE MADAME DE S****,

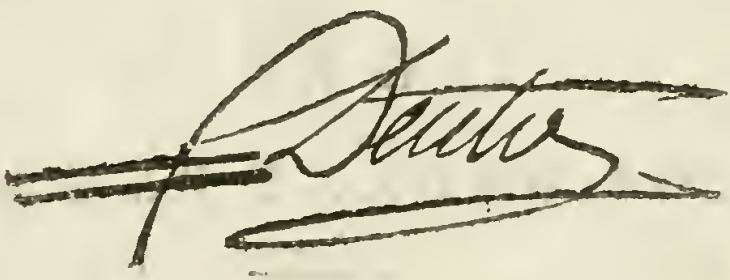
ADÈLE

DE SENANGE.

I.

par Mme de Flahaut,
devenue Mme de Souza.

Je place la présente édition sous la sauvegarde des lois, et je déclare que je poursuivrai les contrefacteurs et débitans d'éditions contrefaites.



ADÈLE
DE SENANGE,

OU

LETTRES
DE LORD SYDENHAM.

If thou rememberest not the slightest Folly
That ever love did make thee fall into,
Thou hast not loved.

SHAKSPEARE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A 2

PARIS,
DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
Rue du Pont-de-Lodi, n.° 3,
1808.

JAN 14 1971

PG
2429
S6A7
1808

AVANT-PROPOS.

Cet ouvrage n'a point pour objet de peindre des caractères qui sortent des routes communes ; mon ambition ne s'est pas élevée jusqu'à prétendre étonner par des situations nouvelles : j'ai voulu seulement montrer, dans la vie, ce qu'on n'y regarde pas, et décrire ces mouvemens ordinaires du cœur qui composent l'histoire de chaque jour. Si je réussis à faire arrêter un instant mes lecteurs sur eux-mêmes, et si, dans leurs réflexions, ils disent : *dans cet ouvrage il n'y a rien de nouveau*, ils ne sauraient me flatter davantage.

Les romans sont devenus une des

parties les plus intéressantes de la littérature moderne. Il n'est plus permis de les dédaigner depuis qu'il en est plusieurs qui sont comptés parmi les chefs-d'œuvres de l'esprit humain. Il est vrai que la foule de ces compositions frivoles et faciles tombe dans l'oubli ; la plupart ne vivent qu'un jour. Mais, tout en craignant le même sort, je n'aurai pas l'injustice de déprécier le genre pour me préparer de l'indulgence. Avec un peu de réflexion, tout le monde doit sentir qu'il tient de plus près au cœur humain que beaucoup de productions auxquelles on assigne une toute autre importance.

Je n'ai pas la prétention de con-

naître avec exactitude l'histoire du roman : mais voici dans ce genre de littérature ce qui m'a paru être la marche de l'esprit humain.

A toutes les époques nous voyons qu'un des premiers soins des hommes civilisés, comme des peuples sauvages, a été de transmettre, par différens moyens, les actes publics, les traits individuels qui avaient influé sur leur âge, dans leur nation, ou dans leur tribu. De ces faits résultait une morale que les vieillards apprenaient à leurs enfans ; et sur l'émulation qu'ils inspiraient, se formait le caractère de la race naissante. L'enthousiasme, la vanité ou l'intérêt de l'historien le portèrent à exalter les

qualités, et à agrandir les actions des héros de son pays. De conteur en conteur, les faits devinrent plus nombreux, plus imposans. Les nationaux reçurent avec avidité une fiction qui flattait à la fois leur imagination et leur orgueil. Bientôt le moraliste, ou plutôt le poëte, cherchant à inspirer une émulation noble et pure, à exciter aux vertus, s'empara de cette disposition : il saisit tous les moyens qui avaient du pouvoir sur des hommes dont la conception était encore bornée aux choses sensibles. Le nom des héros devint le symbole allégorique des qualités qu'on leur avait supposées ; et on s'efforça de suivre, avec exactitude,

l'analogie de leur caractère, pour leur attribuer toutes les actions dont des êtres comme eux auraient été capables. Telle a été probablement l'origine des premiers romans. Ils n'étaient autre chose que l'histoire exagérée, dans laquelle le commencement et les progrès de la fiction avaient été presque insensibles. En effet, il y a des ouvrages de l'antiquité dont la vraisemblance scrupuleuse fait douter encore s'il faut les considérer ou comme histoire, ou comme fiction morale. Mais des imaginations trop ardentes ne tardèrent pas à s'écarter de toute espèce de vraisemblance, et enfantèrent à l'envi des Oroondates, des Amadis, etc., etc.

Le monde fut peuplé de pélerins militaires, et d'aventuriers inutiles et dangereux. Les superstitions mythologiques de chaque pays contribuaient à cette dépravation. En Asie les fées, les génies et les magiciens; en Europe, les enchanteurs, les sorciers et les revenans se mêlaient aux contes populaires, et enseignaient aux peuples une espèce de providence intermédiaire, qui n'était propre, en détruisant la liberté de l'homme, qu'à décourager la vertu, et à égarer sur la route de la vraie religion. L'ignorance du peuple trouvait tout simple l'amas d'exagérations qu'on lui présentait.

Il faut remarquer que tous ces ro-

mans merveilleux, toutes ces grandes aventures étaient analogues à des tems de désordres et de licence, à des époques malheureuses dans lesquelles les gouvernemens encore chancelans ne donnaient point aux hommes la sécurité des lois, et où les individus cherchaient à croire à une providence particulière, surnaturelle et miraculeuse. Les peuples ignorans aiment la féerie, parce qu'elle est une manière d'expliquer les phénomènes de la nature. Les peuples opprimés aiment la chevalerie errante, parce qu'elle présente des secours inattendus contre la barbarie des oppresseurs.

Pour détruire l'empire que le merveilleux s'était acquis, la simple rai-

son ne suffisait pas. Il fallait quelque chose de plus fort, de plus aigu. Cervantes se créa une route nouvelle, et il eut des succès prodigieux. Le ridicule qu'il employa si habilement était une sorte d'arme enchantée, plus puissante que celle des magiciens. Elle frappait, amusait, détruisait les erreurs sans paraître essayer de les combattre, et produisait son effet avec d'autant plus de certitude, qu'elle n'annonçait pas son dessein. On n'était pas en garde contre ce genre d'attaque ; et le préjugé était vaincu avant qu'il eût songé à se mettre en défense.

Le mouvement que Cervantes avait imprimé aux esprits, fit examiner

avec attention le moyen qu'il avait employé; et on s'aperçut bientôt qu'il pouvait se modifier à l'infini, et s'appliquer à tous les changemens survenus dans les mœurs. Le caractère connu des personnages historiques parut ne rien faire à l'utilité ni même à l'intérêt des romans. Des esprits éclairés crurent que leur but naturel était la connaissance du cœur humain, que leur vérité était plutôt une vérité de sentiment que de fait. On quitta l'histoire pour descendre dans la vie privée : et de là sortirent trois genres sous lesquels peuvent se placer, je crois, tous les romans postérieurs à cette époque. Le roman philosophique, le roman sati-

rique, et le roman sentimental (*).

Le roman philosophique est celui dans lequel un auteur, se proposant de donner une instruction déterminée, de présenter un modèle de politique ou de morale, place ses personnages dans une suite d'événemens qui tendent tous au même but. Si la Cyropédie est un roman, c'est le

---

(*) Ces trois genres sont capables d'être modifiés et mêlés de différentes manières; mais je serais portée à croire qu'il n'y a guère de romans qui n'appartiennent à un seul ou à plusieurs de ces genres. Les bergeries descriptives, et les contes purement burlesques qui paraissent former une exception, ne me semblent qu'un abus de deux de ces genres, les premiers du sentimental, les seconds du satirique.

plus beau de ce genre. Le génie ou l'âme de Fénelon a aussi donné à la France un chef-d'œuvre. On pourrait peut-être rapporter à cette classe plusieurs des voyages imaginaires. Pourvu que chaque action conduise à la doctrine que l'auteur se propose d'avancer ou de détruire, on n'est pas difficile sur la probabilité des événemens : et cela est nécessaire ; car où est l'individu dont la vie renferme plus de deux ou trois exemples d'une règle générale quelconque ? Pour être vraisemblable, il faudrait souvent perdre de vue l'unité de son objet.

Le roman satirique renferme aussi de l'instruction, mais d'une manière

qualités, et à agrandir les actions des héros de son pays. De conteur en conteur, les faits devinrent plus nombreux, plus imposans. Les nationaux reçurent avec avidité une fiction qui flattait à la fois leur imagination et leur orgueil. Bientôt le moraliste, ou plutôt le poëte, cherchant à inspirer une émulation noble et pure, à exciter aux vertus, s'empara de cette disposition : il saisit tous les moyens qui avaient du pouvoir sur des hommes dont la conception était encore bornée aux choses sensibles. Le nom des héros devint le symbole allégorique des qualités qu'on leur avait supposées ; et on s'efforça de suivre, avec exactitude,

l'analogie de leur caractère, pour leur attribuer toutes les actions dont des êtres comme eux auraient été capables. Telle a été probablement l'origine des premiers romans. Ils n'étaient autre chose que l'histoire exagérée, dans laquelle le commencement et les progrès de la fiction avaient été presque insensibles. En effet, il y a des ouvrages de l'antiquité dont la vraisemblance scrupuleuse fait douter encore s'il faut les considérer ou comme histoire, ou comme fiction morale. Mais des imaginations trop ardentes ne tardèrent pas à s'écarter de toute espèce de vraisemblance, et enfantèrent à l'envi des Oroondates, des Amadis, etc., etc.

Le monde fut peuplé de pélerins militaires, et d'aventuriers inutiles et dangereux. Les superstitions mythologiques de chaque pays contribuaient à cette dépravation. En Asie les fées, les génies et les magiciens; en Europe, les enchanteurs, les sorciers et les revenans se mêlaient aux contes populaires, et enseignaient aux peuples une espèce de providence intermédiaire, qui n'était propre, en détruisant la liberté de l'homme, qu'à décourager la vertu, et à égarer sur la route de la vraie religion. L'ignorance du peuple trouvait tout simple l'amas d'exagérations qu'on lui présentait.

Il faut remarquer que tous ces ro-

mans merveilleux, toutes ces grandes aventures étaient analogues à des tems de désordres et de licence, à des époques malheureuses dans lesquelles les gouvernemens encore chancelans ne donnaient point aux hommes la sécurité des lois, et où les individus cherchaient à croire à une providence particulière, surnaturelle et miraculeuse. Les peuples ignorans aiment la féerie, parce qu'elle est une manière d'expliquer les phénomènes de la nature. Les peuples opprimés aiment la chevalerie errante, parce qu'elle présente des secours inattendus contre la barbarie des oppresseurs.

Pour détruire l'empire que le merveilleux s'était acquis, la simple rai-

son ne suffisait pas. Il fallait quelque chose de plus fort, de plus aigu. Cervantes se créa une route nouvelle, et il eut des succès prodigieux. Le ridicule qu'il employa si habilement était une sorte d'arme enchantée, plus puissante que celle des magiciens. Elle frappait, amusait, détruisait les erreurs sans paraître essayer de les combattre, et produisait son effet avec d'autant plus de certitude, qu'elle n'annonçait pas son dessein. On n'était pas en garde contre ce genre d'attaque ; et le préjugé était vaincu avant qu'il eût songé à se mettre en défense.

Le mouvement que Cervantes avait imprimé aux esprits, fit examiner

avec attention le moyen qu'il avait employé ; et on s'aperçut bientôt qu'il pouvait se modifier à l'infini, et s'appliquer à tous les changemens survenus dans les mœurs. Le caractère connu des personnages historiques parut ne rien faire à l'utilité ni même à l'intérêt des romans. Des esprits éclairés crurent que leur but naturel était la connaissance du cœur humain, que leur vérité était plutôt une vérité de sentiment que de fait. On quitta l'histoire pour descendre dans la vie privée : et de là sortirent trois genres sous lesquels peuvent se placer, je crois, tous les romans postérieurs à cette époque. Le roman philosophique, le roman sati-

rique, et le roman sentimental (*).

Le roman philosophique est celui dans lequel un auteur, se proposant de donner une instruction déterminée, de présenter un modèle de politique ou de morale, place ses personnages dans une suite d'événemens qui tendent tous au même but. Si la Cyropédie est un roman, c'est le

---

(*) Ces trois genres sont capables d'être modifiés et mêlés de différentes manières; mais je serais portée à croire qu'il n'y a guère de romans qui n'appartiennent à un seul ou à plusieurs de ces genres. Les bergeries descriptives, et les contes purement burlesques qui paraissent former une exception, ne me semblent qu'un abus de deux de ces genres, les premiers du sentimental, les seconds du satirique.

plus beau de ce genre. Le génie ou l'âme de Fénelon a aussi donné à la France un chef-d'œuvre. On pourrait peut-être rapporter à cette classe plusieurs des voyages imaginaires. Pourvu que chaque action conduise à la doctrine que l'auteur se propose d'avancer ou de détruire, on n'est pas difficile sur la probabilité des événemens : et cela est nécessaire ; car où est l'individu dont la vie renferme plus de deux ou trois exemples d'une règle générale quelconque ? Pour être vraisemblable, il faudrait souvent perdre de vue l'unité de son objet.

Le roman satirique renferme aussi de l'instruction, mais d'une manière

analogue à la comédie. Son champ est varié, étendu : il s'empare du ridicule de tous les états ; il roule sur les incidens de la vie commune. Gil-Blas s'élève graduellement d'une caverne de voleurs à la peinture d'une cour. Les seigneurs, les moines, les militaires, les valets, les comédiens, les joueurs, les aventuriers, tout est représenté, tout est mis en action dans ce drame immense. La littérature anglaise est riche en ce genre.

On peut regarder comme des romans mixtes de satire et de philosophie, ceux qui, au lieu de peindre seulement les mœurs et les caractères, attaquent les ridicules, les opinions et les systèmes du jour ; ceux de Swift,

de Voltaire, etc., sont presque tous de cette espèce. Ces romans, quand ils ont rempli leur mission d'utilité, restent encore comme un amusement de l'esprit.

Les matériaux sur lesquels s'exerce le roman sentimental sont d'une nature toute différente. Le tems amène sans cesse de nouveaux systèmes, de nouvelles opinions. Les mœurs, les usages, les manières changent ; mais les passions sont éternellement les mêmes : elles pénètrent par toute la vie, donnent leur coloris et leur caractère aux événemens qui la remplissent, et en modifient toutes les actions journalières. De grands peintres ont essayé d'en représenter les

mouvemens impétueux et sublimes. Ils ont pris un terrain vaste, où ils ont réuni de grands accidens. Dans le vertueux projet de rehausser les hommes ordinaires, ils se sont placés au dessus d'eux; c'est ainsi que Clarisse, Grandisson, ont élevé l'homme pour l'améliorer. L'amour a presque toujours été choisi comme l'agent principal de ces grandes compositions, parce qu'il est la plus brillante et la plus active de toutes les passions; parce que c'est la seule qui ne prenne qu'une époque dans la vie, et que tout ce qui finit porte toujours sa morale avec soi; parce que c'est plutôt une situation qu'une habitude; parce que la franchise, la

vanité, la colère, l'orgueil, la générosité, les qualités comme les défauts de l'individu qu'il anime, influent sur ses mouvemens et en varient toutes les expressions. Mais la formation de ces grands tableaux exige des talens supérieurs. Ils représentent des efforts extraordinaires, des élans de l'âme, des situations rares, plutôt que les sentimens simples et habituels, qui composent le tissu d'une existence commune.

J'aime à croire que l'on pourrait se rapprocher davantage de la nature, et que l'on ne manquerait pas à l'utilité, peut-être même à l'intérêt, en cherchant à tracer ces détails fugitifs qui occupent l'espace entre les évé-

nemens de la vie. Des jours, des années, dont le souvenir est effacé, ont été remplis d'émotions, de sentimens, de petits intérêts, de nuances fines et délicates. Chaque moment a son occupation, et chaque occupation a son ressort moral. Il est même bon de rapprocher sans cesse la vertu de ces circonstances obscures et inaperçues, parce que c'est la suite de ces sentimens journaliers qui forme essentiellement le fond de la vie. Ce sont ces ressorts que j'ai tâché de démêler.

Cet essai a été commencé dans un tems qui semblait imposer à une femme, à une mère, le besoin de s'éloigner de tout ce qui était réel,

de

de ne guère réfléchir, et même d'écarter la prévoyance, et il a été achevé dans les intervalles d'une longue maladie : mais, tel qu'il est, je le présente à l'indulgence de mes amis.

. . . A faint shadow of uncertain light,
Such as a lamp whose life doth fade away,
Doth lend to her who Walks in fear and sad affright.

Seule dans une terre étrangère, avec un enfant qui a atteint l'âge où il n'est plus permis de retarder l'éducation, j'ai éprouvé une sorte de douceur à penser que ses premières études seraient le fruit de mon travail.

Mon cher enfant ! si je succombe à la maladie qui me poursuit, qu'au

moins mes amis excitent votre application en vous rappelant qu'elle eût fait mon bonheur : et ils peuvent vous l'attester, eux, qui savent avec quelle tendresse je vous ai aimé ; eux, qui si souvent ont détourné mes douleurs en me parlant de vous. Avec quelle ingénieuse bonté ils me faisaient raconter les petites joies de votre enfance, vos petits bons mots, les premiers mouvemens de votre bon cœur ! Combien leur répétais-je la même histoire, et avec quelle patience ils se prêtaient à m'écouter ! souvent à la fin d'un de mes contes, je m'apercevais que je l'avais dit bien des fois ; alors, ils se moquaient doucement de moi, de ma crédule

confiance, de ma tendre affection, et me parlaient encore de vous!... Je les remercie.... Je leur ai dû le plus grand plaisir qu'une mère puisse avoir.

A. de F.....

ADÈLE
DE SENANGE,
OU
LETTRES
DE LORD SYDENHAM.

LETTRE Iere.

Paris, ce 10 Mai 17.

JE ne suis arrivé ici qu'avant-hier, mon cher Henri, et déjà notre ambassadeur veut me mener passer quelques jours à la campagne, dans une maison où il prétend qu'on ne pense qu'à s'amuser. J'y suis moins disposé que jamais : cependant, n'ayant point d'objection à lui faire, je n'ai pu me refuser à le suivre; mais j'y ai d'au-

tant plus de regret, qu'indépendamment de cette mélancolie qui me poursuit et me rend importuns les plaisirs de la société, j'ai rencontré hier matin une jeune personne qui m'occupe beaucoup : elle m'a inspiré un intérêt que je n'avais jamais ressenti ; je voudrais la revoir, la connaître..... mais je vais livrer à votre esprit moqueur tous les détails de cette aventure.

Je m'étais promené à cheval dans la campagne, et je revenais doucement par les Champs-Elysées, lorsque je vis sortir de Chaillot une énorme berline qui prenait le même chemin que moi. J'admirais presqu'également l'extrême antiquité de sa forme, et l'éclat, la fraîcheur de l'or et des paysages qui la couvraient. De grands chevaux bien engraissés, bien lourds ; d'anciens valets, dont

les habits, d'une couleur sombre, étaient chargés de larges galons : tout était antique, rien n'était vieux, et j'aimais assez qu'il y eût des gens qui conservassent avec soin des modes qui, peut-être, avaient fait le brillant et le succès de leur jeunesse. Nous allions entrer dans la place lorsqu'un charretier, conduisant des pierres hors de Paris, appliqua un grand coup de fouet à ses chevaux qui, voulant se hâter, accrochèrent la voiture, et la renversèrent. Je courus offrir mes services aux femmes qui étaient dans ce carrosse, et dont une jetait des cris effroyables. Elle saisit mon bras la première ; l'ayant sortie de là avec peine, je vis une grande et grosse créature, espèce de femme de chambre renforcée, qui, dès qu'elle fut à terre, ne pensa qu'à crier après le charretier, protester

que Mme. la Comtesse le ferait mettre en prison, ordonner aux gens de le battre, quoique jusque-là ils se fussent contentés de jurer sans trop s'échauffer. Je laissai cette furie pour secourir les dames à qui je jugeai qu'elle appartenait, et dont, injustes que nous sommes, elle me donnait assez mauvaise opinion.

La première qui s'offrit à moi était âgée, délicate, tremblante, mais ne s'occupant que d'une jeune personne à laquelle j'allais donner mes soins, lorsque je la vis s'élancer de la voiture, se jeter dans les bras de son amie, l'embrasser, lui demander si elle n'était pas blessée, s'en assurer encore en répétant la même question, et la pressant, l'embrassant plus tendrement à chaque réponse. Elle me parut avoir 16 ou 17 ans; je crois n'avoir jamais rien vu d'aussi beau.

Lorsqu'elles furent un peu calmées, je leur proposai de gagner une maison pour éviter la foule et se reposer. Elles prirent mon bras : je fus étonné de voir que la jeune personne pleurait ; attribuant ses larmes à la peur, j'allais me moquer de sa faiblesse, quand ses sanglots, ses yeux rouges, fatigués, me prouvèrent qu'une peine profonde la suffoquait. J'en fus si attendri, que je m'oubliai jusqu'à lui demander bien bas, et en tremblant : « Si jeune ! con- » naissez-vous déjà le malheur ? Au- » riez-vous déjà besoin de consolation ? » — Ses larmes redoublèrent sans me répondre ; — j'aurais dû m'y attendre ; mais quand on se sent un intérêt vif, des intentions pures, ne peut-on pas déjà se croire amis, et pense-t-on aux convenances ?

Nous gagnâmes la première mai-

son, où nous demandâmes une chambre pour nous retirer. L'extrême douleur de cette jeune personne me touchait et m'étonnait également. Je la regardais pour tâcher d'en pénétrer le motif, lorsque la dame plus âgée, sentant peut-être que les pleurs de la jeunesse demandent encore plus d'explications que ses étourderies, me dit : « Vous serez sans doute sur-
» pris d'apprendre que la douleur de
» ma petite amie a pour objet sa sor-
» tie du couvent ; mais elle y fut mise
» pensionnaire dès l'âge de deux ans ;
» long-tems avant je m'y étais retirée
» près de l'abbesse avec laquelle j'a-
» vais été élevée dans la même mai-
» son. Nous fûmes séduites par les
» grâces et la faiblesse de cette petite
» enfant ; l'abbesse s'en chargea par-
» ticulièrement, et depuis, son édu-
» cation et ses plaisirs furent l'objet

» de tous nos soins. Sa mère l'ayant
» laissée jusqu'à ce jour sans jamais
» la faire sortir de l'intérieur du mo-
» nastère, nous pensions qu'ayant
» deux garçons elle désirait peut-être
» qu'elle se fît religieuse ; mais avant-
» hier elle a fait dire qu'elle repren-
» drait sa fille aujourd'hui. Adèle
» se désolait en pensant qu'il fal-
» lait quitter ses amies, et j'ose dire
» sa patrie ; car, sentimens, habi-
» tudes, devoirs, elle ne connaît
» rien au delà de l'enceinte de cette
» maison : mais lorsque la voiture
» de sa mère est arrivée, que cette
» femme que vous avez vue s'est
» présentée comme la personne de
» confiance à qui nous devions re-
» mettre notre chère enfant, nous
» avons craint qu'il ne fallût em-
» ployer la force pour la faire sortir
» et l'arracher des bras de l'abbesse.

» J'ai voulu adoucir sa douleur en
» la suivant et la présentant moi-
» même à une mère qui désire sûre-
» ment la rendre heureuse, puis-
» qu'elle la rappelle auprès d'elle. »

A ces mots, les pleurs de la petite redoublèrent, et sa vieille amie la supplia de se calmer. « Par pitié pour
» moi, lui disait-elle, ne me montrez
» pas une douleur si vive ; pensez à
» celle que je ressens ! — Au nom
» de votre bonheur, ma chère Adèle,
» faites un effort sur vous-même ; si
» cette femme revenait, que ne di-
» rait-elle pas à votre mère ! déjà elle
» a osé blâmer vos regrets. » — La pauvre petite sentant sûrement qu'elle ne pouvait pas lui obéir, se précipita aux pieds de son amie, et cacha sa tête sur ses genoux ; nous n'entendîmes plus que ses sanglots.

Presque aussi ému qu'elles-mêmes,

je m'en étais rapproché ; j'avais repris leurs mains, je les plaignais, j'essayais de leur donner du courage, lorsque cette espèce de gouvernante, qui sûrement nous avait écoutés, rentra et dit en me voyant si attendri, si près d'elles : « Comment donc, Mon-
» sieur, Mademoiselle doit être fort
» sensible à votre intérêt ; je doute
» cependant que madame la Comtesse
» fût satisfaite de voir Mademoiselle,
» faire si facilement de nouvelles con-
» naissances. » — C'est une facilité, repris-je avec mépris, dont madame sa mère jouira bientôt ; elle sera, je crois, fort utile à toutes deux ! — « Je n'entends pas ce que Monsieur
» veut dire. Eh bien ! lui répondis-
» je, vous pouvez en demander l'ex-
» plication à madame la Comtesse. —
» Je n'y manquerai pas, dit-elle en ri-
» canant ; et, charmée de montrer son

» autorité, elle ajouta avec aigreur : » Mademoiselle, la voiture est prête, » je vous conseille d'essuyer vos yeux, » afin que madame votre mère ne » voie pas la peine avec laquelle vous » retournez vers elle. » Nous nous levâmes sans lui répondre, et nous la suivîmes dans un silence que personne n'avait envie de rompre.

Avant de monter en voiture, la petite me salua avec un air de reconnaissance et de sensibilité que rien ne peut exprimer. Sa vieille amie me remercia de mes soins, de l'intérêt que je leur avais témoigné. Je lui demandai la permission d'aller savoir de leurs nouvelles ; elle me l'accorda, en disant : « Je pensais avec peine » que peut-être nous ne nous rever- » rions plus. » — Je restai dans une tristesse qui me domine encore. —

Que pensez-vous, Henri, d'une

mère qui peut ainsi négliger son enfant ? Oublier le plus sacré des devoirs, le premier de tous les plaisirs ? — Ah ! pauvre Adèle, pauvre Adèle ! . . . En lui voyant quitter sa retraite pour entrer dans un monde qu'elle ne connaît pas ; en voyant sa douleur, je sentais cette sorte de pitié que nous inspire le premier cri d'un enfant. — Je faisais des vœux pour son bonheur, en pensant avec mélancolie, combien il était incertain qu'elle en connût jamais ; et regardant ses larmes comme de tristes pressentimens, je me reproche de l'avoir laissée sans lui dire, au moins, que je ne l'oublierai pas, et qu'elle comptât sur moi, si jamais elle avait besoin d'un ami zélé ou compatissant. — Mais, adieu, mon cher Henri, je pars, en pensant avec plaisir que j'ai beaucoup de chemin à faire, bien

du tems à être seul. Il est cependant bien ridicule de faire courir des gens, des chevaux, pour arriver dans une maison dont je voudrais déjà être parti.

LETTRE II.

Au château de Verneuil, ce 16 mai.

Me voilà arrivé, mon cher Henri, l'esprit toujours occupé de cette sensible Adèle; j'y ai beaucoup réfléchi. Certes, si j'eusse pu deviner qu'il existait parmi nous une jeune fille soustraite au monde depuis sa naissance, alliant à l'éducation la plus soignée, l'ignorance et la franchise d'une sauvage, avec quel empressement je l'eusse recherchée ! que de soins pour lui plaire ! quel bonheur d'en être aimé ! Elle aurait été ma femme, ma maîtresse, mon amie: je ne lui aurais demandé que d'être heureuse et de me le dire. Quel plaisir de l'instruire, de lui montrer le monde peu à peu et comme par ta-

bleaux ; de lui donner ses idées, ses goûts, de la former pour soi ! avec quelle satisfaction je l'eusse fait sortir de sa retraite pour la mener chez moi, lui offrir à la fois toutes les jouissances, tous les plaisirs, tous les intérêts ! Dans sa simplicité, peut-être aurait-elle cru que mes défauts appartenaient à tous les hommes ; tandis que son jeune cœur n'aurait attribué qu'à moi seul les biens dont elle jouissait..... Mais il est trop tard, beaucoup trop tard : ces huit jours passés dans le monde, ces huit jours la rendront semblable à toutes les femmes ; n'y pensons plus, n'en parlons jamais.

Avec le goût que je vous connais pour les portraits et pour le bruit, vous seriez fort content ici. Quand j'y suis arrivé, Mme. de Verneuil et sa société avaient l'air de m'y at-

tendre, de me désirer ; et quoique j'entendisse plusieurs personnes demander mon nom, toutes avaient un air de connaissance et même d'amitié qui vous aurait charmé. Lord D..... a parlé de mon immense fortune, dont je ne savais pas jouir ; de ma jeunesse, dont je n'usais pas ; de ma raison, qui ne m'a jamais fait faire que des folies : enfin, il a fait de moi un portrait tout nouveau et si ridicule, qu'il paraissait amuser beaucoup Mme. de Verneuil. Cette jeune femme riait, questionnait, se moquait comme si je n'eusse pas été dans la chambre. J'avais tant besoin d'être distrait, que pour la première fois j'enviai cette disposition à s'amuser de tout ; et désirant qu'elle me communiquât sa gaieté, je ne m'occupai que d'elle. Véritablement, pendant une heure, je n'eus d'idées que

celles qu'elle me donnait. Lui demandais-je un nom, elle me peignait la personne. Elle a une telle envie de rire et de s'amuser, qu'elle n'aime et ne remarque que les choses ridicules; c'est un jeune chat qui égratigne, mais qui joue toujours. Comme elle n'a jamais la prétention d'occuper tout un cercle, jamais le désir de fixer l'attention des autres, elle parle toujours bas à la personne qui est près d'elle, ce qui donne à sa malignité un air de confiance qui fait qu'on la lui pardonne.

Elle m'a fait connaître cette société, comme si j'y eusse passé ma vie. « Voyez, me disait-elle, ces deux » personnes qui disputent avec tant » d'aigreur : ce sont deux hommes » de lettres. Leur présence consti- » tue beaux esprits les maîtres d'une » maison. L'un, plein d'orgueil,

entendra

» entendra volontiers du bien des
» autres, parce que l'opinion qu'il a
» de sa supériorité empêche qu'il ne
» soit blessé par les éloges qu'on
» donne à ses rivaux ; l'autre, pensant
» et disant du mal de tout le monde,
» permet même qu'on se moque de
» lui quelquefois : tous deux pleins
» d'esprit, tous deux méchans, avec
» cette nuance que, pour faire une
» épigramme, l'un a besoin d'un
» ressentiment, et qu'il ne faut à
» l'autre qu'une idée. — Pour cet
» homme avec des cheveux blancs
» et un visage encore jeune, il a
» éprouvé des malheurs sans être
» malheureux. Tour-à-tour riche et
» pauvre, personne n'était plus ma-
» gnifique, et personne ne se passe
» mieux de fortune. Les femmes ont
» occupé une grande partie de sa vie;
» parfait pour celle qui lui plaît, jus-

» qu'au jour où il l'oublie pour une
» qui lui plaît davantage : alors son
» oubli est entier; son tems, son cœur,
» son esprit sont remplis lorsqu'il est
» amusé. A peine sait-il qu'il a donné
» ses soins à d'autres objets; et si
» jamais on veut le rappeler à d'an-
» ciennes liaisons, on pourra les lui
» présenter comme de nouvelles con-
» naissances. Il sera toujours aimable
» parce qu'il est insouciant. — Vous
» semblez étonné, ajouta-t-elle; c'est
» peut-être que vous n'avez pas assez
» démêlé l'insouciance de la person-
» nalité. L'homme insouciant ne s'at-
» tache ni aux choses, ni aux per-
» sonnes; mais il jouit de tout, prend
» le mieux de ce qui est à sa portée,
» sans envier un état plus élevé, ni
» se tourmenter de positions plus fâ-
» cheuses. Lui plaire, c'est lui rendre
» tous les moyens de plaire; et n'étant

» assez fort ni pour l'amitié ni pour
» la haine, vous ne sauriez lui être
» qu'agréable ou indifférent. L'hom-
» me personnel, au contraire, tient
» vivement aux choses et aux per-
» sonnes ; toutes lui sont précieuses,
» car dans le soin qu'il prend de lui,
» il prévoit la maladie, la vieillesse,
» l'utile, l'agréable, le nécessaire ;
» tout lui est besoin pour le moment
» ou pour l'avenir. N'aimant rien,
» il n'est aucun sentiment, aucun sa-
» crifice, aucun soin qu'il n'attende
» et n'exige de ce qui a le malheur
» de lui appartenir. — Mais vous ne
» me parlez d'aucune femme ? —
» C'est, me répondit-elle, en riant,
» que je n'y pense jamais ; cependant
» j'ai fait un conte tout entier pour
» elles. Je ne me suis occupée que
» des vieilles : je ne regarde point les
» jeunes ; j'ai toujours peur de les

» trouver trop bien ou trop mal. » — Je dois entendre demain ce petit ouvrage (*) ; s'il en vaut la peine je vous l'enverrai. — Adieu, mon cher Henri, donnez-moi donc de vos nouvelles.

(*) Ce conte est placé à la fin de ces lettres.

LETTRE III.

Paris, ce 24 mai.

Je me plaisais assez chez madame de Verneuil, mon cher Henri; son esprit me paraissait toujours nouveau, suffisamment juste, un peu moqueur par le besoin de s'amuser; mais sa gaieté si vraie, que je la partageais sans le vouloir, quelquefois même sans l'approuver. Enfin, près d'elle, j'étais occupé sans être amoureux, et je l'amusais, disait-elle, sans l'intéresser. Un sage de vingt-trois ans la faisait rire : ma raison lui paraissait plus ridicule que la folie des autres. Elle se serait moquée bien davantage, si elle avait su que cet Anglais si sévère restait occupé malgré lui d'une jeune personne qu'il

n'avait vue qu'un instant. — Adèle m'avait fait une impression qui m'étonnait, et que vainement je voulais détruire. Son souvenir venait se mêler à toutes mes pensées, soit que je voulusse l'éloigner en me représentant combien l'amour serait dangereux pour une ame ardente comme la mienne; ou qu'entraîné, sans m'en apercevoir, j'osasse penser au bonheur d'un mariage formé par une mutuelle affection. Elle ne cessait de m'occuper. — J'avais beau me dire qu'elle n'était plus à son couvent, que peut-être je ne la retrouverais jamais, qu'il fallait l'oublier;

En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en souvient (*).

et la raison même me parlait d'elle. Mme. de Verneuil seule avait le pouvoir de me distraire; je la cherchais

avec soin, me plaçais à ses côtés comme un homme qui craint ou fuit un danger. — Je commençais à espérer que si le hasard ne me faisait pas rencontrer Adèle, je finirais sûrement par n'y plus penser, lorsqu'hier, peut-être pour mon malheur, il s'éleva une dispute chez madame de Verneuil, pour savoir s'il était plus heureux d'être aimé d'une très-jeune personne, que de l'être par une femme qui eût déjà connu l'amour. Les vieil-

---

(*) Voici le couplet de l'ancienne chanson que cite Lord Sydenham.

Pour chasser de sa souvenance
L'ami secret,
On se donne tant de souffrance
Pour peu d'effet !
Une si douce fantaisie
Toujours revient ;
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en souvient.

lards préféraient l'innocence ; la jeunesse voulait des sacrifices, de grandes passions : on dissertait lourdement, lorsque Mme. de Verneuil fit ces vers :

Amans, amans, si vous voulez m'en croire,
A des cœurs innocens consacrez vos désirs :
Supplanter un amant peut donner plus de gloire ;
Soumettre un cœur tout neuf donne plus de plaisir.

Personne ne les sentit plus que moi, et seul je ne les louai point ; j'osai même contredire Mme. de Verneuil, me moquer de l'amour, douter de l'innocence : je disputais pour le plaisir d'entendre des raisons que j'avais repoussées mille fois. Ma tête étoit remplie d'Adèle, et je passai le reste du jour, la nuit entière, à y penser. — Je me disais que la voir n'était pas m'engager.... que peut-être je

je négligeais un bien que je ne retrouverais pas..... Dans d'autres instans, redoutant l'amour, je me promettais de la fuir; mais bientôt, me moquant de moi-même, je m'admirais de me créer ainsi des dangers et une perfection imaginaire. Je pensai qu'elle avait sûrement des défauts, que sa beauté perdrait par l'habitude de la voir, et que pour cesser de la craindre, il ne fallait que la braver. La pitié même vint se mêler à toutes mes réflexions. Je me la représentai malheureuse; car je ne doute point que sa mère, après l'avoir abandonnée si long-tems, ne l'ait rapprochée d'elle pour la tourmenter. Une voix secrète me reprochait le tems que j'avais perdu. Dans cette agitation je me déterminai à partir, sachant bien que même si je devenais amoureux, il serait impossible que je fusse assez

insensé pour offrir mon cœur et ma main à celle que je ne connaîtrais pas....

Que de tems je vais passer à l'étudier, à l'éprouver ! Mais si un jour je puis acquérir la certitude qu'elle possède toutes les qualités qu'il faut pour me rendre heureux ; si je peux lui plaire, qui pourra s'opposer à mon bonheur ? N'ai-je pas tout ce qu'il faut en France pour décider un mariage ? Un grand nom, une fortune immense ; sûrement sa mère n'en demandera pas davantage. Elle verra un grand établissement pour sa fille, et ne s'informera seulement pas si elle pourra être heureuse ; mais mon cœur le lui promet ; et si jamais elle m'appartient, puisse sa vie entière n'être troublée par aucun nuage !

Dès que je fus arrivé ici, j'allai au couvent d'Adèle ; on me dit qu'il était

trop tard, que passé huit heures personne ne pouvait être admis à la grille. Ce ne sera donc que demain que je saurai à qui m'adresser pour avoir de ses nouvelles ; mais demain j'en aurai certainement , et je vous écrirai. Adieu , mon cher Henri.

LETTRE IV.

Paris, ce 26 mai.

HENRI, vous devez être content: n'avez-vous pas quelque secret pressentiment qui vous annonce une aventure ridicule?—J'allai hier au couvent de Chaillot pour m'informer de *mon* Adèle. En entrant dans la cour, je vis beaucoup de voitures, de valets, de peuple qui attendaient; enfin l'appareil d'une cérémonie, quoiqu'il y eût sur tous les visages une sorte de tristesse qui ne me donna point l'idée d'une fête.

Je demandai l'Abbesse : on me répondit qu'elle était à l'église; qu'on y célébrait dans ce moment le mariage d'une jeune personne qui avait été élevée dans cette maison; mais que

dans quelques instans je serais admis à la grille. A peine ce peu de mots avaient-ils été prononcés que je vis tous les cochers courir à leurs chevaux, les valets entourer la porte de l'église, et le peuple se presser au bas des degrés qui y conduisent. Bientôt les portes s'ouvrirent, et jugez de mon trouble en voyant paraître Adèle, parée avec éclat, mais bien moins jolie que le jour où je la rencontrai pour la première fois. Elle était couverte d'argent et de diamans. Cette magnificence contrastait si fort avec son extrême pâleur, que j'en fus attendri jusqu'aux larmes. Elle descendit l'escalier sans lever les yeux, donnant la main à un jeune homme que je crois être le marié, car il était paré aussi comme on l'est un jour de noces. Sa figure est belle, son maintien modeste et doux. Il la regardait

avec des yeux qui semblaient chercher à la rassurer; mais je ne lui trouvai point cet air heureux que l'on a lorsque le cœur est assuré du cœur.... Adèle, oserait-il vous épouser sans amour?— Immédiatement après eux venait un vieillard goutteux, qui est sûrement le père du jeune homme. Il se traînait appuyé sur deux hommes qui avaient peine à le soutenir; et s'il n'avait pas eu l'air très-souffrant, son extrême parure l'aurait rendu bien ridicule. La mère d'Adèle le suivait; je l'aurais reconnue partout où je l'aurais rencontrée. Tous ses traits ressemblent à ceux de sa fille; mais ils ont une expression bien différente. Adèle a l'air noble et doux; sa mère paraît fière et sévère. Dans quelqu'état qu'elles fussent nées, la beauté de leur taille, la régularité de leurs traits les auraient fait distinguer parmi

toutes les femmes : mais Adèle a un charme irrésistible ; son âme semble attirer toutes les autres ; elle vous plaît sans avoir envie de vous plaire, et vous laisse persuadé que si elle eût parlé, si elle fût restée, elle vous aurait attaché encore davantage.

Ils montèrent tous les quatre dans la même voiture ; et sans m'amuser à regarder le reste de la noce, je sortis à pied du couvent, prenant le même chemin que je leur avais vu prendre. Je les regardai tant que je pus les voir, mais sans me hâter de les suivre. Je marchais lentement, livré à mes réflexions : ma tristesse augmentait en me retrouvant dans le même chemin où la première fois j'avais rencontré Adèle. Mais lorsque je fus arrivé à l'endroit où sa voiture s'était cassée, je fus effrayé de ce danger

comme s'il était présent. Je n'avais pas encore pensé qu'elle aurait pu être blessée, et cette idée me fit frémir. Il me fut impossible d'avancer davantage : j'allais, je revenais sous ces mêmes arbres, parcourant le même espace où nous avions été ensemble. Enfin j'entrai dans la maison où je l'avais conduite ; je demandai cette même chambre où ses larmes m'avaient si vivement attendri ; et là j'interrogeai mon cœur : j'y trouvai ce regret qu'on éprouve lorsqu'on perd un bonheur dont on s'était fait une vive idée.... Peut-être ne m'aurait-elle jamais aimé ; sûrement, je ne l'aimais pas encore non plus : mais elle avait réveillé en moi toutes ces espérances d'amour, de bonheur intérieur : biens suprêmes !... Que de réflexions ne fis-je pas sur ces mariages d'intérêt, où une malheureuse

enfant est livrée par la vanité ou la cupidité de ses parens, à un homme dont elle ne connaît ni les qualités, ni les défauts. Alors il n'y a point l'aveuglement de l'amour; il n'y a point l'indulgence d'un âge avancé : La vie est un jugement continuel. Et quelles sont les unions qui peuvent résister à une sévérité de tous les momens ? Les enfans mêmes n'empêchent pas ces sortes de liens de se rompre. Mais pourquoi toutes ces idées ? pourquoi m'occuper encore d'Adèle ? Peut-être ne la reverrai-je jamais... Cependant je ne puis cesser d'y penser.—Les larmes qu'elle répandait en quittant son couvent étaient trop amères pour être toutes de regrets : sûrement la crainte de ce mariage les faisait aussi couler.

LETTRE V.

Paris, ce 16 juin.

Il y a déjà plus de quinze jours que je ne vous ai donné de mes nouvelles, mon cher Henri. Pendant ce tems ma vie a été si insipide, si monotone, que j'aurais craint de vous communiquer mon ennui en vous écrivant : je garderais encore le même silence, si hier je n'avais pas été tout à coup réveillé de cette léthargie par la vue d'Adèle, aujourd'hui Mme. la marquise de Senange.

J'avais traîné mon oisiveté au spectacle ; le premier acte était déjà assez avancé, sans que je susse quel opéra on représentait, et j'étais bien déterminé à ne pas le demander, car étant

venu pour me distraire, je prétendais qu'on m'amusât, sans même être disposé à m'y prêter. J'étais assis au balcon, à moitié couché sur deux banquettes, bâillant à me démettre la mâchoire, lorsqu'un monsieur très-officieux et très-parlant me dit : « Voilà une actrice qui chante avec » bien de l'expression. » — « Elle me » paraît crier beaucoup, lui répondis-» je ; mais je n'entends pas un mot » de ce qu'elle dit. »—« Ah ! c'est que » Monsieur ne sait peut-être pas » qu'on vend ici des livres où sont » les paroles de l'opéra; si Monsieur » veut, je vais lui en faire avoir » un. » — « Non, je ne suis pas venu » ici pour lire : on m'a dit que ce » spectacle m'amuserait ; c'est l'affaire » de ces messieurs qui chantent là-» bas ; je ne dois pas me mêler de » cela. » — Alors il me quitta pour

aller déranger quelqu'un de plus sociable que moi.

Cependant, continuant à ne rien comprendre à la joie ni aux chagrins des acteurs, je tournai le dos au théâtre, et me mis à examiner la salle, lorsqu'à quelque distance de moi, on ouvrit avec bruit une loge dans laquelle je vis paraître Adèle, parée avec excès. Je n'ai jamais vu autant de diamans, de fleurs, de plumes, de rouge, entassés sur la même personne : cependant, comme elle était encore belle ! Je sentais qu'elle pouvait être mieux, mais aucune femme n'était aussi bien. — Sa mère et ce beau jeune homme étaient avec elle. Je jugeai à leurs regards, aux questions qu'elle parut leur faire, que c'était la première fois qu'elle venait à ce spectacle; et je ne sais pourquoi je fus bien aise que le ha-

sard m'y eût conduit aussi pour la première fois.

Adèle eut l'air de s'amuser beaucoup. Pendant l'entr'acte, elle promena ses regards sur toute la salle ; mais à peine ses yeux furent-ils fixés sur moi, que je la vis parler à sa mère avec vivacité, me désigner, reparler encore, et toutes deux me saluèrent, en me faisant signe de venir les rejoindre. J'y allai ; Adèle me reçut avec un sourire et des yeux qui m'assurèrent qu'elle était bien aise de me revoir. Sa mère m'accabla de remercîmens et d'éloges pour les soins que j'avais donnés à sa fille. Ne sachant que répondre à tant d'exagérations, je me retournai vers le jeune homme, en lui faisant une espèce de compliment sur mon bonheur d'avoir été utile à sa femme. — « Ma femme ! reprit-il d'un air

» étonné ; je n'ai jamais été marié. »— « Comment, lui dis-je, en montrant » Adèle, vous n'êtes pas le mari de » cette belle personne ? — « Non, » répondit-il, c'est ma sœur. »— « Votre sœur ! Mais vous lui donniez » la main à l'église le jour de son » mariage ? » — Adèle se retournant alors avec vivacité, me dit : « Est-ce » que vous y étiez ?.... » Le jeune homme ajouta qu'il avait donné le bras à sa sœur, parce que le marié ayant été pris le matin d'une attaque de goutte, il avait besoin lui-même d'être soutenu. — « Comment ! (m'é- » criai-je avec une surprise dont je » ne fus pas le maître), est-ce que ce » serait ce vieillard qui marchait après » vous ?... » Oui, répondit-il d'un air si embarrassé que bientôt après il nous quitta. Un regard sévère de sa mère m'apprit combien mon excla-

mation lui avait déplu ; et craignant sûrement que je ne fisse encore quelques réflexions aussi déplacées, elle m'accabla de questions sur ma famille, sur mon pays; si j'aimais à voyager; sur les lieux que j'avais parcourus; sur ceux où je comptais aller? enfin, elle m'excéda.

Mais combien j'étais plus tourmenté de voir cette Adèle qui, il n'y a pas encore un mois, paraissait si innocente, si sensible, de la voir occupée du spectacle comme si elle y eût passé sa vie; riant, se moquant, applaudissant, contente de voir et d'être vue. Tout en elle me blessa; paraissait-elle attentive au spectacle? j'étais choqué qu'elle pût se distraire de sa nouvelle situation. Sa légèreté me révoltait plus encore. Comment, me disais-je, après s'être livrée à un homme que sûrement elle déteste,

comment peut-elle goûter aucun plaisir ?... Je cherchais en vain quelques traces de larmes sur ce visage dont la gaieté m'indignait. Si elle eût eu seulement l'apparence de la tristesse, du regret, j'étais à elle pour la vie : la pitié aurait achevé de décider un sentiment qu'une sorte de goût avait fait naître ; mais sa gaieté m'a rendu à moi-même. — Quelle honte que ces mariages ! Il y a mille femmes qu'on ne voudrait pas revoir, qu'on n'estimerait plus, si elles se donnaient volontairement à l'homme qu'elles se résignent à épouser.

Toute la magnificence qui entourait Adèle me paraissait le prix de son consentement. — Je me rapprochai d'elle, et sans fixer un instant mes yeux sur les siens, j'examinai sa parure avec une attention si affectée, qu'elle en parut embarrassée. Mon

visage exprimait le plus froid dédain, et je ne proférais que des éloges stupides. Voilà, disais-je, de bien belles plumes ! — Vos diamans sont d'une bien belle eau! — Votre collier est d'un goût parfait ! — Elle ne répondait que par monosyllables, cherchant toujours à tourner la conversation sur d'autres objets ; mais je la ramenais avec soin à l'admiration que semblait me causer sa purure. — Je me récriai sur sa robe ! ses rubans ! Mes yeux se portant par hasard sur ses mains, et craignant sûrement que je ne louasse encore de fort beaux bracelets qu'elle portait, elle remit ses gants avec tant d'humeur, qu'un des fils cassa, et tout un rang de perles se perdit. Sa mère se récria sur la maladresse de sa fille, sur la valeur de ces perles qui étaient uniques par leur grosseur et leur égalité. — Elles ont coûté bien cher, dis-

je en regardant Adèle, qui me répondit en prenant à son tour l'air du dédain : *elles sont sans prix*..... Je la regardai avec étonnement : elle baissa les yeux et ne me parla plus. — Que veut-elle dire avec ces mots *sans prix?* ... Sa mère faisait un tel bruit, se donnait tant de mouvement, que nous nous mîmes aussi à chercher. La plus grande partie de ces perles était tombée dans la loge ; je les retrouvai toutes, et les remis à Adèle, qui me dit avec assez d'aigreur, qu'elle regrettait fort la peine que j'avais prise pour elle. — Sa mère s'émerveilla sur le bonheur de m'avoir toujours de nouvelles obligations, et me pria d'aller leur demander à dîner un des jours suivans. Je refusai ; elle insista : mais sa fille eut tellement l'air de le redouter, que j'acceptai. — Cependant ces mots *sans prix* me

reviennent toujours.... Ah ! si elle était victime de l'ambition, de l'intérêt ! Si elle était sacrifiée à la nécessité ! . . . Que je la plaindrais !... Mais sa gaieté ! cette gaieté vient tout détruire. Que ne puis-je l'oublier !

LETTRE VI.

Paris, ce 20 juin.

J'AI été dîner chez Adèle aujourd'hui, mon cher Henri ; et comme vous aimez les portraits, les détails, je vais essayer de vous faire partager tout ce que j'ai ressenti.—Je suis arrivé chez elle un peu avant l'heure où l'on se met à table. Jugez si j'ai été étonné de la trouver habillée avec la plus grande simplicité : une robe de mousseline plus blanche que la neige, un grand chapeau de paille sous lequel les plus beaux cheveux blonds retombaient en grosses boucles ; point de rouge, point de poudre; enfin, si jolie et si simple, que j'aurais oublié son mariage, sa magnificence, sa gaieté, si son vieux

mari ne me les avait rappelés plus vivement que jamais. Cependant il m'a reçu avec assez de bonhommie, m'a fait mettre à table près de lui, m'a appris qu'il avait été en Angleterre il y avait plus de cinquante ans; qu'il en avait alors vingt, et qu'il y avait été bien heureux. Pendant tout le dîner, il m'a parlé des anglaises qu'il avait connues. Aucune d'elles ne vivait plus, et j'étais si peiné de répondre à chaque personne qu'il me nommait, *elle est morte*, ... — *elle n'existe plus*, — *déjà !* ... *encore !* disait-il tristement. Les compagnons de sa jeunesse, qu'il avait vu mourir successivement, l'avaient moins frappé. Ce n'avait jamais été que la maladie d'un seul, la perte d'un seul, qui l'avait affligé; mais là, il se rappelait un pays tout entier, un monde entier qu'il n'avait pas vu vieillir, quoiqu'il se

souvînt qu'ils fussent tous de son âge. J'étais si fâché des retours qu'il devait faire sur lui-même, que lorsqu'il m'a nommé une de mes tantes, que nous avons perdue à vingt ans, j'ai senti une sorte de douceur à lui apprendre qu'elle était morte aussi jeune : et lui-même, probablement sans s'en rendre raison, s'est arrêté à elle, ne m'a plus parlé que d'elle, et s'est beaucoup étendu sur le danger des maladies vives dans la jeunesse. Je suis entré dans ses idées ; je ne m'occupais que de lui, et réellement j'étais si malheureux de l'avoir attristé, que j'aurais consenti volontiers à passer le reste du jour à l'écouter ou à le distraire. — Après dîner, nous sommes retournés dans le salon. Adèle s'est mise à un grand métier de tapisserie ; M. de Senange s'est endormi, et moi je me suis rapproché

d'elle. Je la regardais travailler avec plaisir. J'étais bien aise que le sommeil de son mari, la forçant à parler bas, nous donnât un air de confiance et d'intimité, auquel je n'aurais pas osé prétendre. Le respect qu'elle paraissait avoir pour son repos, sa douceur, tout faisait renaître en moi le premier intérêt qu'elle m'avait inspiré.

En regardant la simplicité de sa parure, j'ai osé lui dire que je la trouvais presque aussi belle que le jour où elle était sortie du couvent; elle m'a répondu assez sèchement, qu'elle ne faisait jamais sa toilette que le soir. J'ai vu clairement qu'elle aurait été bien fâchée que je crusse que c'était pour moi qu'elle avait renoncé à tout son éclat; mais le craindre autant, n'était-ce pas me prouver un peu qu'elle y avait pensé?

Elle m'a fait beaucoup d'excuses de m'avoir reçu en tiers avec eux. Mais sa mère étant malade, elle n'avait pas osé inviter du monde sans elle; si elle avait su où je demeurais, elle m'aurait fait prier de prendre un autre jour.... et, sans attendre ma réponse, elle s'est levée en me demandant permission d'aller rejoindre sa mère. Elle a fait venir quelqu'un pour rester auprès de son mari, et, marchant sur la pointe des pieds, elle est sortie pour aller remplir d'autres devoirs. Je l'ai conduite jusqu'à l'appartement de sa mère. Avant de me quitter elle m'a renouvelé encore toutes ses excuses.... Dites-moi, Henri, pourquoi cet excès de politesse m'affligeait? Pouvais-je attendre d'elle plus de bonté, plus de confiance? — Lorsqu'à l'opéra elle me reconnut, m'appela, me reçut

avec

avec l'air si content de me revoir, n'ai-je pas cherché à lui déplaire, à l'offenser ? Sans la connaître, n'ai-je pas osé la juger, lui montrer que je la blâmais, et de quoi ? D'avoir, à seize ans, paru s'amuser d'un spectacle vraiment magique et qu'elle voyait pour la première fois. Si je la croyais malheureuse, n'était-il pas affreux de lui faire un crime d'un moment de distraction, de chercher à lui rappeler ses peines, en augmenter le sentiment.... Ah ! j'ai été bête et cruel : est-il donc écrit que je serai toujours mécontent de moi ou des autres ?

LETTRE VII.

Paris, ce 29 juin.

Je suis retourné chez Adèle ; on m'a dit que sa mère étant très-mal, elle ne recevait personne. — Voilà donc encore un malheur qu'elle éprouvera, sans avoir près d'elle un ami qui la console, un cœur qui l'entende. Sans ma ridicule sévérité, peut-être ses yeux m'auraient-ils cherché : j'avais vu couler ses larmes, elles m'avaient attendri ; n'était-ce pas assez pour qu'elle crût à mon intérêt ? A son âge, l'âme s'ouvre si facilement à la confiance ! la moindre marque de compassion paraît de l'amitié ; la plus légère promesse

semble un engagement sacré ; le premier bonheur de la jeunesse est de tout embellir. Avant de me revoir, je suis sûr que, dans ses peines, la pensée d'Adèle s'est toujours reportée vers moi. Lorsque je l'ai retrouvée, ses yeux brillaient de joie ; son cœur venait au-devant du mien ; pourquoi l'ai-je repoussé ! — Je crois bien qu'il n'entrait dans ses sentimens, que le souvenir de ses religieuses, de son couvent, du premier moment où elle en est sortie. Elle me voyait encore le témoin, le consolateur de son premier chagrin. Enfin elle me recevait comme un ami ; et j'ai glacé, jusqu'au fond de son cœur, ces douces émotions qu'elle ressentait avec tant d'innocence et de plaisir ! — Cette idée me fait mal. — Si je pouvais la voir, lui dire combien elle m'avait occupé ; lui apprendre

les projets que j'avais formés, tout le bonheur qu'ils m'avaient fait entrevoir, je crois que la paix renaîtrait dans mon âme, que le calme me reviendrait à mesure que je lui parlerais. Il ne m'est plus permis de paraître indifférent : le sentiment vif qu'elle m'avait inspiré peut seul m'excuser et faire naître son indulgence. — Lorsqu'elle m'aura pardonné, qu'elle ne me croira plus un barbare, un brutal, je serai tranquille ; et alors je verrai si je dois continuer mes voyages, ou céder au désir que j'ai d'aller vous retrouver.

LETTRE VIII.

Paris, ce 4 juillet.

ADÈLE ne reçoit encore personne, mais sa mère est mieux ; ainsi je suis un peu moins tourmenté. — Comme je voudrais qu'elle fût heureuse ! son bonheur m'est devenu absolument nécessaire ; ses peines ont le droit de m'affliger, et je sens cependant que sa joie et ses plaisirs ne sauraient suspendre mes ennuis. — Mais, enfin sa mère est mieux ; jouissons au moins de ce moment de tranquillité.

Cette nouvelle m'ayant mis hier d'assez bonne humeur, je me crus un peu plus sociable, et j'allai à une grande assemblée chez la duchesse de ***. Il y avait beaucoup de monde,

et surtout beaucoup de femmes. Ne connaissant presque personne, je me mis dans un coin à examiner ce grand cercle. Vous croyez bien que je n'ai pas perdu cette occasion d'essayer le système que vous me connaissez. Je m'amusai donc à chercher, d'après l'extérieur et la manière d'être de chacune de ces femmes, les défauts ou les qualités des gens qu'elles ont l'habitude de voir; ce qui, à une première vue, est, je vous assure, beaucoup plus aisé à deviner qu'il n'est facile de les juger elles-mêmes. Il y en avait une d'environ trente ans, qui n'a pas dit un mot, qui était toujours dans l'attitude d'une personne qui écoute, approuvant seulement par des signes de tête. Voilà qui est clair, me suis-je dit, c'est une pauvre femme dont le mari est si bavard qu'il l'a rendue muette :

je suis sûr que depuis des années il lui a été impossible de placer une parole dans leur conversation. Quoique je n'en doutasse pas, je voulus m'en assurer; et me rapprochant d'un homme vêtu de noir, d'une figure assez sombre, et qui se tenait comme moi, dans un coin, à observer tout le monde sans parler à personne : — « Oserais-je vous demander, lui dis-» je, si cette dame, qui est là-bas en » brun ? — *Où ?* — Celle qui est si » bien mise, à laquelle il ne manque » pas une épingle ! — *Hé bien ?* — « Si cette dame n'a pas un mari fort » bavard ? » — *Je ne le connais pas: ils sont séparés depuis long-tems.* — « Séparés.... mais au moins, ajoutai-» je, son meilleur ami ne parle-t-il » pas beaucoup ? » — *Affreusement : avec de l'esprit ; il en est insupportable !* « J'en suis charmé ! m'écriai-

je : » *Et pourquoi donc cela vous fait-il tant de plaisir ?* — Alors je lui expliquai mon système, qu'il saisit avidement ; et toujours jugeant sur les personnes que nous voyions, le caractère de celles qui étaient absentes, nous fîmes des découvertes qui auraient fort étonné toutes ces dames. Je me suis très-amusé : mais apparemment que je n'en avais pas l'air, car nous entendîmes une jeune femme qui disait en me regardant : *comme les Anglais sont tristes !* Je devinai que cela pouvait bien signifier, *comme Lord Sydenham est ennuyeux !* et mon compagnon l'ayant pensé comme moi, je m'en allai très-satisfait de mes observations, et regrettant seulement que vous n'eussiez pas été avec nous, eussiez vous dû vous moquer de moi.

LETTRE IX.

Paris, ce 12 juillet.

Je passai hier à la porte d'Adèle; on me dit encore qu'elle ne recevait personne. J'allais partir, lorsque mon bon génie m'inspira de demander des nouvelles de M. de Senange. On me répondit qu'il était chez lui, et tout de suite les portes s'ouvrirent. Ma voiture entra dans la cour; je descendis, encore tout étourdi de cette précipitation, et ne sachant pas trop si j'étais bien aise ou fâché de faire cette visite. — Un valet de chambre me conduisit dans le jardin où il était. Je l'aperçus de loin qui se promenait appuyé sur le bras d'Adèle. En la voyant je m'arrêtai,

indécis, et souhaitant de m'en aller; car, puisqu'elle m'avait fait défendre sa porte, il m'était bien démontré qu'elle ne désirait pas de me voir; mais le valet de chambre avançant toujours, il fallut bien le suivre.

Lorsqu'il m'eut annoncé, le marquis et sa femme se retournèrent pour venir au-devant de moi. Je les joignis avec un embarras que je ne saurais vous rendre. Un sentiment secret me disait que j'étais désagréable à Adèle; que peut-être son vieux mari ne me reconnaîtrait plus. Je me sentis rougir; je baissais les yeux, et je ne conçois pas encore comment je ne suis pas sorti au lieu de leur parler. Je les saluai en leur faisant un compliment qu'ils n'entendirent sûrement pas, car je ne savais ce que je disais.

M. de Senange me reprocha d'avoir

été si long-tems sans les voir. — Je lui dis combien de fois j'étais venu, sans avoir été assez heureux pour les trouver. — Adèle, alors, crut devoir m'apprendre la maladie de sa mère, qui, pendant long-tems, l'avait empêchée de recevoir du monde; et son départ pour les eaux, qui, la laissant aussi jeune sans elle, l'obligeait à garder encore la même retraite. Mais, ajouta-t-elle, toutes les fois que vous viendrez voir M. de Senange, je serai très-aise si je me trouve chez lui. — Sa voix étoit si douce, que j'osai lever les yeux et la regarder : la sérénité de son visage, son sourire, me rendirent le calme et l'assurance. Je marchai auprès d'eux, mesurant mon pas sur la faiblesse de M. de Senange. J'éprouvais une sorte de satisfaction à m'unir ainsi, à la bonne, à la complaisante Adèle.

Après quelques minutes de conversation, je me trouvai si à mon aise, M. de Senange était de si bonne humeur, que je me regardai presque comme de la famille; et sa canne étant tombée, au lieu de la lui rendre, je pris doucement sa main, et la passai sous mon bras, en le priant de s'appuyer aussi sur moi. Il me regarda en souriant, et nous marchâmes ainsi tous trois ensemble. Hélas ! il fut bien long-tems pour traverser une très-petite distance, un chemin qu'Adèle aurait fait en trois sauts si elle eût été seule. Je l'admirais de ne pas témoigner la moindre impatience, le plus léger mouvement de vivacité. Enfin nous arrivâmes auprès d'une volière, devant laquelle il s'assit; je restai avec lui. Pour Adèle, elle fut voir ses oiseaux, leur parler, regarder s'ils avaient à manger; et conti-

nuellement, allant à eux, revenant à nous, ne se fixant jamais, elle s'amusa sans cesser de s'occuper de son mari, et même de moi. Nous restâmes là jusqu'au coucher du soleil. L'air était pur, le tems magnifique : Adèle gaie, contente; son mari me regardait avec affection. Dans un moment où elle était auprès de ses oiseaux, il me dit avec attendrissement : « Je suis bien coupable de » n'avoir pas d'abord reconnu votre » nom : je ne me le pardonnerais pas, » s'il n'avait pas été indignement pro- » noncé. Lorsque j'ai été en Angle- » terre, j'ai contracté avec votre fa- » mille les plus grandes obligations. » J'ai aimé votre mère comme ma » fille; je veux vous chérir comme » mon enfant. Un jour je vous con- » terai des détails qui vous feront » bénir ceux à qui vous devez la vie. »

Adèle revint, et il changea aussitôt de conversation. Je ne pus ni le remercier, ni l'interroger; mais s'il n'a besoin que d'un cœur qui l'aime, il peut compter sur mon attachement.

Sans pouvoir définir cette sorte d'attrait, je me sentais content près d'eux. Adèle me demanda si je trouvais sa volière jolie? Je lui répondis qu'elle allait bien au reste du jardin. — Ce n'était pas en faire un grand éloge, car il est affreux : c'est l'ancien genre français dans toute son aridité; du buis, du sable, et des arbres taillés. La maison est superbe; mais on la voit toute entière. Elle ressemble à un grand château renfermé entre quatre petites murailles; et ce jardin, qui est immense pour Paris, paraissait horriblement petit pour la maison. Cette volière toute

dorée était du plus mauvais goût. Adèle me demanda si j'avais des terres, de beaux jardins, et surtout des oiseaux ? Beaucoup d'oiseaux, lui dis-je ; mais les miens seraient malheureux s'ils n'étaient pas en liberté. J'essayai de lui peindre ce parc si sauvage que j'ai dans le pays de Galles : cela nous conduisit à parler de la composition des jardins. Elle m'entendit, et demanda à son mari de tout changer dans le leur, et d'en planter un autre sur mes dessins. Il s'y refusa avec l'humeur d'un vieillard qui regrette d'anciennes habitudes ; mais dès que je lui eus rappelé les campagnes qu'il avait vues en Angleterre, il se radoucit. Les souvenirs de sa jeunesse ne l'eurent pas plutôt frappé, qu'il me parla de situations, de lieux qu'il n'avait jamais oubliés ; et bientôt il arriva

jusqu'à désirer aussi, que toutes ces allées sablées fussent changées en gazons. Ils exigèrent donc que je vinsse aujourd'hui, dès le matin, avec des crayons, des dessins, un plan qui pût être exécuté très-promptement : ainsi me voilà créé *jardinier*, *architecte*, et, comme ces messieurs, ne doutant nullement de mes talens ni de mes succès. — Adieu, mon cher Henri ; trouvez bon que je vous quitte pour aller joindre mes nouveaux maîtres.

LETTRE X.

Paris, ce 15 juillet.

J'ARRIVAI chez M. de Senange avec mon porte-feuille et mes crayons ; il n'était que midi juste, et cependant Adèle avait l'air de m'attendre depuis long-tems. *Voyons, voyons*, me cria-t-elle du plus loin qu'elle m'aperçut. — J'eus bien de la peine à lui faire entendre que les ayant quittés la veille à la fin du jour, et revenant d'aussi bonne heure le lendemain, il était impossible que j'eusse eu le tems de travailler. Que ferons-nous donc, dit Adèle d'un air un peu boudeur ? — Je lui proposai de dessiner. — Aussitôt elle sonna pour avoir une grande table, auprès de

laquelle je m'établis. M. de Senange fit apporter les plans de sa maison, ceux de son jardin. Je mesurai le terrain, calculai les effets à ménager, les défauts à cacher, les différens arbres qu'on emploierait, ceux qu'il fallait arracher, les sentiers, les gazons, les touffes de fleurs, la volière surtout, je n'oubliai rien. Mais Adèle voulant une rivière, et n'ayant pas une goutte d'eau dans la maison, il s'éleva entr'eux un différend dont j'aurais bien voulu que vous fussiez témoin. Adèle mit tout son esprit à prouver la facilité d'en établir une. Son mari l'écoutait avec bonté; s'en moquait doucement; louait avec admiration l'adresse qu'elle employait à rendre vraisemblable une chose impossible: elle riait, s'obstinait, mais ne montrait de volonté que ce qu'il en faut pour être plus aimable en se

soumettant. Enfin ils finirent par décider que ma peine serait perdue, et qu'on ne changerait rien au jardin; mais que M. de Senange ayant une fort belle maison à Neuilly, au bord de la Seine, ils iraient s'y établir; et là, dit-il à Adèle : « il y a une île de » quarante arpens; je vous la donne. » Vous y changerez, bâtirez, abattrez » tant qu'il vous plaira; et moi je gar- » derai cette maison-ci telle qu'elle » est. Ces arbres, plus vieux que moi » encore, et qu'intérieurement je » vous sacrifiais avec un peu de peine, » l'été, me garantiront du soleil; » l'hiver, me préserveront du froid; » car à mon âge tout fait mal. Peut- » être aussi la nature veut-elle que » nos besoins et nos goûts nous rap- » prochent toujours des objets avec » lesquels nous avons vieilli. Ces » arbres, mes anciens amis, vous les

» couperiez, ils me sont nécessaires... » Adèle (ajouta-t-il avec attendrissement), puissiez-vous dans votre » île planter des arbres qui vous » protègent aussi dans un âge bien » avancé ! ... » Elle prit sa main, la pressa contre son cœur, et il ne fut plus question de rien changer. Elle déchira mes plans, mes dessins, sans penser seulement à m'en demander permission, ou à m'en faire des excuses. Son cœur l'avertissait, j'espère, qu'elle pouvait disposer de moi.

Le reste de la journée se passa en projets, en arrangemens pour ce petit voyage. Adèle sautait de joie en pensant à son île. Il y aura, disait-elle, des jardins superbes, des grottes fraîches, des arbres épais : rien n'était commencé, et déjà elle voyait tout son point de perfection !... Heureuse

imagination, avenir brillant, mais trompeur ! je vous remerciais pour elle : et lorsque le tems lui apportera des chagrins, au moins ne la laissez jamais sans beaucoup d'espérances !...

Je ne pouvais m'empêcher de sourire en l'entendant parler de la campagne, comme si j'avais toujours dû la suivre. Tous les momens du jour étaient déjà destinés : « *Nous* déjeu- » nerons à dix heures, me disait-elle, » ensuite *nous* irons dans l'île ; à trois » heures *nous* dînerons » et toujours *nous*. Je n'osais ni l'approuver, ni l'interrompre, lorsque M. de Senange averti peut-être par ces *nous* continuels, pensa à me proposer d'aller avec eux. La pauvre petite n'avait sûrement pas imaginé que cela pût être autrement, car elle l'écouta avec un étonnement marqué, et attendit ma réponse dans une in-

quiétude visible. Je l'avoue, Henri, je restai quelques momens indécis, comme cherchant dans ma tête si je n'avais pas d'autres engagemens ; mais effectivement pour jouir de l'intérêt qu'elle paraissait y attacher : et lorsque j'acceptai, tous ses châteaux et sa gaieté revinrent. Elle continua ainsi jusqu'au soir, que je les quittai, promettant de venir aujourd'hui pour les accompagner à Neuilly ; mais j'attendrai que j'y sois arrivé pour croire à ce voyage. Il y a déjà trois jours de passés, et depuis ce tems peut-être a-t-elle quitté, repris et changé vingt fois sa détermination. *Le jardin anglais* me donne un peu de méfiance ; cependant, j'avoue que j'aurais plus de peine à renoncer à ce projet.

LETTRE XI.

Neuilly, ce 16 juillet.

C'est de Neuilly que je vous écris, mon cher Henri; nous y sommes arrivés hier, et j'ai déjà trouvé le moyen d'être mécontent d'Adèle et de lui déplaire. Lorsque j'arrivai chez M. de Senange, elle était si pressée d'aller voir son île, qu'à peine me donna-t-elle le tems de le saluer; il fallut partir tout de suite. « Allons, venez, » lui dit-elle en prenant son bras pour l'emmener. Il se leva; mais au lieu d'aider sa marche affaiblie, elle l'entraînait plutôt qu'elle ne le soutenait. Dans une grande maison, le moindre déplacement est une véritable affaire. Tous les domestiques attendaient dans

l'antichambre le passage de leurs maîtres; les uns pour demander des ordres, les autres pour rendre compte de ceux qu'ils avaient exécutés. Chacun d'eux avait quelque chose à dire, et Adèle répondait à tous : *oui*, *oui*, *oui*, sans même les avoir entendus. Son mari voulait-il leur parler, elle ne lui en laissait pas le tems, et le tirait toujours vers la voiture. Cette impatience me déplut; je pris l'autre bras de M. de Senange, et lui servant de contre-poids, je m'arrêtais avec égard dès qu'il paraissait vouloir écouter ou répondre. J'espérais que cette attention rappellerait le respect d'Adèle; mais l'étourdie ne s'en aperçut même pas. — Elle répétait sans cesse : *dépêchons-nous donc; venez donc, allons nous-en donc:* enfin son mari la suivit et nous montâmes en voiture. Ah ! un vieillard

qui

qui épouse une jeune personne, doit consentir à finir sa vie avec un enfant ou avec un maître, trop heureux encore quand elle n'est pas tous les deux. Cependant Adèle fut plus aimable pendant le chemin. Il est vrai qu'elle ne cessa de parler des plaisirs dont elle allait jouir; mais au moins y joignait-elle un sentiment de reconnaissance, et elle lui disait, *je serai bien heureuse*, comme on dit, *je vous remercie.* Je commençais à lui pardonner, peut-être même à la trouver trop tendre, lorsque nous arrivâmes à Neuilly. Imaginez, Henri, le plus beau lieu du monde, qu'elle ne regarda même pas; une avenue magnifique, une maison qui serait partout un château superbe; rien de tout cela ne la frappa. Elle traversa les cours, les appartemens sans s'arrêter, et comme elle aurait fait un

grand chemin. Ce qui était à eux deux ne lui paraissait plus suffisamment à elle. C'était à son île qu'elle allait; c'était là seulement qu'elle se croirait arrivée : mais comme il était trois heures, M. de Senange voulut dîner avant d'entreprendre cette promenade. Adèle fut très-contrariée, et le montra beaucoup trop ; car elle alla même jusqu'à dire que n'ayant pas faim, elle ne se mettrait pas à table, et qu'ainsi elle pourrait se promener toute seule, et tout de suite. — M. de Senange prit un peu d'humeur. « Et vous, Milord, me dit-il, vou- » drez-vous bien me tenir compa- » gnie ? » — « Oui assurément, lui » répondis-je, et j'espère que Mme. de » Senange nous attendra, pour que » nous soyons témoins de sa joie, à » la vue d'une première propriété. » — « Ah ! reprit son mari, j'en aurais

» joui plus qu'elle ! » — Adèle sentit sa faute, baissa les yeux, et s'alla mettre à une fenêtre, où elle resta jusqu'au moment où l'on vint avertir qu'on avait servi. J'offris mon bras à M. de Senange, sa goutte l'obligeant toujours à en prendre un. — Elle nous suivit en silence, et notre dîner se passa assez tristement. Elle ne me regarda, ni ne me parla. En sortant de table, M. de Senange nous dit que se sentant fatigué, il allait dormir, et qu'il nous priait d'aller sans lui à cette fameuse île : « Adèle » (ajouta-t-il avec bonté), nous avons » eu un peu d'humeur ; mais vous » êtes un enfant, et je dois encore » vous remercier de me le faire ou- » blier quelquefois. » Elle avoua qu'elle avait eu tort, lui en fit les plus touchantes excuses, et parut désirer de bonne foi d'attendre son réveil

pour se promener. Il ne le voulut pas souffrir. Elle insista ; mais il nous renvoya tous deux, et nous partîmes ensemble. — Nous marchâmes longtems, l'un auprès de l'autre, sans nous parler. Elle gagna le bord de la rivière, et s'asseyant sur l'herbe, en face de son île, elle me dit : « J'ai » été bien maussade aujourd'hui ; » mais vous m'avez paru un peu » austère. Au surplus (continua-t-elle » en riant), je dois vous en remer- » cier : il est bien heureux de trou- » ver de la sévérité, lorsqu'on n'at- » tendait que de la politesse et des » complimens. » Cette plaisanterie me déconcerta, et je pensai qu'effectivement elle avait dû me trouver un censeur fort ridicule. Elle ajouta : « Je me punirai, car j'attendrai que » M. de Senange puisse venir avec » nous pour jouir de ses bienfaits.

» Je suis trop heureuse d'avoir un » sacrifice à lui faire. » Cette dernière phrase fut dite de si bonne grâce, que je me reprochai plus encore ma pédanterie. « Si vous saviez, » lui dis-je, combien vous me paraissez près de la perfection, vous » excuseriez mon étonnement, lorsque je vous ai vu un mouvement » d'impatience que, dans une autre, » je n'eusse pas même remarqué. » « N'en parlons plus, » me répondit-elle en se levant; et regardant l'autre côté du rivage, comme elle aurait fait un objet chéri, elle le salua de la tête, en disant : « A demain; aujourd'hui j'ai besoin d'une privation » pour me raccommoder avec moi-même. » Elle s'en revint gaiement: M. de Senange venait de s'éveiller lorsque nous rentrâmes. Adèle fut charmante le reste de la journée, et

lui montra une si grande envie de réparer sa faute, que sûrement il l'aime encore mieux qu'il ne l'aimait la veille. — Pour moi, Henri, je resterai ici au moins jusqu'à ce que M. de Senange m'ait appris les raisons qui le portent à s'intéresser à moi, et à me traiter avec tant de bonté.

LETTRE XII.

Neuilly, ce 18 juillet.

ENFIN, *elle* a pris possession de son île. Hier matin nous nous réunîmes, à neuf heures, pour déjeuner. M. de Senange avait l'air plus satisfait que je ne l'avais encore vu. La joie brillait dans les yeux d'Adèle, mais elle tâchait de ne montrer aucun empressement; seulement elle ne mangea presque point. Pour moi, je pris une tasse de thé; mais comme il faut, je crois, que je sois toujours inconséquent, du moment qu'Adèle montra une déférence respectueuse pour son mari, je commençai à le trouver d'une lenteur insupportable. Sa main soulevait sa tasse avec tant de peine; il regardait si

attentivement chaque bouchée, la retournait de tant de manières avant de la manger, faisait de si longues pauses entre un morceau et l'autre, que je m'impatientais encore plus qu'elle n'avait fait la veille. Si elle avait pu lire dans mon cœur, elle aurait été bien vengée de ma sévérité. A la fin, son déjeuner finit. Il se mit dans un grand fauteuil roulant, et ses gens le traînèrent jusqu'au bord de la rivière. Pour Adèle, elle y fut toujours sautant, courant, car sa jeunesse et sa joie ne lui permettaient pas de marcher. — Arrivés auprès du bateau, nous eûmes bien de la peine à y faire entrer M. de Senange; et c'est là que la vivacité d'Adèle disparut tout à coup. Avec quelle attention elle le regarde monter! Que de prévoyances pour éloigner tout ce qui pouvait le blesser! Quelles craintes que le bateau ne fût pas at-

taché assez fortement! Et moi, qui suis tous ses mouvemens, qui voudrais deviner toutes ses pensées, quel plaisir je ressentis lorsqu'approchés de l'autre bord, le pied dans son île, je lui vis la même occupation, les mêmes soins, les mêmes inquiétudes, jusqu'à ce que M. de Senange fut remis dans son fauteuil, et put recommencer sa promenade. Alors elle nous quitta, et se mit à courir, sans que ni la voix de son mari, ni la mienne, pussent la faire revenir. Je la voyais à travers les arbres, tantôt se rapprochant du rivage, tantôt rentrant dans les jardins; mais en quelque lieu qu'elle s'arrêtât, c'était toujours pour en chercher un plus éloigné. — Quoique j'eusse bien envie de la suivre, je ne quittai point M. de Senange. Il fit arrêter son fauteuil sous de très-beaux peupliers qui bordent la rivière, et renvoyant

ses gens, il me dit qu'il était tems que je susse les raisons qui lui donnaient de l'intérêt pour moi. — « Mon jeune » ami, il faut que vous me pardonniez » de vous parler de mon enfance; » mais elle a tant influé sur le reste » de ma vie, que je ne puis m'em- » pêcher de vous en dire quelques » mots. Ne vous effrayez pas si je » commence mon histoire de si loin; » je tâcherai de vous ennuyer le moins » possible. »

« Mon père prisait uniquement la » noblesse et l'argent, et peut-être ne » me pardonnait-il d'être l'héritier de » sa fortune, que parce que j'étais en » même tems le représentant de ses » titres. J'avais perdu ma mère en » naissant, et toute ma première en- » fance se passa avec des gouver- » nantes, sans jamais voir mon père. » A sept ans il me mit au collége,

» dont je ne sortais que la veille de
» sa fête et le premier jour de l'an,
» pour lui offrir mon respect. Les
» parens ne savent pas ce qu'ils per-
» dent de droits sur leurs enfans, en
» ne les élevant pas eux-mêmes ; l'ha-
» bitude de leur devoir tous ses plai-
» sirs, d'obéir aveuglément à toutes
» leurs volontés, laisse un sentiment
» de déférence qui ne se perd jamais,
» et que j'étais bien éloigné de sentir.
» Je ne voyais dans mon père, qu'un
» homme que le hasard avait rendu
» maître de ma destinée, et dont au-
» cune des actions ne pouvait me ré-
» pondre que ce fût pour mon bon-
» heur. Le jour même que je sortis du
» collége, il m'envoya au service, en
» me recommandant d'être sage, avec
» une sécheresse qui approchait de la
» dureté, et sans y joindre le moindre
» encouragement, sans me promettre

» la plus légère marque de tendresse
» si je réussissais à lui plaire. Aussi,
» à peine fus-je à mon régiment, que
» j'y fis des dettes, des sottises, et
» que je me battis. Mon père me rap-
» pela près de lui; il me reçut avec
» une humeur et une colère épouvan-
» table. Loin de me corriger, il m'ap-
» prit seulement qu'il avait aussi des
» défauts. Je me mis à les examiner
» avec soin; et chaque jour, au lieu
» de l'écouter, je le jugeais avec une
» sévérité impardonnable. Il voulut
» me marier, et, disait-il, m'appren-
» dre l'économie: j'étais né le plus
» prodigue et le plus indépendant des
» hommes. Mon père, qui ne s'était
» jamais occupé de mon éducation,
» fut tout étonné de me trouver des
» goûts différens des siens, une ré-
» sistance à ses ordres que rien ne put
» vaincre. Il se fâcha, je persistai dans

» mes refus : ils le rendirent furieux;
» je me révoltai : et moi, que plus de
» bonté aurait rendu son esclave,
» rien ne pouvait plus m'arrêter ni
» me contenir. J'étais devenu inquiet,
» ombrageux. Revenait-il à la dou-
» ceur, je craignais que ce ne fût un
» moyen de me dominer. Sa sévérité
» me blessait encore davantage. Tou-
» jours en garde contre lui, contre
» moi, je le rendais fort malheureux,
» et je passais pour un très-mauvais
» sujet. Je le serais devenu, si un
» de ses amis ne lui eût conseillé d'é-
» loigner ce monstre qui faisait le
» tourment de sa vie. On me proposa,
» de sa part, de voyager : j'acceptai
» avec joie, et je choisis l'Angleterre,
» parce que la mer qu'il fallait tra-
» verser, semblait nous séparer da-
» vantage. La veille de mon départ,
» je demandai la permission de lui

» dire adieu; il refusa de me voir,
» et je partis charmé de ce dernier
» procédé, car mes torts me don-
» naient le besoin de le haïr. — J'ar-
» rivai à Calais, irrité contre mon
» père et toute ma famille. On me dit
» qu'un vaisseau, loué par Milord B...
» votre grand-père, allait partir dans
» l'instant. Je lui fis demander la per-
» mission de passer avec lui, il y con-
» sentit. En entrant sur le pont, je vis
» une femme de vingt-cinq ans, assise
» sur des matelats dont on lui avait fait
» une espèce de lit. Elle nourrissait
» un enfant de sept à huit mois, qu'elle
» caressait avec tant de plaisir, que je
» m'attendris sur moi-même, sur le
» malheureux sort qui m'avait em-
» pêché de recevoir jamais d'aussi ten-
» dres soins. Quatre autres enfans
» l'entouraient: son mari la regardait
» avec affection; ses gens s'empres-

» saient de la servir, mais aucun ne
» parla français. Je tenais, dans ma
» main, une montre à laquelle était
» attachée une fort belle chaîne d'or
» avec beaucoup de cachets; elle
» frappa un de ces enfans qu'on pro-
» menait encore à la lisière : il se traî-
» na vers moi, et élevant ses petites
» mains, il semblait vouloir atteindre
» ce qui lui paraissait si brillant. Je
» descendis la chaîne à sa portée, et
» la faisant sauter devant lui, je l'é-
» levais dès qu'il était près de la saisir.
» Sa mère nous regardait avec un sou-
» rire inquiet; je voyais bien qu'elle
» craignait que je ne prolongeasse ce
» jeu jusqu'à la contrariété. Touché
» d'une aussi tendre sollicitude, je
» pris cet enfant dans mes bras, en
» lui donnant ma montre pour jouer;
» et croyant que, puisqu'on n'avait
» pas parlé français, on ne devait pas

» l'entendre, je lui dis tout haut, en
» l'embrassant: *Ah! que tu es heu-*
» *reux d'avoir encore une mère!* La
» mère me regarda comme si elle
» m'avait entendu; et son père qui
» jusque-là ne m'avait pas remarqué,
» se rapprocha de moi, ne me parla
» point du sentiment de tristesse qui
» m'était échappé, mais me fit de ces
» questions qui ne signifient que le
» désir de commencer à se connaître:
» je lui répondis avec politesse et ré-
» serve. Pendant ce peu de mots, l'en-
» fant, que je tenais encore, jeta ma
» montre par terre de toute sa force,
» et se pencha en même tems pour
» la reprendre. Elle n'était pas cassée;
» je la lui rendis avant que sa mère
» eût eu le tems de me faire aucune
» excuse. Je vis que cette complai-
» sance m'avait attiré toute son affec-
» tion; et, sûrement, nous étions amis

» avant

» avant de nous être parlés. Elle me
» pria de lui rapporter son enfant :
» (hélas ! cette petite enfant s'est ma-
» riée depuis à votre père, et est morte
» en vous donnant le jour ; je ne pen-
» sais pas alors que je lui survivrais
» si long-tems.) J'entendis, au son
» de voix de Lady B... qu'elle la gron-
» dait en anglais, en lui ôtant ma
» montre. La petite fille se mit à pleu-
» rer; mais, sans lui céder, sa mère
» essaya de la distraire, lui montra
» d'autres objets qui fixèrent son at-
» tention, et l'enfant riait déjà, que
» ses yeux étaient encore pleins de
» larmes. — Lady B... me pria de lui
» cacher ma montre; car, me dit-elle,
» il est encore plus dangereux de leur
» donner des peines inutiles, que de
» les gâter par trop d'indulgence. —
» Je me remis à causer avec le mari ;
» cependant le vent devint si fort, que

» nous fûmes obligés de descendre
» dans la chambre : il augmenta tou-
» jours, et bientôt nous fûmes en dan-
» ger..... Mais je finirai le reste une au-
» tre fois, car voici Mme. de Senange :
» elle va jeudi passer la journée à son
» couvent ; si cela ne vous ennuyait
» pas trop, nous dînerions ensemble. »
— Je n'eus que le tems de l'assurer que je serais très-aise de rester avec lui. — Adèle nous rejoignit extrêmement fatiguée de sa promenade, enchantée de ce qu'elle avait vu, et cependant ne parlant que de tout changer. — M. de Senange ayant du monde à dîner, nous rentrâmes aussitôt pour nous habiller. — Je restai fort occupé de tout ce qu'il venait de me raconter. N'êtes-vous pas étonné que tous les pères voulant conduire leurs enfans, il y en ait si peu qui imaginent d'être pour eux ce qu'on est pour ses

amis, pour toutes les liaisons auxquelles on attache du prix. L'enfance compare de si bonne heure, qu'il est nécessaire d'être aimable pour elle. Il faut être, à ses yeux, le meilleur des pères, pour pouvoir se faire craindre, sans risquer un moment d'être moins aimé. Alors on n'a pas besoin de présenter toujours la reconnaissance comme un devoir ; elle devient un sentiment, et les obligations en sont mieux remplies. Adieu, mon cher Henri, je vous écrirai aussitôt que M. de Senange aura fini de m'apprendre ce qui le concerne.

LETTRE XIII.

Neuilly, ce 21 juillet.

ADÈLE est partie ce matin, de fort bonne heure, pour son couvent; je suis resté seul avec M. de Senange. Je sentais une sorte de plaisir à la remplacer dans les soins qu'elle lui rend. Aussitôt après dîner, je l'ai conduit sur une terrasse qui est au bord de la Seine; ses gens nous ont apporté des fauteuils, et il a continué son histoire.

« Je ne vous ferai point, m'a-t-i
» dit, le détail des dangers que nous
» courûmes. J'en fus peu effrayé
» non qu'un excès de courage m'a-
» veuglât sur notre situation; on m'y

» rendit insensible : mais j'étais si
» occupé de la frayeur dont cette
» jeune femme était saisie ! elle re-
» gardait ses enfans avec tant d'amour !
» les rapprochait d'elle, les prenant
» dans ses bras, comme si elle avait
» pu les sauver ou les défendre ! Je ne
» tremblais que pour elle, et je suis
» sûr qu'un grand intérêt, non-seu-
» lement empêche la crainte, mais
» distrait de la douleur même ; car
» après que le premier danger fut
» passé, je m'aperçus que je m'étais
» fait une forte contusion à la tête,
» sans que j'aie jamais pu me rappeler
» ni où ni comment. — Lorsque nous
» fûmes un peu plus tranquilles, Mi-
» lord B... vint à moi, et me jura une
» amitié que rien, disait-il, ne pou-
» vait plus détruire. Effectivement,
» dans ces momens de trouble, on se
» montre tel que l'on est, et peut-

» être me savait-il gré de n'avoir pas
» un instant pensé à moi-même. Pour
» lui, toujours froid, toujours rai-
» sonnable, il s'occupait de sa femme
» avec le regret de la voir souffrir,
» mais sans rien prévoir de ce qui
» pouvait la soulager, ou tromper
» son inquiétude. Nous arrivâmes à
» Douvres le lendemain au soir. Lady
» B... ayant à peine la force de mar-
» cher, on la porta jusqu'à l'auberge,
» où elle se coucha, et je ne la revis
» plus du reste de la journée. Son
» mari vint me retrouver; nous sou-
» pâmes ensemble. Pendant le repas,
» m'ayant entendu dire qu'aucune
» affaire ne m'appelait directement à
» Londres, et que même la curiosité
» ne m'y attirait pas vivement, il me
» proposa d'aller passer quelques se-
» maines dans leur terre qui n'était
» qu'à une petite distance de cette

» ville. J'y consentis avec un senti-
» ment de répugnance dont je ne sau-
» rais vous rendre raison, mais que
» j'éprouvais d'une manière sensible ;
» je crois que le cœur pressent tou-
» jours les peines qu'il doit éprouver.
» Cependant aucune bonne raison ne
» se présentant pour justifier mon
» refus, j'acceptai, par cette sorte
» d'embarras, suite naturelle de la
» manière dont on m'avait élevé. Il fut
» décidé que nous partirions le len-
» demain de bonne heure. Je me re-
» tirai dans ma chambre, contrarié :
» je fus long-tems sans pouvoir m'en-
» dormir ; je m'éveillai de mauvaise
» humeur ; j'étais fâché de partir, je
» l'aurais été encore plus de rester.
» Lady B. . . m'attendait ; elle me
» fit les plus touchans remerciemens
» pour les soins que je lui avais ren-
» dus ; et me présentant ses enfans,

» elle leur dit de m'aimer, parce que
» je serais toujours l'ami de leur père
» et le sien. Je les embrassai tous, et
» après le déjeuner nous partîmes. Je
» montai dans sa voiture, les enfans
» allèrent dans la mienne. Je ne vous
» ferai point la description de la terre
» de Lord B. . . ; vous devez la con-
» naître aussi bien que moi, mais pas
» mieux, ajouta-t-il, car c'est le tems
» de ma vie, peut-être le seul, dont
» j'aie parfaitement conservé le sou-
» venir. Depuis le premier moment
» où j'aperçus Lady B... jusqu'au
» jour où je repartis, il n'est pas un
» instant que je ne me rappelle. Il
» semble que ce soit un tems séparé
» du reste de ma vie ; avant, après,
» j'ai beaucoup oublié ; mais tout ce
» qui la regarde m'est présent et cher.
» Ce que je ne saurais vous rendre,
» c'est l'espèce de charme qui régnait

» autour

» autour d'elle, et qui faisait que tout
» ce qui l'approchait paraissait heu-
» reux : une réunion de qualités telles
» que j'ai mille fois entendu faire son
» éloge, et presque toujours d'une
» manière différente ; mais tous la
» louaient, car il semblait qu'elle
» eût particulièrement ce qui plaisait
» à chacun.

» Cependant j'étais dans une si
» triste disposition d'esprit, que les
» premiers jours je fus peu frappé
» de tout le mérite de Lady B....
» Elle m'attirait sans que je m'en
» aperçusse, et je l'aimais déjà beau-
» coup, sans avoir pensé à l'admirer.
» Les premiers jours que je fus chez
» elle je me promenais seul ; et lors-
» que le hasard me faisait trouver
» avec du monde, je restais dans le
» silence, sans chercher à plaire, ni
» souhaiter d'être remarqué. Le mari,

» les entours de Lady B... me trou-
» vaient sûrement ennuyeux et sau-
» vage ; elle seule devina que j'avais
» des chagrins et une timidité exces-
» sive. Elle essaya de me rapprocher
» d'elle, et de me faire parler, en
» me questionnant sur des objets
» qu'elle connaissait sûrement ; aussi
» ne lui répondis-je que des demi-
» mots, qui ne faisaient que m'em-
» barrasser davantage. Sa bonté lui
» fit sentir qu'il fallait d'abord m'ac-
» coutumer à elle, avant d'obtenir
» ma confiance. Elle me proposa de
» l'accompagner dans ses promena-
» des : dès le lendemain je commen-
» çai à la suivre. Elle me fit faire le
» tour de son parc ; et, passant de-
» vant un temple qu'elle avait fait
» bâtir, elle en prit occasion de me
» parler de la complaisance de son
» mari pour ses goûts, et de sa re-

» connaissance. Dès ce jour, sans me
» rien dire que ce qu'elle aurait per-
» mis que tout le monde sût, elle
» me traita avec un air de confiance
» et d'estime qui m'entraînait et me
» flattait. C'est toujours en me par-
» lant d'elle-même que, peu à peu,
» elle m'amena à oser lui confier mes
» peines. Alors elle me donna toute
» son attention : elle m'écoutait avec
» intérêt, me questionnait sans indis-
» crétion, et finit par m'inspirer le
» besoin d'être toujours avec elle, et
» de lui tout dire. Je trouvai en elle
» les avis et les consolations d'une
» amie éclairée ; une politesse dans le
» langage, qui aurait rappelé le res-
» pect du plus audacieux, et une bien-
» veillance dans les manières qui atti-
» rait toutes les affections. Je lui par-
» lai de mon père avec amertume ;
» elle me plaignit d'abord : mais bien-

» tôt, reprenant sur moi l'ascendant
» qu'elle devait avoir, sans prendre la
» peine d'examiner si mon père avait
» usé de trop de rigueur, insensi-
» blement elle me conduisit à penser
» que les torts des autres deviennent
» un titre à l'estime, lorsqu'ils n'in-
» fluent point sur notre conduite,
» mais ne sont jamais une excuse
» lorsqu'ils nous irritent au point de
» nous rendre répréhensibles. Enfin,
» elle sut si bien se rendre maîtresse
» de mon esprit, que je n'avais plus
» une seule pensée qu'elle ne devinât.
» Elle lisait sur ma figure, rectifiait
» toutes mes idées, et fit de moi,
» l'homme bon et honnête qui n'a
» jamais pensé à elle sans devenir
» meilleur, et qui, depuis qu'il l'a
» connue, peut se dire qu'il n'existe
» pas une seule personne à qui il ait
» fait un moment de peine.

» Je commençais à me trouver par
» faitement heureux ; j'adorais Lady
» B. . . comme les sauvages adorent
» le soleil ; je la cherchais sans cesse.
» Mon père ne m'avait point appris
» à cacher mes sentimens sous ces
» formes qui donnent, aux hommes
» et aux choses, un poli qui les rend
» tous semblables : je ne vivais que
» pour elle, je n'aimais qu'elle, et
» il n'était que trop facile de s'en
» apercevoir. Milord B. . . ne parais-
» sait plus chez sa femme qu'aux
» heures des repas ; il parlait fort
» peu, et moins à moi qu'à personne :
» je le remarquai sans m'en embarras-
» ser, mais je la voyais souvent pen-
» sive, et cela m'inquiétait vivement.

» Un jour, après dîner, au lieu de
» rester dans le salon avec ses en-
» fans, elle suivit son mari et ne re-
» parut plus le reste de la journée.

» Le soir, à l'heure du souper, ils
» vinrent tous deux se mettre à table.
» Je la trouvai fort pâle, et je vis
» qu'elle avait beaucoup pleuré : j'en
» fus si bouleversé, que je ne cessai
» de la regarder, sans m'apercevoir
» combien cette attention était ridi-
» cule. Je ne pensai plus au souper ;
» j'oubliai de déployer ma serviette :
» elle ne mangea pas non plus. Lord
» B. . . ne soupait jamais ; et au bout
» de dix minutes, je l'entendis qui
» poussait sa chaise avec humeur, en
» disant, que puisque personne n'avait
» appétit, il était inutile de rester à
» table plus long-tems. — Lady B...
» toujours douce, toujours occupée
» des autres, vint me dire qu'une forte
» migraine la forçait à se retirer de
» bonne heure, mais qu'elle me priait
» de la suivre le lendemain à sa pro-
» menade du matin : je la regardai

» sans lui répondre, car je ne pensais
» qu'à deviner ce qui pouvait l'avoir
» affligée. Elle me quitta, et ils s'en
» allèrent ensemble. Je regagnai ma
» chambre, où, pour la première
» fois, je connus à quel point je l'ai-
» mais. Je passai toute la nuit sans
» me coucher. J'avais beau chercher,
» me creuser la tête, je ne concevais
» rien à sa douleur : et me perdant
» en conjectures, je ne sentais, bien
» clairement, que le chagrin de lui
» savoir des peines, et le désir de
» donner ma vie pour la voir heu-
» reuse.

» Dès que le jour parut, j'allai me
» promener, jusqu'à l'heure où elle
» descendait ordinairement : alors,
» ne la trouvant point dans le salon,
» je montai la chercher chez ses
» enfans. Leur chambre était ou-
» verte ; je m'arrêtai en voyant Lady

» B.... assise le dos tourné à la porte,
» ayant ses quatre enfans à genoux
» devant elle ; le cinquième, qu'elle
» nourrissait encore, était sur ses
» genoux. Ces enfans faisaient leur
» prière du matin : lorsqu'ils eurent
» prié pour la santé de leur père et
» de leur mère, elle leur dit : *De-*
» *mandez aussi à Dieu que M. de*
» *Senange, qui a eu tant de soin*
» *de vous pendant la tempête, n'é-*
» *prouve aucun accident pour son*
» *retour ;* — et prenant les deux pe-
» tites mains de ce dernier enfant,
» elle les joignit dans les siennes, en
» levant les yeux au ciel, et sembla
» s'unir à leur prière. Je n'avais pas
» encore pensé à mon départ; jugez
» de ce que je devins en l'entendant
» parler de voyage. Elle me trouva
» encore appuyé sur la porte, sans
» pouvoir lui exprimer mon trouble ;

» mais devinant sûrement que je » l'avais entendue, elle m'emmena » dans les jardins. Je la suivis sans » lui parler ; elle garda aussi quelque » tems le silence : puis, le rompant » tout à coup, elle me pria de l'écouter » avec attention et sans l'interrom- » pre. » *Lorsque je vous rencontrai,* me dit-elle, *je fus sensible à l'intérêt que vous témoignâtes à mes enfans, et dès-lors vous m'en inspirâtes un réel. Le danger que nous courûmes ensemble, et votre sensibilité l'augmentèrent encore ; mais la mélancolie qui vous dominait, lorsque vous vîntes ici, me toucha davantage. La première peine, le premier revers influe si essentiellement sur le reste de la vie, que je craignais que livré à vous-méme, seul, dans une terre étrangère, vous ne profitassiez pas de cette grande épreuve,*

et que vous ne vous laissassiez abattre par le malheur, au lieu de chercher à le surmonter. Je ne connaissais pas le sujet de vos peines ; j'essayai de pénétrer dans votre cœur, et vous me devîntes vraiment cher. Vous savez si je ne vous ai pas toujours donné les conseils que je voudrais que mes fils reçussent un jour. Quel plaisir j'éprouvais lorsque j'avais adouci vos sentimens, rendu vos idées plus justes, vos dispositions plus heureuses ! mais ce bonheur si innocent fut mal interprété ; on m'accusa d'avoir pour vous des sentimens trop tendres.... « Ah ! que » je serais heureux, m'écriai-je ! » *Ne m'interrompez pas*, me dit-» elle sévèrement ; mais reprenant » bientôt sa bonté, sa bienveillance » ordinaire, elle ajouta : *Mon mari en prit de l'ombrage, sans que je*

m'en doutasse : hier il m'a avoué la peine qu'il en ressent, et je lui ai promis que vous partiriez aujourd'hui..... « Non, par pitié, non, lui » dis-je, en prenant ses mains dans » les miennes; que deviendrai-je ! je » suis tout seul au monde !— *Si même je m'oubliais jusqu'à permettre que vous restassiez près de moi, vous ne pouvez pas y demeurer toujours : rendons notre séparation utile à tous deux; car vous ne voudriez pas faire le malheur de ma vie en troublant le repos de Lord B.... Allons, mon jeune ami, du courage, vos chevaux vous attendent....* « Comment, mes » chevaux! et qui les a demandés ?... — *Moi ; ma tendre amitié a voulu vous éviter les détails d'un moment fâcheux pour tous deux....* « et dé- » tournant ses yeux pleins de larmes, » elle se leva. J'étais si étourdi, si

» peu préparé à cette prompte sépa-
» ration, qu'il ne me vint aucune
» objection, aucun obstacle. D'ail-
» leurs, je ne savais que lui obéir.
» Elle regagna le château le plus
» vite qu'il lui était possible, et mon-
» tant tout de suite avec moi à la
» chambre de ses enfans, elle me
» dit : *Je ne sais quel pressentiment m'a toujours persuadé que je mourrais jeune. Assurez-moi que si mes fils se trouvaient jamais dans votre pays, comme je vous ai rencontré dans le mien, seuls, sans conseil, sans parens, dans la jeunesse ou le malheur, jurez-moi que, vous souvenant de leur mère, vous seriez leur ami et leur guide....* « Ah ! je
» jure au nom de vous-même, qu'ils
» seront toujours ce que j'aurai de
» plus cher. — Je les embrassai tous
» en leur donnant les noms les plus

» tendres, et promettant solennel-
» lement de ne jamais les oublier.
— *Ce n'est pas tout encore*, ajouta-t-elle ; *s'il est vrai que j'aie adouci vos peines, que vous partagiez l'amitié que vous m'avez inspirée, récompensez mes soins en allant, tout de suite, retrouver votre père ; promettez-moi de le rendre heureux, et de vous y dévouer tout entier !... C'est encore m'occuper de vous*, continua-t-elle, *et vous prouver que je crois à vos regrets ; car il n'est de consolation, pour les cœurs vraiment affligés, que de s'occuper du bonheur des autres....* « Je tombai à
» ses pieds, je baisai ses mains avec
» respect, avec amour, je pris tous
» les engagemens qu'elle me dicta,
» et je courus à ma voiture, sans
» regarder derrière moi, ni penser
» à faire mes adieux à lord B...

» Je revins tout de suite à Paris; » j'arrivai chez mon père, justement » trois mois après l'avoir quitté. Il ne » m'attendait pas : j'entrai dans sa » chambre, sans permettre qu'on » m'annonçât, et sans lui donner le » tems de me témoigner son étonne- » ment ou sa colère. » — *Mon père*, lui dis-je, *j'ai été bien coupable envers vous; mais je reviens pour vous consacrer ma vie. S'il est possible, oubliez le passé : daignez m'éprouver; je défie votre rigueur de surpasser mon respect et ma soumission.*

« Mon père, encore plus étonné » de ce langage que de mon arrivée, » me demanda à qui il devait un re- » tour aussi inattendu. Je lui racon- » tai tout ce que je viens de vous » dire; il s'attendrit avec moi, et, » pour la première fois, m'appela » son cher fils. — Je cherchai à lui

» plaire : souvent je trouvais qu'il
» me jugeait avec d'anciennes et
» d'injustes préventions ; car les torts
» de la jeunesse laissent des impres-
» sions qu'on retrouve long-tems
» après être corrigé. Mais j'étais dé-
» terminé à le rendre heureux, et je
» parvins à m'en faire aimer. Je m'a-
» percevais du succès de mes soins, à
» la tendre reconnaissance qu'il avait
» prise pour Lady B... Je lui écrivis
» plusieurs fois ; elle me répondait
» toujours avec la même amitié, la
» même raison, mais se plaignant sou-
» vent de sa santé ; ses lettres devinrent
» plus rares : enfin je reçus de Lon-
» dres un paquet d'une écriture que
» je ne connaissais pas, et cacheté
» de noir. Ces marques de deuil me
» firent frémir ; je n'osais ni l'ouvrir,
» ni m'en éloigner. Il fallut bien ce-

» pendant connaître mon malheur,
» et j'appris que Lady B... sentant
» sa fin approcher, avait chargé une
» femme de confiance d'une boîte
» qu'elle m'envoyait. J'y trouvai un
» petit tableau, sur lequel elle était
» peinte avec ses enfans : il était ac-
» compagné d'une dernière lettre
» d'elle, plus touchante que toutes
» les autres, où, me rappelant mes
» promesses, elle me bénissait avec
» ma famille. Je fus long-tems très-
» affligé ; et jamais je n'ai été con-
» solé. Mon père me proposa diffé-
» rens mariages ; toutes les femmes
» me paraissaient si différentes de
» Lady B... que cette proposition
» me rendait malheureux. Il cessa
» de m'en parler, et vécut encore
» quelques années : j'eus la conso-
» lation de l'entendre me remercier

» en

» en mourant, et mêler le nom de
» Lady B. . . aux bénédictions qu'il
» me donnait. Je le regrettai sin-
» cèrement. Sa mort me rappela
» vivement les torts de ma jeunesse,
» et tout ce que je devais à cette ex-
» cellente femme. Je vous remettrai
» ces lettres et les portraits de votre
» famille. J'avais quitté votre grand-
» père avec si peu d'égards, que je
» n'osai jamais me rappeler à son
» souvenir; mais je ne perdis point
» de vue ses enfans. J'appris avec
» intérêt leur mariage, celui de votre
» mère, et je vous assure que vous
» rendrez mes derniers jours heu-
» reux, si vous me mettez à portée
» de remplir mes engagemens, et si
» vous comptez sur moi comme sur
» un second père. » — Je l'assurai
de tout mon attachement. — Adieu.

J'ai la main fatiguée d'avoir écrit si long-tems : en vérité, je commence à ne plus me croire aussi malheureux, puisque le hasard m'a fait rencontrer ce digne homme.

LETTRE XIV.

Neuilly, ce 25 juillet.

MONTESQUIEU dit, « que comme » notre esprit est une suite d'idées, » notre cœur est une suite de désirs. » Je l'éprouve, Henri, car depuis que je sais les liaisons que M. de Senange a eues avec ma famille, ma curiosité n'est pas satisfaite ; et à présent je voudrais apprendre ce qui a pu déterminer un homme aussi raisonnable à se marier, à son âge, avec un enfant de seize ans ! Car Adèle n'est qu'une enfant, dont la jeunesse et l'inconséquence m'impatientent souvent, moi qui, plus rapproché d'elle, n'ai pas encore atteint ma vingt-troisième année.

Elle est revenue de son couvent les yeux rouges ; a été silencieuse et triste le reste de la soirée : le lendemain elle a paru, au déjeuner, gaie, fraîche, brillante de santé et de bonne humeur. Ce changement m'a tout dérangé ; j'avais passé la nuit à rêver aux chagrins qu'elle pouvait avoir, et je suis sûr que, non-seulement elle a dormi tranquille, mais qu'oubliant sa peine, elle aurait été fort étonnée que j'y pensasse encore. Cependant, Henri, elle est fort aimable, oui, très-aimable : ses défauts même vous plairaient, à vous qui ne cherchez dans la vie que des scènes nouvelles.

Adèle est douce, si l'on peut appeler douceur un esprit flexible, qui ne dispute ni ne cède jamais. Son humeur est égale, habituellement gaie ; ses affections sont si vives, son

caractère si mobile, que je l'ai vue plusieurs fois s'attendrir sur les malheurs des autres, jusqu'au point de ne mettre ni borne ni mesure dans sa générosité ou ses promesses ; mais, oubliant bientôt qu'il est des infortunés, mettre le même excès à satisfaire des fantaisies : et passant ainsi de la sensibilité à la joie, vous surprendre et vous entraîner toujours. Elle est d'un naturel et d'une franchise qui enchante. Ne connaissant ni la vanité ni le mystère, elle fait simplement le bien, franchement le mal, ne s'étonnant ni d'avoir raison ni d'avoir tort. Si elle vous a blessé, elle s'en afflige, tant que vous en paraissez fâché ; mais, l'oubliant aussitôt que vous êtes adouci, il est presque certain que, l'instant d'après, elle vous offensera de même, s'en désolera de nouveau, et se fera par-

donner encore. Aucun intérêt ne la porterait à dire une chose qu'elle ne pense pas, ni à supporter un moment d'ennui sans le témoigner. Aussi, lorsqu'elle a l'air bien aise de vous voir, est-il impossible de ne pas croire qu'elle vous reçoit avec plaisir; et si jamais elle paraissait aimer, il serait bien difficile d'y être insensible. Ajoutez à cela, Henri, une figure charmante, dont elle ne s'occupe presque pas; une grâce enchanteresse qui accompagne tous ses mouvemens; un besoin de plaire et d'être aimable dont je n'ai jamais vu d'exemple, et qui ferait le tourment de celui qui serait assez fou pour en être amoureux; mais qui doit lui donner autant d'amis qu'elle a de connaissances : car elle est aussi coquette par instinct, que toutes les femmes ensemble le seraient par calcul.

Adèle est aimable, toujours, avec tout le monde, involontairement. Donne-t-elle à un pauvre ? Ce n'est point de la simple compassion ; son visage lui peint le plaisir de l'avoir rendu heureux : le refuse-t-elle ? ce n'est jamais sans lui exprimer le regret, ou l'impossibilité actuelle de le secourir. Attentive dans la société, se rappelant quelquefois vos goûts, une phrase, un mot qui vous est échappé, vous êtes étonné de lui trouver des soins, des souvenirs, lorsqu'elle n'avait pas paru vous entendre. D'autres fois, manquant sans scrupule aux choses que vous désirez le plus, à celles même qu'elle avait promises, elle se laisse entraîner par le premier objet qui se présente. Enfin, réunissant tous les contrastes, ce n'est qu'en tremblant que vous admirez ses talens, ses grâces, ses

heureuses dispositions. Un sentiment secret vous avertit qu'elle vous échappera bientôt. Aussi, prêterai-je un beau champ à vos plaisanteries, lorsqu'entre un septuagénaire et une femme charmante, le vieillard obtiendra toutes mes préférences et ma plus tendre amitié. Je vous laisse sur cette pensée, mon cher Henri, car je suis sûr qu'elle vous paraîtra si ridicule, qu'il vous serait impossible de m'accorder un instant d'intérêt après un pareil aveu.

LETTRE

LETTRE XV.

Neuilly, ce 4 août.

Je suis toujours à Neuilly, mon cher Henri; je comptais n'y passer que peu de jours, et les semaines se succèdent sans que M. de Senange me permette de penser encore à mon départ. Adèle me témoigne aussi beaucoup d'amitié; cependant je voudrais vous revoir. Je ne sais s'il tient à mon caractère inquiet de ne jamais se trouver bien nulle part, mais je désire m'éloigner. — La vie qu'on mène ici est douce, agréable, et me plairait assez si je pouvais m'y livrer sans inquiétude. On se réunit, à dix heures du matin, chez M. de Senange. Après le déjeuner on fait une promenade, que chacun quitte ou prolonge suivant ses

affaires ou sa fantaisie ; on dîne à trois heures : deux fois par semaine M. de Senange a beaucoup de monde ; les autres jours nous sommes absolument seuls, et ce sont les momens qu'Adèle semble préférer. Après le dîner, M. de Senange dort environ une demi-heure: ensuite la promenade recommence ; ou s'il y a quelque bon spectacle à Paris, Neuilly en est à une si petite distance qu'Adèle nous y entraîne souvent. La journée se passe ainsi, sans projets, sans prévoyance, et surtout sans ennui. — Adèle a commencé ses travaux dans l'île, je les dirige ; cette occupation suffit à mon esprit. M. de Senange suit avec nous le travail des ouvriers : il est toujours le juge et l'arbitre de nos divisions. Il a l'air heureux ; mais c'est lorsqu'il paraît l'être davantage, qu'il lui échappe des mots d'une tristesse profonde.

Hier nous avons été à la pointe de l'île; elle est terminée par une centaine de peupliers, si rapprochés les uns des autres, si élevés, qu'ils semblent toucher le ciel. Le jour ne pénètre que par rayons; le gazon est d'un vert sombre; la rivière s'aperçoit à peine à travers les arbres. Cet endroit sauvage paraît être le bout du monde, et inspire, malgré soi, une tristesse dont M. de Senange ne ressentit que trop l'effet, car il dit à Adèle : *Vous devriez ériger ici un tombeau; bientôt il vous ferait ressouvenir de moi.* La pauvre petite fut frappée de ces paroles comme si elle n'avait jamais pensé à la mort. Elle rougit, pâlit, et nous quitta aussitôt. Il m'envoya la chercher : je la trouvai qui pleurait, et j'eus bien de la peine à la ramener, car elle craignait que la vue de ses larmes n'aug-

mentât encore l'espèce de pressentiment qui avait frappé M. de Senange. Elle revint cependant, et sans chercher à le rassurer, sa délicatesse observa de ne pas laisser le tems à de pareilles réflexions de renaître. A peine fûmes-nous dans le salon, qu'elle se mit au piano, joua les airs qu'il préfère, chanta les chansons qu'il aime, voulut qu'il jouât aux échecs avec moi. Il se prêta à tout ce qu'elle voulut, écouta la musique, joua aux échecs; mais fut préoccupé le reste de la soirée, et, pour la première fois, se retira immédiatement après le souper. Je restai seul avec Adèle; ses pleurs recommencèrent à couler. « Si vous » saviez, me disait-elle, combien il » est bon, tout ce que je lui dois, et » quel tourment j'éprouve quand je » considère son grand âge ! Il est » heureux, il est bon : je donnerais

» de ma vie pour le conserver ; et » dans quelque tems peut-être nous » aurons à le pleurer... » ... » Que je lui sus gré de m'unir ainsi aux sentimens les plus chers, les plus purs de son cœur ! La pauvre petite était toute saisie ; je voulus qu'elle descendit dans les jardins, espérant qu'une légère promenade et la fraîcheur de la nuit dissiperaient ces noires idées. Je lui donnai le bras ; je la sentais soupirer. Elle marchait doucement, appuyée sur moi : pour la première fois, elle avait besoin d'un soutien. Combien sa peine me touchait ! Cependant, ne pouvant point arrêter ses larmes, j'essayai de traiter sa tristesse de vapeurs, sans vouloir l'écouter ni lui répondre plus long-tems ; et doublant le pas, je la traînai, malgré elle, jusqu'à la faire courir. Ce moyen me réussit mieux

que tous mes discours ; car moitié riant, moitié se fâchant, je lui fis faire le tour de la terrasse. Dès qu'elle fut distraite, sa gaieté revint. Alors j'appelai la raison à mon secours ; et quoique la nuit fût superbe, que j'eusse bien envie de continuer cette promenade, de lui demander ce qui avait pu occasionner un mariage qui me paraissait heureux, mais bien disproportionné ; je la ramenai chez elle dans la crainte que ses gens ne trouvassent extraordinaire que nous rentrassions plus tard. — Pour regagner mon appartement, il faut passer devant celui de M. de Senange ; je m'y arrêtai involontairement, en souhaitant que son sommeil fût amusé par quelques songes heureux, et lui rendît assez de force pour espérer un long avenir.

P. S. Ce matin M. de Senange m'a fait dire qu'il avait passé une mauvaise nuit, et qu'il avait la goutte très-fort. Sûrement hier il souffrait déjà, car je suis persuadé, Henri, que dans la vieillesse les inquiétudes de l'esprit ne sont jamais qu'une suite des maux du corps, comme dans la jeunesse, les maladies sont presque toujours le résultat des peines de l'âme; et celui qui, vraiment compatissant, voudrait soulager ses semblables, risquerait peu de se tromper en disant au jeune homme qui souffre: *Contez-moi vos chagrins...* Et au vieillard qui s'afflige : *Quel mal ressentez-vous ?...*

LETTRE XVI.

Neuilly, ce 20 août.

MONSIEUR de Senange a la goutte depuis quinze jours, mon cher Henri; et pendant que je passais tout mon tems à le soigner, vous me grondiez avec une humeur dont je vous remercie. Votre curiosité sur Adèle me plaît encore ; je vous l'ai fait aimer, me dites-vous, et en même tems vous me demandez si je l'aime moi-même ? Oui sûrement je l'aime, mais comme un frère, un ami, un guide attentif. Ne la jugez pas sur le portrait que je vous en avais fait; elle est bien plus aimable, bien autrement aimable que je ne le croyais. Si vous saviez avec quelle attention elle

soigne M. de Senange, comme elle devine toujours ce qui peut le soulager ou lui plaire ! Elle est redevenue cette sensible Adèle, qui m'avait inspiré un intérêt si tendre. Ce n'est plus madame de Senange vive, étourdie, magnifique ; c'est Adèle, jeune sans être enfant, naïve sans légèreté, généreuse sans ostentation : il ne lui a fallu qu'un moment d'inquiétude pour faire ressortir toutes ces qualités.

Depuis que M. de Senange est malade, il ne reçoit personne ; aussi la préférence qu'il m'accorde m'ôte-t-elle le désir de m'absenter. Il supporte la douleur avec courage, ou plutôt avec résignation. Il ne se plaint pas ; quelquefois seulement on aperçoit ses craintes, mais jamais il ne laisse voir ce qu'il souffre. — Tous ces derniers jours, il nous parlait de

la vie comme d'une chose qui ne le regardait plus. Il est vrai que la goutte s'était montrée d'abord d'une manière effrayante ; mais depuis hier elle s'est heureusement fixée au pied. — C'est depuis la maladie de M. de Senange que j'ai véritablement commencé à connaître Adèle. Pourquoi le hasard ne me l'a-t-il pas fait rencontrer plutôt ?... Vous savez que jamais l'amitié de la jeunesse n'a de réticence : Adèle me laisse lire dans son cœur ; ses pensées me sont toutes connues. Quelle simplicité ! quelle innocence ! Elle fait disparaître toutes les préventions que l'égoïsme des hommes, la perfidie des femmes m'avaient inspirées. Près d'elle, ma sévérité s'adoucit ; je crois au bonheur, à la vérité, à la tendresse, à toutes les vertus. Ce visage calme, où le chagrin n'a pas encore fait de

traces, où le repentir n'en formera jamais, répand de la douceur sur tout ce qui l'environne. — Cependant, n'allez pas imaginer que je sois amoureux; si je croyais le devenir, je fuirais à l'instant. La bonté, la confiance de M. de Senange ne seront point trahies. Je ne troublerai point la fin de la vie d'un homme qui peut se dire : *Il n'y a personne à qui j'aie fait un moment de peine.* Je ne me permettrais pas même les plus insignifiantes coquetteries, si elles pouvaient lui donner de l'inquiétude. Je suis effrayé quand je vois, dans le monde, avec quelle légèreté on fait de la peine à un vieillard ou à un malade; sait-on si l'on aura le tems de réparer? Ah! ce ne sera pas moi qui l'empêcherai de bénir quelques années que le ciel semble lui avoir

laissées par prédilection. — Ainsi, mon cher Henri, aimez Adèle ; mais aussi, comme moi, chérissez-les, respectez-les tous deux.

LETTRE XVII.

Neuilly, ce 26 août.

Il n'y a pas un petit détail qui ne me fasse aimer, tous les jours davantage, l'intérieur de M. de Senange. Tous les premiers mouvemens d'Adèle, tous les sentimens plus réfléchis de ce vieillard, sont également bons. Hier, pendant le déjeuner, le garde-chasse apporta un héron à Adèle. Cet homme, en le présentant, nous dit que ces oiseaux étaient fort attachés les uns aux autres : *ce matin*, ajouta-t-il, *ils étaient deux; lorsque celui-ci est tombé, son compagnon a fait plusieurs cris, et est revenu, jusqu'à trois fois, planer au dessus de lui, en criant toujours.*

— Vous ne l'avez pas tué ? dit vivement Adèle. *Non, Madame,* répondit-il, prenant son effroi pour un reproche ; *il est toujours resté trop haut pour que je pusse l'atteindre.* — Ces derniers mots firent à Adèle une impression si forte, qu'elle le renvoya très-sèchement, en lui défendant d'en tuer jamais. M. de Senange sourit ; et, sans paraître avoir remarqué le mouvement d'Adèle, il parla de la voracité des hérons !..... « Ces oiseaux, dit-il, mangent les » poissons... les plus petits surtout... » dès qu'il fait soleil, et qu'ils vien- » nent, pour se réjouir, sur la sur- » face de l'eau ; le héron les guette... » les saisit.... les porte à son nid..... » mais c'est pour nourrir sa famille... » et lui-même ne prend de nourri- » ture que lorsque ses petits sont » rassasiés.... » Je voyais qu'il s'a-

musait à varier toutes les impressions d'Adèle ; et je me plaisais aussi à la voir exprimer successivement ses regrets pour le héron, sa pitié pour les petits poissons, de l'intérêt pour ce nid, qu'il fallait bien nourrir.... La pauvre enfant ne savait où reposer sa compassion... M. de Senange l'appela près de lui ; il lui expliqua, en ménageant soigneusement sa délicatesse, tous les maux que, dans l'ordre de la nature, le besoin rendait nécessaires ; mais ne voulant point la fixer trop long-tems sur des idées qui l'attristaient, il dit qu'il se sentait mieux, et qu'une promenade lui ferait plaisir. Adèle demanda une voiture, et nous partîmes par le plus beau tems du monde. L'air faisant du bien à M. de Senange ; nous pûmes aller très-loin dans la campagne. — Dans un chemin de traverse, qui était

bordé de fortes haies, nous trouvâmes une charrette portant la récolte à une ferme voisine : en passant, la haie accrochait les épis, et en gardait toujours quelques-uns; Adèle le remarqua, et s'étonnait qu'on eût négligé de l'élaguer. — « On ne la cou» pera que trop tôt, reprit M. de » Senange; ce que cette haie dérobe » au riche, elle le rendra aux pau» vres : les haies sont les amies des » malheureux ». — Effectivement, à notre retour nous trouvâmes dans ce même chemin des femmes, des enfans, qui recueillaient tous ces épis avec soin, pour les porter dans leur ménage. — M. de Senange les appela; sa bienfaisance les secourut tous; et je vis qu'après avoir osé faire entrevoir à Adèle qu'il y a des maux nécessaires, il prenait plaisir à la faire arrêter sur des idées douces, que

les

les moindres circonstances de la vie peuvent fournir à une âme sensible. — La réflexion d'Adèle fut « qu'elle » ne laisserait jamais couper de haies;» et M. de Senange sourit encore, en voyant comment elle avait profité de la leçon du matin.

LETTRE XVIII.

Neuilly, ce 26 août.

NOTRE promenade n'a pas réussi à M. de Senange : sa goutte est fort augmentée, il souffre beaucoup; mais au milieu de ses douleurs, il s'est plu à m'apprendre les raisons qui l'avaient déterminé à se marier. — La famille de M. de Senange est alliée de celle de Mme. de Joyeuse, mère d'Adèle, chez laquelle il allait fort rarement. Son caractère ne lui convenant pas, il ne la voyait qu'à un ou deux grands dîners de famille qu'il donnait tous les ans. Un jour qu'il lui faisait une visite d'égard, pour la prier de venir chez lui avec d'autres parens, il lui demanda des

nouvelles de sa fille. Mme. de Joyeuse bien froidement, bien indifféremment, lui répondit, qu'étant peu riche, elle la destinait au cloître ; et ne prit même pas la peine d'employer la petite fausseté ordinaire en pareille circonstance : *ma fille veut absolument se faire religieuse.* « J'ai à » la remercier, me dit-il, des expres- » sions qu'elle employa. Je leur dois, » peut-être, mon bonheur ; car je » fus révolté de voir une mère dis- » poser aussi durement de sa fille, » la livrer au malheur pour sa vie, » uniquement parce qu'elle était peu » riche. Cette jeune victime, sacrifiée » ainsi par ses parens, ne me sortait » pas de l'esprit. Après notre grand » dîner, je proposai à Mme. de Joyeu- » se de la conduire au couvent où » était Adèle. J'étais bien sûr qu'elle » ne me refuserait pas ; car c'est la

» première femme du monde pour
» tirer parti de tout : et la seule pen-
» sée que mes chevaux feraient cette
» course, au lieu des siens, devait
» la déterminer bien plus que le plai-
» sir de voir sa fille. Nous arrivâmes
» au parloir à sept heures. C'était le
» moment de la récréation : l'on nous
» dit que les pensionnaires étaient au
» jardin ; cependant nous attendîmes
» peu. Adèle arriva bientôt, rouge,
» animée, toute essoufflée, tant elle
» avait couru. Sa mère, loin de lui
» savoir gré de cet empressement, ne
» le remarqua même pas, la reçut
» froidement, et parla long-tems bas
» à la religieuse qui l'avait accompa-
» gnée. Pour moi, continua M. de
» Senange, qui ai toujours aimé la
» jeunesse, je me plus à lui demander
» quels jeux l'amusaient avec ses com-
» pagnes, et de quelles occupations

» ils étaient suivis ? — Elle me peignit le colin-maillard, les quatre » coins, avec un plaisir qui me rappela mon enfance ; mais passant à » ses devoirs, aux heures du travail, » elle m'en parla avec une égale satisfaction. Cet heureux caractère » m'intéressa ; je demandai à sa » mère la permission de venir la revoir. Elle n'osa pas la refuser à » mon âge, quoiqu'elle n'eût encore » permis à sa fille de recevoir personne. La semaine suivante je retournai à ce couvent. Adèle me » reçut avec plaisir : je l'interrogeai » sur la vie qu'elle avait menée jusqu'alors ; elle m'en parut fort contente : mais, lui demandai-je, si » votre mère voulait vous faire religieuse ? — *J'en serais charmée*, » me dit-elle gaîment, *car alors je ne* » *quitterais pas mes amies.* — Et si

» elle vous mariait? — *Il faudrait*
» *aussi lui obéir ; mais je serais bien*
» *affligée si elle me donnait un mari*
» *qui , m'emmenant en province ,*
» *m'éloignât de mes compagnes et*
» *de mes religieuses.* — Je ne pus
» m'empêcher de prendre en pitié
» cette âme innocente, toujours prête
» à se soumettre à sa mère , sans
» même considérer quels devoirs
» elle lui imposerait! si elle se fût
» plainte , si elle eût senti sa situa-
» tion , j'aurais peut-être été moins
» touché : mais la trouver douce, ré-
» signée, m'intéressa bien davantage.
» Je ne pouvais me résoudre à lui
» laisser consommer ce sacrifice, sans
» l'avertir, au moins , des regrets
» dont il serait suivi. Je revins tour-
» menté de son souvenir et de son
» malheur ; je voyais toujours cette
» pauvre enfant prononçant ces vœux

» terribles. Cependant il m'était bien
» difficile de la secourir ; car, dans
» le tems que mon père était irrité
» contre moi, il avait fait un testa-
» ment qu'il a sûrement oublié de
» détruire. Par cet acte, *je ne jouis-*
» *sais que du revenu de sa fortune,*
» *et il ne m'était permis de disposer*
» *du fonds, qu'au seul cas où je*
» *me marierais ; alors j'en devien-*
» *drais le maître, la moitié seule-*
» *ment restant substituée à mes en-*
» *fans.* — J'ai toujours cru que, dé-
» sirant passionnément que sa famille
» se perpétuât, mon père avait pensé,
» qu'en me gênant ainsi jusqu'à l'épo-
» que de mon mariage, je me résou-
» drais plus aisément à former un
» établissement. L'événement justi-
» fia sa prévoyance ; car certaine-
» ment, sans cette clause, je n'eusse
» jamais imaginé d'épouser, à mon

» âge, une aussi jeune personne. Je
» l'aurais dotée, mariée, sûrement
» rendue plus heureuse; mais je n'en
» avais pas la possibilité. Je revis
» Adèle plusieurs fois, et chaque fois
» elle m'intéressa davantage. M'étant
» bien assuré que son cœur n'avait
» point d'inclination, qu'elle m'ai-
» mait comme un père, je me déter-
» minai à la demander en mariage.
» Je m'y décidai avec d'autant moins
» de scrupule, que je n'avais que des
» parens éloignés, qui jouissaient tous
» de fortunes immenses; que j'étais
» résolu à la traiter comme ma fille,
» et que d'ailleurs ma vieillesse, ma
» faible santé, me faisaient croire que
» je la laisserais libre, avant que l'âge
» eût développé en elle aucune
» passion. J'espérai qu'alors se trou-
» vant riche, elle serait plus heu-
» reuse; car on dit toujours, lors-
qu'on

» qu'on est jeune, que la fortune ne
» fait pas le bonheur ; mais à me-
» sure que l'on avance dans la vie,
» on apprend qu'elle y ajoute beau-
» coup. Mme. de Joyeuse fut char-
» mée de me donner sa fille ; je crois
» bien qu'on se moqua un peu du
» vieillard qui épousait, avec tant
» de confiance, une aussi jeune et
» aussi belle personne ; mais le bon
» caractère d'Adèle m'a justifié. —
» Pour moi, j'espère ne lui avoir causé
» aucune peine. Cependant, si un
» jour je la voyais moins gaie, moins
» heureuse, je penserais encore qu'un
» lien qui, naturellement, ne doit
» pas être long, vaut toujours-mieux
» que le voile et les vœux éternels
» qui étaient son partage ».

Je remerciai M. de Senange de sa confiance, en admirant sa modéra-

tion et sa générosité. « Mon jeune » ami, me dit-il, ne me louez pas » tant, je suis bien récompensé ; j'ai » obtenu l'amitié d'Adèle. Si j'avais » prétendu à un sentiment plus vif, » tout le monde se serait moqué de » moi, et vous tout le premier ; au » lieu que je puis me dire : toutes ses » pensées, tous ses sentimens doivent » l'attacher à moi. Cela vaut mieux » que les plaisirs de la vanité ; car » j'ai remarqué que, même lorsqu'elle » est flattée, elle n'est jamais com- » plétement dupe ; il y a toujours » des momens où la vérité se fait » sentir. » Hé bien, Henri, aimez-vous M. de Senange ? Exista-t-il jamais un meilleur homme ? et croyez-vous qu'Adèle eut raison de paraître satisfaite de lui appartenir ? Comme ma sévérité était injuste et ridicule !

Ah ! Adèle, n'était-ce pas assez de vous connaître pour vous aimer ; fallait-il encore avoir à réparer auprès de vous ?

LETTRE XIX.

Neuilly, ce 26 août.

MONSIEUR de Senange est assez bien pour son état, mon cher Henri ; mais quel état, ou plutôt quel âge que celui où l'on compte à peine la souffrance, où l'on vous trouve heureux parce que vous ne mourez pas ! Il est vrai qu'aucun danger présent ne le menace : mais il a la goutte aux deux pieds, il ne saurait marcher, il ne peut même se mouvoir sans éprouver des douleurs cruelles : et on lui dit qu'il est bien, très-bien. Il ne paraît même pas trop loin de le penser ; du moins, reçoit-il ces consolations avec une douceur qui m'étonne. — Serait-il possible qu'un jour

j'aimasse assez la vie pour supporter une pareille situation? ... peut-être... si j'ai fait quelque bien, et si, comme M. de Senange, j'ai mérité d'être chéri de tout ce qui m'entoure.

Depuis qu'il est mieux, il ne veut plus que les promenades d'Adèle soient interrompues, et il nous renvoie avec autorité, aux heures où nous les commencions avant sa maladie. Le croiriez-vous, Henri? elles me sont moins agréables que lorsqu'il nous accompagnait. Je les commence en tremblant, et lorsqu'elles sont finies, je reste mécontent de moi, de mon esprit, de mes manières. Je suis continuellement tourmenté par la crainte d'ennuyer, ou, ce que j'ose à peine m'avouer, par celle de plaire. M. de Senange, avec toute sa bonté, est aussi par trop

confiant. Croit-il que j'aie un cœur inaccessible à l'amour ? et l'âge a-t-il tellement refroidi ses sentimens qu'il soit incapable d'inquiétude ? ou, ce que je redoute plus encore, son estime pour moi est-elle plus forte que ses craintes ? — Les maris sont tous jaloux, ou imprudens à l'excès ! Cependant, je suis encore libre, puisque je prévois le danger, et que je pense à le fuir ; mais le plaisir d'être auprès d'Adèle me retient, lors même que je me crois maître de moi.

Avant-hier, après le dîner, M. de Senange voulut se reposer : Adèle mit un chapeau de paille, ses gants, et me fit signe de la suivre. En sortant de la maison, elle prit mon bras : je ne le lui avais pas offert ; je n'osai le lui refuser, mais je frémis en la sentant si près de moi. Elle n'était jamais sortie à pied de l'enceinte des jardins

ou de l'île, la faiblesse de M. de Senange ne lui permettant pas de s'en éloigner : mais, seule avec moi, elle voulut entreprendre une grande promenade. Les champs lui paraissaient superbes. Elle ne connaît rien encore; car à peine eut-elle quitté son couvent, que la maladie de sa mère l'empêcha de sortir. Tout la frappait agréablement; les bleuets, les plus simples fleurs attiraient son attention. Cette ignorance ajoutait encore à ses charmes; car l'ingénuité de l'esprit suppose toujours l'innocence du cœur. J'aurais été très-content de cette journée, si, me redoutant moi-même, je n'avais pas craint de l'aimer plus que je ne le devois.

Le lendemain elle me proposa la même promenade; je la refusai sous le prétexte d'affaires, de lettres indispensables. Son visage m'en expri-

ma un vif regret, mais sa bouche ne prononça aucun reproche ; et respectant mes occupations : *j'irai toute seule,* dit-elle, avec une douceur qui faillit détruire toutes mes résolutions. Heureusement, elle partit sans insister davantage : si elle eût dit un mot, si elle m'eût regardé, je la suivais.... Je suis resté, Henri ! mais je ne fus pas long-tems sans me le reprocher. A peine fus-je remonté dans ma chambre, que je me la représentai se promenant tristement. Elle est seule, me disais-je ; un passant, le moindre bruit peut lui faire peur. Je trouvai qu'il y avait de l'imprudence à la laisser ainsi : enfin, après y avoir bien pensé, je pris aussi mon chapeau, et, descendant doucement par le petit escalier de mon appartement, je courus la rejoindre. — Je la cherchai dans les jardins, sans la trouver : le

batelier me dit qu'elle n'était point passée dans l'île. C'est alors que je m'inquiétai véritablement ; je tremblai que seule, n'en connaissant pas le danger, elle n'eût eu la fantaisie de recommencer la promenade qui l'avait tant amusée la veille. Je n'en doutai plus, en trouvant la porte du parc ouverte. Je sortis aussitôt, et, parcourant à perte d'haleine tous les endroits où nous avions été, je fis un chemin énorme ; car je sais trop qu'à son âge, lorsqu'une promenade plaît, on va sans penser qu'il faut revenir. Mais le jour tombant tout-à-fait, voyant à peine à me conduire, il fallut bien retourner vers la maison. — Quelquefois je m'arrêtais, prêtant l'oreille au moindre bruit : peut-être, me disais-je, revient-elle aussi, bien loin derrière moi. Souvent je retournais sur mes pas, écou-

tant sans rien entendre. Je fus horriblement tourmenté, et je me promis bien, à l'avenir, de ne plus consulter ma raison, et de tout abandonner au hasard. — En rentrant dans la maison, je la trouvai tranquillement assise, qui travaillait auprès de son mari. Je fus au moment de la quereller, et lui demandai, avec humeur, où elle avait pu aller tout le jour ? Elle répondit doucement, qu'après avoir fait quelques pas sur la terrasse, elle s'était ennuyée ; et vous, me dit-elle, vos lettres sont-elles écrites ? — Je ne fis pas semblant de l'entendre, pour ne pas lui répondre. — Henri ; je l'aime ! ..... mais ne puis-je l'aimer sans le dire ? Je puis être son ami ; et si jamais elle était libre !.. Ah ! je m'arrête : l'amour n'est pas encore mon maître, et déjà je pense sans regret, au moment où ce bon,

ce vertueux M. de Senange ne sera plus ! encore un jour, et peut-être désirerais-je sa mort ! . . . . Non, je fuirai Adèle, j'y suis résolu. Ces six semaines passées ainsi, presque seul avec elle ; ces six semaines m'ont rendu trop différent de moi-même. Je n'éprouve plus ces mouvemens d'indignation que les plus légères fautes m'inspiraient : la vertu m'attire encore, mais je la trouve quelquefois d'un accès bien difficile. Cependant, je m'en irai ; oui je m'en irai, mais il m'en coûtera, peut-être, bien plus que je ne crois. — Adieu ; puisse l'amitié consoler ma vie et remplir mon cœur.

LETTRE XX.

Neuilly, ce 27 août.

Je me suis levé ce matin décidé à partir, à quitter Adèle ! En descendant chez M. de Senange pour le déjeuner, je l'ai trouvé mieux qu'il n'avait été depuis sa maladie. Adèle avait un air satisfait où je remarquais quelque chose de particulier. Vingt fois j'ai été au moment de parler de mon prochain voyage, de leur faire mes adieux, et vingt fois je me suis arrêté. Non que je me flattasse qu'elle me regrettât long-tems ; mais ils paraissaient heureux, et il faut si peu de chose pour troubler le bonheur, que j'ai respecté leur tranquillité. Si M. de Senange eût souffert, s'il eût

été triste, mon départ eût sans doute ajouté bien peu à leur peine, et j'aurais osé l'annoncer. Tantôt, ce soir, me disais-je, à leur premier chagrin, je m'éloignerai sans qu'ils s'en aperçoivent ; ou peut-être, lorsqu'ils seront séparés, aurai-je plus de courage : enfin, je n'ai pas eu la force de parler.

Après le déjeuner, la pluie empêchant Adèle de se promener, elle est remontée dans sa chambre ; et resté seul avec M. de Senange, je lui ai proposé de faire une lecture. Mais à peine l'avais-je commencée, qu'un de ses gens est venu m'avertir tout bas qu'on me demandait. Je suis sorti, et j'ai été très-étonné de voir une des femmes d'Adèle, qui m'a dit que sa maîtresse m'attendait dans son appartement. Je n'y étais jamais entré ; car se rendant à dix heures du

matin chez son mari, et ne le quittant qu'aux heures de la promenade, c'est chez lui qu'elle passe sa vie, qu'elle lit, dessine, fait de la musique. L'impossibilité où il est de s'occuper, le besoin qu'il a d'elle, lui font un devoir de ne jamais le laisser seul; et pour moi, conservant nos usages, même chez les étrangers, j'aurais craint d'être indiscret si je lui avais demandé de voir sa chambre.

J'ai été surpris et mécontent de l'air mystérieux de la femme qui me conduisait. Dès que la plus légère circonstance les fait sortir du courant ordinaire de leur service, presque toutes prennent un air d'importance; et jugeant leur maîtresse sans ménagement, interprétant ses actions suivant leur intérêt ou leur humeur, elles ne se croient nécessaires que

dans le désordre, le soupçonnent toujours, et l'encouragent avec joie. Cependant je l'ai suivie. Dès qu'Adèle m'a aperçu, elle m'a fait asseoir près d'elle, et sans me donner le tems de lui parler, « Milord, m'a-
» t-elle dit, comme M. de Senange
» est mieux, je veux célébrer sa
» convalescence : il faut que vous
» m'aidiez à le surprendre. Dans
» quelques jours je donnerai une
» fête, un bal à toutes les pension-
» naires de mon couvent. Nous chan-
» terons des chansons faites pour lui ;
» il y aura un feu d'artifice, des il-
» luminations. Ses anciens amis, mes
» compagnes, les malheureux dont
» il prend soin, tout ce qui l'inté-
» resse sera invité ; heureuse de lui
» témoigner ainsi mon bonheur et
» ma reconnaissance ! J'irai demain
» à mon couvent pour arranger tout

» cela ; voudrez - vous bien rester » avec lui ? » — Pouvais - je la refuser ? Ce n'est qu'un jour de plus, et un jour sans elle, c'est déjà commencer l'absence. — Je le lui ai promis ; alors elle s'est laissée aller à tout le plaisir qu'elle attend de cette fête. Elle me racontait son plan, le répétait de toutes manières ; et, pendant qu'elle jouissait d'avance de la surprise qu'elle allait procurer à cet homme si digne d'être aimé, je pensais tristement que je n'en serais pas témoin, que bientôt je ne la verrais plus. Malgré ces idées pénibles, je me suis trouvé heureux que le hasard m'ait fait connaître son appartement. C'est ajouter au souvenir de la personne, que de se rappeler aussi les lieux où elle se trouve. J'ai examiné sa chambre avec soin ; ses meubles, les plus petits détails, rien ne m'est

échappé,

échappé, je m'en souviendrai toujours. — Je lui ai demandé l'heure à laquelle elle se levait? — A huit heures, m'a-t-elle répondu. — Tous les matins à huit heures, me suis-je dit intérieurement, je ferai des vœux pour que rien ne dérange le bonheur de sa journée. J'ai voulu voir sa bibliothèque; elle a fait beaucoup de difficultés; j'y ai mis encore plus d'instances : enfin elle a cédé à cette fantaisie; et jugez de mon étonnement, lorsqu'en y entrant, le premier objet qui s'est offert à ma vue, a été un tableau fort peu avancé, mais où la tête de M. de Senange et la mienne étaient déjà parfaitement ressemblantes? — « J'aurais voulu, » m'a-t-elle dit, en riant, que vous » ne le vissiez que lorsqu'il aurait été » fini; je copie un des portraits de » M. de Senange, j'y ai moins de

» mérite : mais le vôtre, c'est de sou-
» venir. » — J'étais saisi, et sans oser la regarder, je lui ai dit, en tremblant : « Vous ne m'oublierez » donc point? » — Ah! jamais, jamais! — Je n'osais pas lever les yeux, dire un mot; je regardais alternativement mon portrait, celui de M. de Senange surtout.... Il m'a rappelé à moi-même, et a empêché mon secret de m'échapper. Elle est si vive, qu'elle ne s'est pas aperçue de mon émotion, et m'a proposé gaiement de voir ses autres ouvrages, ses cartons, ses dessins. Elle m'a montré un petit portrait d'elle, à peine tracé, et la représentant dans son enfance : je le lui ai demandé vivement; elle me l'a accordé sans difficulté, et même reconnaissante de mon intérêt. J'aurais voulu qu'elle crût me faire un sacrifice; mais son innocence ne

lui laissait pas deviner le prix que j'y attachais. Au moins, l'ai-je priée de ne dire à personne que je l'eusse obtenu. Pourquoi ? m'a-t-elle demandé avec étonnement ; n'êtes-vous pas notre meilleur ami ? — Adèle, dites notre seul ami ! — Non, M. de Senange en a beaucoup. — Et vous ? — Ah ! pour moi, c'est bien vrai ! — Et bien, dites donc, *mon seul ami!* — *Mon seul ami*, a-t-elle répété en souriant ! — Promettez-moi, ai-je ajouté, que lorsque je serai absent, vous m'écrirez toutes vos pensées, toutes vos actions... Vous me direz s'il est quelqu'un que vous me préfériez ? — Ne parlez pas d'absence, m'a-t-elle dit doucement ; vous gâtez toute ma joie. J'ai cessé d'en parler, mais la douleur et les regrets étaient dans mon cœur : elle m'a regardé avec inquiétude, et a

perdu cet air satisfait qui l'animait. Nous sommes descendus chez M. de Senange, presqu'aussi émus l'un que l'autre.

Souvent, dans le courant du jour, elle m'a regardé attentivement, comme si elle eût cherché, dans mes yeux, la cause ou la fin de sa peine. Après dîner, la pluie continuant, elle s'est mise à son piano, mais n'a plus joué ni chanté les airs brillans qui l'amusaient la veille. La journée a fini sans qu'elle ait retrouvé sa gaieté; et le soir, en quittant, la pauvre petite m'a dit, les larmes aux yeux : *mon seul ami, est-ce que vous pensez à partir?* Ah ! je crains bien de n'être pas seul malheureux ! — Que n'êtes-vous avec moi, Henri, vous adouciriez ce que ma raison a de trop farouche ! L'amitié, en partageant mon cœur, rendrait moins vif le

sentiment qu'Adèle m'inspire ; mes peines en seraient moins amères. Mais ces désirs sont vains ! vous ne viendrez pas, et il faut que je m'éloigne ; il le faut absolument.

LETTRE XXI.

Neuilly, ce 28 août.

ADÈLE a été dîner à son couvent. Quelle différence du jour où, pour la première fois, je restai seul avec M. de Senange ! je ne pensais qu'à l'amuser; aujourd'hui, je me suis ennuyé à mourir. Je m'efforçais en vain de l'occuper, de le distraire ; le moindre soin me fatiguait ; jamais le tems ne m'a paru aussi long. Aussi, pour faire quelque chose, lui ai-je proposé de lire des lettres de milady B.., . trop heureux de trouver un objet qui pût l'intéresser ! Il a saisi cette idée avec joie, m'a donné la clef d'un secrétaire qui est dans son cabinet, et m'a

prié d'aller les chercher. — En ouvrant le premier tiroir, j'y ai trouvé un portrait d'Adèle en miniature, fait par le meilleur peintre, et enrichi de diamans, comme s'il avait besoin de cet entourage pour paraître précieux ! Je l'ai regardé avec transport; sa beauté, sa douceur, la sérénité de son regard y sont peintes d'une manière ravissante. Il m'a été impossible de m'en détacher, et, par un mouvement involontaire, je l'ai placé contre mon cœur, préférant celui que je dérobais ainsi à cette mauvaise esquisse qu'elle m'avait donnée avec tant d'indifférence; mais en me promettant cependant de le remettre lorsque je rapporterais ces lettres. Je suis rentré dans le salon, avec le carton où elles étaient renfermées. M. de Senange les a prises, et a voulu les lire lui-même. — Con-

tent de le voir satisfait, je me laissais aller à mes propres pensées; je l'entendais sans l'écouter. Le son monotone de sa voix ne pouvant fixer mon attention, ajoutait encore à ma rêverie. Il était heureux, le tems passait, et c'est tout ce qu'il me fallait. A cinq heures, nous avons entendu le bruit d'une voiture; c'était Adèle. Mon cœur a battu avec violence, comme si elle n'avait pas dû venir, ou que je ne l'attendisse pas... Elle nous a raconté qu'elle avait trouvé ses religieuses encore fort affligées, parce qu'il y a environ huit ou dix jours un pan de mur de leur jardin est tombé. — « Pour moi, » m'a-t-elle dit, j'en ai été ravie; car » lorsque la clôture est interrompue » comme cela, par une sorte de fata- » lité, il est permis aux hommes » d'entrer dans l'intérieur des cou-

vens

» vens, et j'ai pensé que ne connais-
» sant pas ces sortes d'établissemens,
» vous auriez peut-être la curiosité
» d'en voir un. La supérieure m'a
» permis de vous y conduire après
» demain, si cela peut vous amuser. »
—Je lui ai répondu courageusement que je craignais bien de n'en pas avoir la possibilité; mais après ce grand effort, je n'ai plus senti que l'envie de voir cet asile de son enfance. Elle a paru le désirer vivement, a insisté; et tout ce que ma raison a pu conserver d'empire, s'est borné à lui répondre que je tâcherais de la suivre. Mais j'y étais résolu; ne vous moquez pas de ma faiblesse, Henri; je partirai, soyez-en sûr: un jour de plus n'est pas bien dangereux. Peut-être aussi, ces voiles, ces grilles, ces mortifications de tout genre, que des femmes embrassent

avec ardeur et supportent sans se plaindre, ces exemples de courage feront rougir celui qui n'est assez fort, ni pour résister au danger, ni même pour le fuir. — D'ailleurs, quelqu'envie que j'eusse de m'éloigner, il faut bien que je reste, je ne sais combien d'heures, de jours, de tems encore ; car imaginez que lorsqu'Adèle est arrivée, M. de Senange a resserré ces malheureuses lettres de Lady B... et a remis le carton sur une table près de lui. Je lui ai offert de le rapporter dans son secrétaire, mais je ne sais quelle fantaisie lui a fait préférer de le garder. Avant le souper, je lui ai proposé de nouveau d'aller le serrer ; il s'y est encore refusé : et avant de nous retirer, lui ayant fait entendre qu'il ne fallait pas le laisser traîner sur la table, il s'est impatienté tout-à-fait, et, haus-

sant les épaules, il a dit à Adèle de mettre ce carton dans une bibliothèque qui est dans le salon; ce qu'elle a fait avec cet empressement distrait qui la porte toujours à lui obéir, sans même prendre intérêt aux choses qu'il lui prescrit. — Me voilà donc avec un portrait enrichi de diamans, ne prévoyant pas comment il me sera possible de le replacer sans qu'on s'en aperçoive; n'osant ni le garder, ni le rendre, de peur de la compromettre; risquant de faire soupçonner la probité d'anciens serviteurs, et probablement obligé à la fin de déclarer, devant toute une maison, que c'est moi-même qui l'ai dérobé, parce que j'aime madame de Senange! Belle raison à donner à un mari, à des valets, à Adèle elle-même, qui me traite assez bien pour qu'on l'accuse

de partager mes sentimens !... En vérité , Henri , je crois qu'il y a quelque démon qui s'amuse à me tourmenter.

LETTRE XXII.

Neuilly, ce 29 août.

Je ne vous écrirai que deux mots aujourd'hui, mon cher Henri, car l'heure de la poste me presse. Il est certain qu'un mauvais génie se mêle de toutes mes actions; je me croirais ensorcelé, si nous étions encore à ce bienheureux tems, où l'on accusait quelque être imaginaire de ses chagrins et de ses fautes; où il suffisait d'un moment de bonheur pour se flatter qu'une divinité bienfaisante vous conduisait, et se plairait à vous protéger toujours.

En m'éveillant ce matin, je me suis empressé de regarder le portrait d'Adèle. Après lui avoir offert mon

premier hommage, m'être dit, répété, combien j'aime celle qu'il représente, je l'ai serré dans mon écritoire, afin qu'aucun accident, aucun hasard ne fît qu'on le découvrît si je le portais sur moi; et, satisfait de cette sage précaution, de cette heureuse prévoyance, je suis descendu chez M. de Senange pour le déjeuner: il était encore seul. « Venez, m'a-t-il dit vivement; hier vous m'avez impatienté, en me demandant ces lettres » devant Adèle; allez les serrer bien » vite où elles étaient, et revenez » aussitôt. » —Henri, me voyez-vous, enrageant de tenir la clef du secrétaire, lorsque je n'avais plus le portrait, et sans qu'il me fût possible d'aller le chercher; car ce cabinet n'a de porte que celle qui donne dans le salon où était M. de Senange. J'ai remis ce maudit carton, mais j'ai eu

soin de ne faire que pousser le secrétaire au lieu de le fermer, demeurant ainsi le maître de rendre ce trésor sans qu'on s'en aperçoive. En rentrant dans le salon, M. de Senange m'a redemandé sa clef: « Quoique » Lady B... m'a-t-il dit, fût la vertu » même, je n'ai jamais voulu parler » d'elle devant Adèle: j'étais si jeune » alors, si amoureux, que je me » trouve trop différent de moi-même. » A mon âge, a-t-il ajouté en riant, » les comparaisons sont dangereuses! » D'ailleurs, elle a été élevée dans » un couvent assez austère, pour que » non-seulement les romans y soient » défendus, mais que même les chan- » sons où le mot d'amour est pro- » noncé, en soient bannies: aussi, son » esprit est-il simple et pur comme » son cœur. » — Il aurait pu continuer long-tems son éloge, sans que

je trouvasse qu'il en dît assez ; mais Adèle elle-même est venue l'interrompre. Elle est entrée doucement dans la chambre : la tristesse de la veille lui avait laissé une sorte d'abattement qui donnait à son regard, à sa voix, à ses mouvemens, une mollesse, une douceur inexprimable. Il m'a été impossible d'y résister ; je me suis approché d'elle, en lui demandant à quelle heure il fallait être prêt le lendemain pour la suivre au couvent. — Ce seul mot l'a ranimée, lui a rendu sa vivacité, son sourire, et je n'ai jamais été si heureux !..... Je sens près d'elle un charme qui m'était inconnu, Ah ! jouissons au moins de cette journée, oublions mes résolutions, et puissé-je ne penser à mon départ qu'au moment où il faudra la quitter !

LETTRE XXIII.

Neuilly, 31 août, 2 heures du matin.

IMMÉDIATEMENT après le dîner, mon cher Henri, Adèle demanda ses chevaux pour se rendre au couvent. M. de Senange lui dit d'emmener une de ses femmes, étant trop jeune pour aller seule avec moi. Son innocence n'en avait pas senti la nécessité, et ne s'en trouva pas gênée, tandis que ma raison, en le jugeant convenable, s'y soumettait avec peine. Elle partit gaiement et je la suivis fort contrarié d'avoir cette femme avec nous. Lorsque nous arrivâmes au couvent, Adèle monta au parloir, et me présenta à la supérieure, qui me reçut avec une bonté extrême. Elle me proposa d'aller,

par les dehors de la maison, gagner le mur du jardin, pendant qu'elle viendrait avec Adèle me joindre par l'intérieur. — « Mais, lui dis-je, puisque » je vais me trouver aussitôt que vous » dans le monastère, pourquoi ne me » laisseriez-vous pas entrer tout simplement avec Mme. de Senange, sans » me faire faire seul un chemin aussi » inutile? — Non, me répondit-elle en souriant; la même loi qui » suppose que vous êtes les maîtres » d'entrer dans nos maisons lorsque » la clôture est interrompue par le » hasard, nous défend de vous en » ouvrir les portes volontairement. » Les esprits forts peuvent se conduire par leur jugement; mais nous, » qui sommes des êtres imparfaits, » nous suivons exactement la règle, » sans oser en interpréter l'esprit, ni » permettre à l'obéissance d'établir

» des bornes que tour à tour la fai-
» blesse ou l'exagération voudraient
» changer. » — Je conduisis donc Adèle à la porte de clôture. Dès qu'elle fut entrée, on la referma sur elle, avec un si grand bruit de barres de fer et de verroux, que mon cœur se serra comme si je n'avais pas dû la revoir dans l'instant même. Je me hâtai de faire le tour de la maison, et j'arrivai à cette brèche presqu'aussitôt qu'elle. La supérieure me reçut accompagnée de deux religieuses qui la suivirent le reste du jour. Peut-être m'accuserez-vous de folie, mais véritablement je sentis une émotion extraordinaire lorsque mon pied se posa sur cette terre consacrée. Dès qu'Adèle me vit dans le jardin, elle me demanda tout bas si je serais bien contrarié qu'elle me laissât seul avec ces dames; l'amie qui était avec elle le

jour où je la rencontrai pour la première fois étant malade, elle désirait aller la voir. — Il fallut bien y consentir. — Elle se rapprocha de la supérieure, me recommanda à ses soins, à ses bontés, l'embrassa aussi tendrement qu'une fille chérie embrasse sa mère, et me laissa avec cette digne femme, qui voulut bien me conduire dans l'intérieur du couvent.

« Notre maison, me dit-elle, est, » à elle seule, un petit monde séparé » du grand. Nous ne connaissons ici » ni le besoin, ni la fortune : aucune » religieuse ne se croit pauvre parce » qu'aucune n'est riche. Tout est égal, » tout est en commun ; ce qui nous » est nécessaire se fait dans la maison. » Les emplois sont distribués suivant » les talens de chacune. Souvent nous » cédons à leurs goûts ; quelquefois » nous les contrarions ; car si les

» âmes tendres ont besoin d'être
» conduites avec douceur, même
» pour aimer Dieu, les esprits ardens
» croient que pour gagner le ciel il
» faut une vie pleine d'austérité. Je
» cherche à connaître leur caractère
» sans paraître le deviner. Obligée
» de maintenir l'obéissance à la règle
» de ce monastère, je désire que ce
» soit avec peu d'effort, et qu'elles
» soient heureuses autant qu'il est
» possible. Toutes le deviennent en
» les tenant continuellement occu-
» pées du bonheur des autres. Les
» anciennes sont à la tête de chaque
» différent exercice : ne pouvant
» plus faire beaucoup de bien par
» elles-mêmes, elles ont au moins la
» consolation de le conseiller, d'ap-
» prendre aux jeunes à faire mieux;
» et ces dernières trouvent une sorte
» de plaisir dans la déférence qu'elles

— Elles

» ont pour celles d'un âge avancé.
» L'amour de la vertu a besoin d'a-
» limens, et je regarderais comme
» bien à plaindre celles qui n'au-
» raient aucun devoir à remplir. »

Je voulus tout voir : elle me mena à la roberie (*); quatre religieuses seulement y faisaient les vêtemens de toute la maison. C'était l'heure du silence ; elles se levèrent sans nous regarder, et se remirent à leur ouvrage sans nous parler. — De là nous allâmes à la lingerie : toujours d'aussi grands détails et aussi peu de monde pour y suffire. La supérieure m'en voyant étonné, me demanda s'il ne fallait pas bien leur ménager de l'occupation pour toute l'année. Nous parcourûmes ainsi toute

(*) Nom de la salle où l'on fait et serre les robes de toutes les religieuses.

la maison. Les religieuses me reçurent toujours avec la même politesse et le même recueillement. Nous arrivâmes jusqu'à l'infirmerie; là, le silence était interrompu; on ne parlait pas assez haut pour faire du bruit aux malades, mais on s'occupait du soin de les distraire, et même de les amuser. C'était la chambre des convalescentes, ou de celles dont les maladies douloureuses, mais lentes et incurables, ne leur permettaient plus de sortir. Il y avait dans cette salle immense des oiseaux, un gros chien, deux chats; et, sur les fenêtres, entre des chassis, des fleurs, de petits arbustes et des simples. La supérieure m'apprit que leur ordre leur défendait ces amusemens; « mais » ici, ajouta-t-elle, tout ce qui » divise l'attention soulage et devient » un de nos devoirs : lorsque l'esprit

» ne peut plus être occupé long-
» tems, il a besoin d'être distrait. »
—Il y avait dans cette chambre, comme dans les autres, une vieille religieuse qui présidait au service, et des jeunes qui lui obéissaient. — Nous gagnâmes les classes ; c'est là que le souvenir d'Adèle me saisit plus fortement que jamais ; j'aurais voulu voir la place qu'elle occupait, retrouver quelques traces de son séjour dans cette maison ! Avec quel intérêt je regardais ces jeunes filles que l'affection et l'habitude rendent comme les enfans d'une même famille! Je les considérais toutes comme les sœurs d'Adèle, et je me sentais pour chacune un attrait particulier. Je leur demandai quelle était sa meilleure amie : *c'est moi*, dirent-elles presque toutes à la fois. — « Et quelle est celle
» que Mme. de Senange préférait ? »

— Elles regardèrent toutes une jeune personne belle et modeste, qui baissa les yeux en rougissant, paraissant plus embarrassée d'être distinguée, qu'elle n'eût été sensible à l'oubli. Je fis des vœux pour son bonheur, et pour qu'elle conservât toujours cette heureuse simplicité. Quel étonnant contraste ! de voir ces jeunes pensionnaires élevées avec tous les talens qui donnent des succès dans le monde, toutes les vertus qui peuvent les rendre chères à leurs maris, par des femmes qui ont renoncé pour elles-mêmes au monde, au mariage, et qui, cependant, n'oublient rien de ce qui peut les rendre plus aimables ! — On leur montre la musique, le dessin, divers instrumens : leur taille, leur figure, leur maintien sont soignés sans recherche, mais avec l'attention que pourrait y donner la

mère la plus vaine de la beauté de ses filles. Une de ces petites se tenait mal ; la maîtresse n'eut qu'à la nommer pour qu'elle se redressât bien vite : et il me parut que si c'était un défaut dans lequel elle retombait souvent, la religieuse avait pris la même habitude de la reprendre, sans humeur et sans négligence, ce qui parvient toujours à corriger. Toutes travaillaient : une d'elles dévidait un écheveau de soie très-fine, et si mêlée, qu'elle ne pouvait pas en venir à bout ; enfin, après avoir essayé de toutes les manières, elle y renonça, prit sa soie et la jeta dans la cheminée. La supérieure fut la ramasser, ouvrit doucement la fenêtre, et la jeta dans la rue : « Peut-être, lui dit-elle en » souriant, quelqu'un plus patient » et plus pauvre que vous la ramas- » sera... » La jeune fille rougit ; et

la supérieure, pour ne pas augmenter son embarras, chercha à m'éloigner, en me proposant de me mener voir le service des pauvres. « Cette insti-
» tution, me dit-elle, vous prou-
» vera, j'espère, que rien n'échappe
» à une charité bien entendue. Il y
» a plus d'un siècle qu'un vieillard
» a attaché à notre maison un bâti-
» ment et des fonds, pour recevoir,
» tous les soirs, les paysans que leurs
» affaires ou leur chemin forceraient
» à passer par Paris, et qui, n'ayant
» point d'asile, seraient exposés à
» mille dangers sans cette ressource.
» Ils n'ont besoin que d'un certifi-
» cat de leurs curés pour être ad-
» mis, mais ils ne peuvent rester
» que trois jours; car on ne sup-
» pose point que leurs affaires doivent
» les retenir plus long-tems. Cepen-
» dant nous ne nous sommes jamais

» refusées à accorder un plus grand
» délai à ceux qui annonçaient de
» vrais besoins. » — Tout en marchant, je lui demandai pourquoi elle avait repris cette jeune pensionnaire devant moi, et cependant sans la gronder? — « Il y a peu de jours,
» me dit-elle, qu'elle est avec nous,
» et elle avait besoin d'une leçon.
» Pour rien au monde, je ne l'aurais
» reprise, devant personne, d'une
» faute réelle. Le mystère avec le-
» quel les instituteurs cachent les
» torts graves, augmente la honte et
» les remords des élèves; mais pour
» les étourderies de la jeunesse, les
» mauvaises habitudes, les distrac-
» tions, nous croyons que tout ce
» qui peut imprimer un plus long
» souvenir doit être employé. Je ne
» l'ai pas grondée, parce qu'elle n'a-
» vait rien fait de mal en soi, et qu'il

» faut garder la sévérité pour des
» choses vraiment repréhensibles.
» Les enfans ont toutes les passions
» en miniature. Leur vie est, comme
» celle des personnes faites, partagée
» entre *le mal*, *le bien et le mieux*.
» Nous reprenons rigoureusement
» celles qui annoncent des disposi-
» tions fâcheuses ; nous montrons,
» nous conseillons doucement le
» bien. Ce n'est pas l'obéissance,
» mais le goût qui doit y porter ;
» et nous louons, nous chérissons
» celles qui, plus avancées, croient
» à la perfection et la cherchent. »

Nous arrivâmes à l'hôpital : repré-
sentez-vous, Henri, une voûte im-
mense, éclairée par trois lampes, pla-
cées à une si juste distance les unes
des autres, que le jour était suffisant,
quoique la lumière y fût sans éclat.
Une table fort étroite, et se prolon-

geant sur toute la longueur de la salle, était couverte de nappes très-blanches. Une centaine de pauvres étaient assis auprès, tous rangés sur la même ligne. On avait écrit sur les murs des sentences des livres saints, qui invitaient à la charité, et à ne jamais manquer l'occasion d'une bonne action. Dans le milieu de cette salle était un prie-dieu ; auprès, un socle sur lequel on avait posé un grand bassin rempli d'une soupe assez épaisse pour les nourrir, et cependant fort appétissante. La supérieure la servit, et quatre jeunes religieuses lui apportaient promptement, et successivement, de petites écuelles de terre qu'elle emplissait, et qu'elles reportaient à chaque pauvre : ensuite on leur donna à chacun un petit plat, plein d'un ragoût mêlé de viande et de légumes, avec deux livres de

pain bis-blanc. Pendant leur repas, une jeune pensionnaire fit tout haut une lecture de piété. Le grand silence qui régnait dans cette salle, prouvait également la reconnaissance du pauvre, et le respect des religieuses pour le malheur. Je m'informai avec soin des revenus et des dépenses de cet établissement. Vous seriez étonné du peu qu'il en coûte pour faire autant de bien. A ma prière, la supérieure entra dans les plus grands détails. Avec quelle modestie elle passait sur les peines que devait lui donner une surveillance aussi étendue ! C'était toujours *des usages qu'elle avait trouvés, des exemples qu'elle avait reçus, des secours et des consolations que ses religieuses lui donnaient.* « Une des premières rè-
» gles de cette maison, me dit-elle,
» est de ne rien perdre, de croire

» que tout peut servir. Par exemple,
» après le dîner de nos pension-
» naires, une religieuse a le soin de
» ramasser dans une serviette tous
» les petits morceaux de pain que les
» enfans laissent ; car la gourmandise
» trouve à se placer, même en ne
» mangeant que du pain sec : et je
» suis toujours étonnée du choix et
» des différences qu'elles y trouvent.
» On porte ces restes dans le bassin
» des pauvres ; une pensionnaire suit
» toujours la religieuse, qui se garde
» bien de lui dire : *regardez*, mais
» qui lui montre que tout est utile.
» Travaillent - elles ? Le plus petit
» chiffon, un bout de fil est serré,
» et finit toujours par être employé.
» En leur faisant ainsi pratiquer en-
» semble la charité qui ne refuse au-
» cun malheureux, et l'économie qui
» seule nous met en état de les se-

courir,

» courir, elles apprennent de bonne
» heure qu'avec de l'ordre, la for-
» tune la plus bornée peut encore
» faire du bien; et qu'avec de l'at-
» tention, les riches en font chaque
» jour davantage. »

Après le souper, qui dura une demi-heure, tous les pauvres se mirent à genoux, et la plus jeune des religieuses, se mettant aussi à genoux devant un prie-dieu, fit tout haut la prière, à laquelle ils répondirent avec une dévotion que leur gratitude augmentait sûrement. Je fus frappé de la voix douce et tendre de cette religieuse; la pâleur de la mort était sur son visage : elle me parut si faible, que je craignais qu'elle n'élevât la voix. Après la prière, je lui demandai s'il y avait long-tems qu'elle avait prononcé ses vœux. *Il y a six mois*, me répondit-elle, et

après un long soupir, elle ajouta : *j'étais bien jeune alors !*.... et elle s'éloigna. — « Ah ! m'écriai-je, en me » rapprochant de la supérieure, y en » aurait-il parmi vous qui fussent » malheureuses ? — Ne m'interrogez » pas sur ma plus grande peine, me » dit-elle en rougissant ; veuillez » croire seulement qu'alors ce ne se- » rait pas ma faute ; que je leur don- » nerais toutes les consolations qui » seraient en ma puissance. Leurs » vertus, leur résignation peuvent » les rendre heureuses sans moi ; mais » elles ne sauraient avoir des peines » que je ne les partage. Comme la » plus simple religieuse, je n'ai que » ma voix pour les admettre ou les » refuser. Celles qu'une vraie dévo- » tion détermine sont parfaitement » heureuses ; mais il est de jeunes » novices qu'un excès de ferveur

» trompe elles-mêmes : d'autres qui,
» se fiant à leur courage, renoncent
» au monde pour des intérêts de fa-
» mille, et nous le cachent avec soin.
» Le sort des religieuses qui se repen-
» tent est d'autant plus à plaindre,
» que notre état est le seul dans
» la vie où il n'y ait jamais de chan-
» gement, et aucune espérance. »

Comme elle disait ces mots, Adèle revint avec deux ou trois de ses jeunes compagnes. Ni son retour, ni leur gaieté n'effacèrent point la tristesse que m'avaient inspirée les dernières paroles de la supérieure. J'en étais encore affecté, lorsqu'elle nous avertit que le souper des pauvres étant fini, il fallait leur laisser prendre un repos dont ils avaient besoin ; et après nous avoir dit adieu, avoir encore embrassé Adèle, qu'elle appelait *sa chère fille*, elle regagna une

grande porte de fer qui sépare l'hôpital de l'intérieur du couvent. Elle y rentra, et la referma sur elle, avec ce même bruit de verroux, de triple serrure, qui ne ressemblait que trop à une prison. Je pensai à la douleur que devait éprouver cette jeune religieuse quand, chaque jour, ce bruit lui renouvelait le sentiment et le regret de son esclavage.

Lorsque nous arrivâmes à Neuilly, M. de Senange se fit traîner au-devant de nous, et reçut Adèle avec un plaisir qui prouvait bien l'ennui que lui avait causé son absence : « Bonjour, mes enfans, » nous dit-il avec joie. Mon cœur tressaillit en l'entendant nous unir, quoique ce fût sûrement sans y avoir pensé. Je lui rendis compte de tout ce que j'avais vu, des impressions que j'avais ressenties. Mais quand j'arrivai

à cette jeune religieuse, j'osai le remercier d'avoir sauvé Adèle d'un pareil sort. « Sans vous, lui dis-je » vivement, sans vous, dans six » mois, elle aurait été bien malheu- » reuse ! — Et malheureuse pour » toujours ! » me répondit-il. — Il la regarda avec attendrissement; son visage était serein, mais des larmes tombaient de ses yeux. Adèle, entraînée par tant de bonté, se jeta à genoux devant lui, baisa sa main avec une tendre reconnaissance. « Ma » chère enfant, lui dit-il en la pres- » sant contre son cœur, dites-moi » que vous ne regrettez pas notre » union; je ne veux que votre bon- » heur; cherchez, demandez-moi » tout ce qui pourra y ajouter ! » — Tant d'émotions firent mal à ce bon vieillard; il pleurait et tremblait, sans pouvoir parler davantage. Je

fis éloigner Adèle, et je donnai à M. de Senange tous les soins que je pus imaginer ; mais il fallut le porter dans son lit. Lorsqu'il fut un peu calmé, il s'endormit. Je revins dans ma chambre, où il me fut impossible de trouver le repos. J'ai lu, je me suis promené, je vous écris depuis trois heures, il en est cinq, et le sommeil est encore bien loin. Cependant, je suis tranquille, heureux, sans remords. Il n'est plus nécessaire que je m'éloigne ; j'avais trop peu de confiance en moi-même. Serait-il possible que mon cœur éprouvât jamais un sentiment dont cet excellent homme eût à se plaindre?

LETTRE XXIV.

Neuilly, ce 1er. septembre, 2 heures après midi.

Vous, mon cher Henri, qui avez eu si souvent à supporter ma détestable humeur, jouissez de la situation nouvelle dans laquelle je me trouve. Je suis content de moi, content des autres : j'aime, j'estime tout ce qui m'environne ; je reçois des preuves continuelles que j'ai inspiré les mêmes sentimens. Que faut-il de plus pour le bonheur?..... Ce matin, l'esprit encore fortement occupé de tout ce que j'avais vu dans le couvent d'Adèle, j'ai écrit à la supérieure, pour lui demander la permission d'augmenter la fondation de l'hôpital. On y garde, comme

je vous l'ai dit, les voyageurs pendant trois jours, et le quatrième, ils sont obligés de quitter cette maison ; c'est de ce quatrième jour que je me suis occupé. J'ai offert une somme assez considérable pour que l'on puisse leur donner de quoi faire deux jours de route. A l'obligation qu'ils doivent avoir pour l'asile qui leur a été accordé, ils ajouteront une reconnaissance, peut-être plus vive encore, pour le secours qu'ils recevront au moment de leur départ. Quand un homme se trouve seul, il est bien plus sensible aux services qu'on lui rend, et dont il jouit, que lorsqu'il partage la même obligation avec beaucoup d'autres : car alors, il croit seulement que c'est un devoir qui a été rempli. — J'ai prié l'abbesse de donner cette aumône au nom d'Adèle de Joyeuse, pour

une bonne œuvre, pour des prières, pour des vœux. Quoique j'aime M. de Senange, j'ai eu plus de plaisir à employer le nom de famille d'Adèle. — Adèle m'occupe uniquement : parle-t-on d'un malheur, d'une peine vivement sentie ? je tremble que le cours de sa vie n'en soit pas exempt ; je voudrais qu'il me fût possible de supporter toutes celles qui lui sont réservées. — S'attendrit-on sur la maladie, la mort d'une jeune personne enlevée au monde avant le tems ? je frémis pour Adèle : sa fraîcheur, sa jeunesse ne me rassurent point assez ; je voudrais lui donner de ma vie, — et si le mot de *bonheur* est prononcé devant moi, mon cœur s'émeut ; je forme le vœu sincère qu'elle jouisse de tout celui qui m'est destiné ! — enfin je l'aime jusqu'à sentir que je ne puis plus

souffrir que de ses peines, ni être heureux que par elle. — Après avoir fait partir ma lettre pour le couvent, je suis descendu chez M. de Senange. J'avais apparemment cet air satisfait qui suit toujours les bonnes actions ; car il a été le premier à le remarquer et à m'en faire compliment. Pour Adèle, elle m'en a tout simplement demandé la raison ; je n'ai pas voulu la donner, quoique je convinsse qu'il y en eût une qui me touchait vivement. Elle s'est épuisée en recherches, en conjectures. Sa curiosité amusait beaucoup le bon vieillard ; mais elle est restée confondue de me voir rire, de m'entendre la prier de me féliciter, et l'assurer en même tems que non-seulement je n'avais vu personne, mais que je n'avais reçu aucune lettre. — Alors feignant d'être effrayée, elle m'a dit que mes

accès de tristesse et de gaieté avaient des symptômes de folie auxquels il fallait prendre garde. Elle s'est moquée de moi avec beaucoup de grâces ; sa bonne humeur ajoutait encore à la mienne. Le déjeuner durant trois fois plus qu'à l'ordinaire, mon valet de chambre a eu le tems de revenir avec la réponse de la supérieure, qu'il m'a remise sans me dire de quelle part. — C'est pour le coup que la curiosité d'Adèle a été à son comble : mais voulant continuer le badinage, j'ai mis cette lettre dans ma poche sans l'ouvrir. — Adèle me regardait avec inquiétude, me traitant toujours comme un homme en démence. Enfin, cette plaisanterie s'est prolongée sans perdre de sa grâce. Mais, mon cher Henri, malgré votre goût pour les détails, je ne vous répéterai point toutes les

bêtises qu'elle nous a fait dire, et dont nous nous sommes amusés également tous les trois. Qui sait si, lorsque vous lirez cette lettre, vous ne serez point triste, de mauvaise humeur, et si les éclats de notre joie ne vous donneront point votre sourire dédaigneux ? — Du reste, j'étais si disposé à m'amuser, que M. de Senange a été obligé de nous avertir plusieurs fois, qu'ayant du monde à dîner, Adèle aurait à peine le tems de faire sa toilette.

LETTRE XXV.

Neuilly, ce 2 septembre.

Notre journée, mon cher Henri, se termina hier aussi ridiculement qu'elle avait commencé. Lorsque j'entrai dans le salon, Adèle courut au-devant de moi et me dit, tout bas, de venir écouter la personne du monde la plus extraordinaire, une personne qui ne parle point sans placer trois mots presque synonymes l'un après l'autre; toujours trois, me dit-elle, jamais plus, jamais moins : et se rapprochant d'un homme jeune encore, ayant l'air froid, même un peu sauvage, dont tous les mouvemens étaient lents et toutes les expressions exagérées, elle me le pré-

senta comme un parent de M. de Senange. — « Monsieur, me dit-il, » vous pouvez compter sur ma con- » sidération, ma déférence et mes » égards. » Je m'assis près de lui : Adèle me demanda si enfin j'avais lu cette lettre que j'avais reçue avec tant de mystère? Ce monsieur s'empressa d'assurer que j'étais certainement trop poli, gracieux et civil, pour ne pas prévenir ses désirs. — Je lui répondis que les Anglais n'étaient pas si galans. — Ils ont raison, dit-il, car peut-être plaisent-ils davantage par leur ingénuité, leur sincérité, leur rudesse. — Pourquoi *rudesse*, lui demandai-je avec étonnement? — Monsieur, me répondit-il, nous appelons souvent rudesse, et sûrement mal-à-propos, leur vérité, leur franchise et leur loyauté? — Adèle riait aux éclats, jusqu'au point

de m'embarrasser ; mais au lieu de s'apercevoir qu'elle se moquait de lui, il trouvait sa gaieté, son enjouement et sa joie, admirables. Enfin on avertit qu'on avait servi ; Adèle le fit asseoir à table près d'elle, et s'en occupa tout le dîner. Elle avait cependant assez de peine à le faire causer, car il est extrêmement sérieux; ne parlant presque jamais que lorsqu'on l'interroge, mais répondant toujours avec la même éloquence. Pendant le repas, il ne mangea ni ne refusa rien indifféremment : ce qu'il préférait était toujours sain, salubre et fortifiant ; ce qui lui faisait mal était positivement indigeste, pesant et lourd. Au moment de son départ, Adèle lui demanda de revenir souvent ; il l'assura que la gratitude, la reconnaissance et l'inclination l'y portaient, autant que sa soumission,

son respect et son dévouement. Après m'avoir demandé la permission de soigner, rechercher, cultiver ma connaissance, il se retourna vers M. de Senange, et lui dit que le mariage, qui chez les autres lui avait toujours paru mériter la raillerie, la plaisanterie, le ridicule, chez lui inspirait le désir, l'envie et la jalousie ; et mettant ses pieds à la troisième position, une main dans sa veste, de l'autre saluant tout le monde avec satisfaction, il s'en alla. Adèle le conduisit, en le priant encore de revenir souvent. Je voulus lui parler un peu de cette disposition à la moquerie, de cette manière de s'en préparer les occasions ; je lui en fis quelques reproches : mais prenant le même ton que ce monsieur, elle me pria de la laisser rire, s'amuser, se divertir, et de n'être pas plus

pédant, prêchant, grondant, qu'il ne l'était lui-même. Elle faisait des rires si extravagans, que sa gaieté me gagna : en dépit de moi je lui abandonnai ce parent, qui malgré ses ridicules, me paraît un fort bon homme. — Que je suis devenu faible, Henri ! Autrefois ce persiflage m'aurait été insupportable ; et aujourd'hui, non-seulement il m'a amusé, mais je l'ai même imité un instant.

Lorsque tout le monde fut parti, Adèle voulut profiter du peu de jour qui restait pour aller se promener. A peine fûmes-nous seuls, qu'elle me reparla de cette lettre. Je m'amusai à l'impatienter encore quelques momens ; puis tirant la lettre de ma poche, je la lui présentai telle qu'on me l'avait remise le matin ; car je ne sais quelle complaisance m'avait empêché de l'ouvrir. Elle brisa le cachet :

nous nous assîmes au bord de la rivière, et nous la lûmes tous deux ensemble. La supérieure me mandait qu'elle avait fait assembler la communauté; que ses religieuses acceptaient, avec gratitude, la donation que je leur faisais au nom d'Adèle. Sa reconnaissance avait quelque chose de noble et d'affectueux, qui n'était point mêlé de cet étonnement dont les gens du monde accompagnent presque toujours leurs éloges ou leurs remercîmens. Je présentai aussi à Adèle une copie de la lettre que j'avais écrite à la supérieure. « Par-
» donnez-moi, lui dis-je, vivement,
» pardonnez-moi d'avoir pris votre
» nom sans vous le dire. Cette bonne
» œuvre eût été plus parfaite si vous
» l'eussiez dirigée; mais je n'ai pas
» eu le tems de vous consulter. En-
» traîné par mon cœur, j'ai désiré,

» et aussitôt j'ai voulu que votre nom
» fût connu et invoqué par les mal-
» heureux. . . . Que le pauvre, lui
» dis-je en passant mes bras autour
» d'elle; que le pauvre fatigué re-
» garde s'il ne découvre point votre
» demeure ! Qu'il tâche d'y arriver,
» la quitte avec regret, et se retourne
» souvent, en s'en allant, pour la
» revoir encore et vous combler de
» bénédictions ! » — Adèle m'écou-
tait avec une espèce de ravissement.
Elle était si émue que, lorsque j'eus
cessé de parler, elle laissa tomber sa
tête sur moi; nos visages se touchè-
rent, nos larmes se confondirent,
mes bras l'entouraient encore. Je la
pressai contre mon cœur, en me pro-
mettant intérieurement de respecter
en elle la femme de mon ami, peut-
être la mienne un jour, lorsque la
disproportion énorme des âges lui

rendra sa liberté. — Adèle, loin de penser à me faire de froids remercîmens, me demanda avec émotion de lui apprendre à faire le bien, à mieux user de sa fortune. Nous promîmes ensemble de ne jamais manquer l'occasion d'une bonne action. . . . et nous regagnâmes doucement la maison, où nous passâmes le reste de la soirée, contens l'un de l'autre, occupés de M. de Senange, et désirant également de le rendre heureux.

FIN DU TOME PREMIER.

ŒUVRES

DE MADAME DE S****.

ADÈLE

DE SENANGE.

II.

ADÈLE
DE SENANGE,

OU

LETTRES
DE LORD SYDENHAM.

If thou remember'st not the slightest Folly
That ever love did make thee fall into,
Thou hast not lov'd.

SHAKSPEARE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.

PARIS,
DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
Rue du Pont-de-Lodi, n.° 3.
1808.

ADÈLE
DE SENANGE,
OU
LETTRES
DE LORD SYDENHAM.

LETTRE XXVI.

Neuilly, ce 3 septembre.

Ce matin je suis descendu, avant huit heures, dans le parc : je m'y promenais depuis quelques instans, lorsque j'ai vu Adèle ouvrir sa fenêtre, et paraître en bonnet de nuit. Elle a ôté son bandeau, et tous ses cheveux retombant en grosses boucles, ont couvert aussitôt son visage et sa

taille. Je me suis avancé jusque sous ses fenêtres : elle m'a fait signe de ne point parler, dans la crainte d'éveiller M. de Senange, dont l'appartement était au dessous du sien.... Henri, que j'aime ce langage par signes ! Les gestes d'une jeune personne ont tant de grâces, elle fait tant de signes de trop, de peur de n'être pas entendue ! Pour me faire comprendre de ne point parler, Adèle avançait un de ses jolis bras, qu'elle baissait sur moi, comme pour me fermer la bouche; et elle plaçait en même tems un de ses doigts sur ses lèvres. Avec des signes, on ne peut pas marquer les nuances. Pour me dire seulement un mot obligeant, comme j'avais l'air de ne pas la comprendre, elle finissait par me faire des signes d'amitié : elle appuyait la main sur son cœur pour me faire des signes de bonne foi. Et

puis toutes ses petites impatiences lorsqu'elle ne s'était pas fait entendre!... Je lui montrais le ciel qui était azuré : pas un seul nuage : je regardais sa fenêtre, faisais quelques pas du côté de l'île, et regardais sa fenêtre encore, lorsque je n'y ai plus vu Adèle. Alors, quoiqu'elle ne m'eût pas dit un mot, j'ai été l'attendre au bas de son escalier ; elle est arrivée bientôt, n'ayant qu'un simple deshabillé de mousseline blanche, qui marquait bien sa taille ; un grand fichu la couvrait : il n'était que posé sans être attaché. Qu'elle était jolie, Henri ! je me suis presque repenti de l'avoir engagée à descendre.

Arrivés au bord de la rivière, elle a bien voulu se confier à mes soins. Nous sommes d'étranges créatures ! A peine Adèle a-t-elle été

dans cette petite barque, au milieu de l'eau, seule avec moi, que j'ai cru qu'elle était plus à moi, que je pouvais en disposer davantage; c'était presque mon Adèle. Ah! que nous devenons enfans dès que nous aimons! Combien de grands plaisirs et de grandes peines naissent des plus petits événemens de notre vie!

Nous sommes arrivés au bord de l'île; j'ai rattaché le bateau, et nous nous sommes enfoncés dans les jardins. Les ouvriers n'y étaient pas encore; il n'y avait pas le plus léger bruit. Après quelques momens de silence, nous avons parlé pour la première fois du jour où je l'avais rencontrée aux Champs-Elysées: c'est en même tems que nous avons osé tous deux nous le rappeler. Je l'ai priée de m'apprendre tout ce qui

l'avait intéressée avant que je la connusse. Elle s'est assise sur le gazon, m'a permis de me mettre à côté d'elle, et m'a raconté sa première enfance, le moment où elle est entrée au couvent; l'oubli, l'indifférence de sa mère, qu'elle tâchait d'excuser; les soins, la tendresse des religieuses; enfin, sa première entrevue avec M. de Senange, les visites qu'il lui faisait ensuite. Quand elle ne parlait que d'elle, son récit était court, elle ne disait qu'un mot; mais lorsque ses compagnes entraient pour quelque chose dans ses plaisirs, elle était longue, diffuse, n'oubliait pas une petite circonstance. Les plaisirs de l'enfance sont si vrais, si vifs, que les plus petits détails intéressent.

Je veux, mon cher Henri, vous faire aimer une scène d'un parloir de couvent. — « A la seconde visite

» de M. de Senange, j'étais, m'a
» dit Adèle, à la fenêtre de la su-
» périeure, lorsque nous le vîmes
» entrer dans la cour. On sortit de
» son carrosse une quantité énorme
» de paniers remplis de fruits, de
» gâteaux et de bonbons : mes com-
» pagnes faisaient des cris de joie à
» la vue de tant de bonnes choses.
» J'allai au parloir de la supérieure,
» mais j'y arrivai long-tems avant
» qu'il eût pu monter l'escalier. Je
» le reçus de mon mieux ; on posa
» tous ces paniers sur une table près
» de la grille, et je demandai à M. de
» Senange la permission d'aller cher-
» cher mes compagnes qui, étant à
» goûter, prendraient chacune ce
» qu'elles aimeraient le plus. La su-
» périeure le permit, et je courus
» les appeler. Elles vinrent toutes,
» et après avoir fait une révérence

» bien profonde, bien sérieuse, un
» peu gauche, elles s'approchèrent de
» lui ; mais la vue des paniers fit bien-
» tôt disparaître cet air cérémonieux.
» Comme il était impossible de les
» faire entrer par la grille, chacune
» passait sa main à travers les bar-
» reaux, et prenait, comme elle
» pouvait, les fruits dont elle avait
» envie. Nous mangeâmes notre goû-
» ter avec une gaieté qui amusa beau-
» coup M. de Senange. Il resta fort
» long-tems avec nous, et, quand
» il s'en alla, nous le priâmes toutes
» de revenir le plutôt possible. Il
» nous demanda, en souriant, ce
» que nous préférions, qu'il vînt
» sans le goûter, ou le goûter sans
» lui ? Ces demoiselles reprirent leur
» air poli pour l'assurer qu'elles ai-
» maient bien mieux le revoir. —
» Et vous, Adèle ? me dit-il. Moi,

» répondis-je, en souriant, je re-
» gretterais beaucoup l'absent, quel
» qu'il fût. — Ma franchise le fit
» rire; il promit de revenir bientôt,
» et de ne rien séparer.

» Pendant huit jours nous ne
» parlâmes que de lui. Toutes les
» pensionnaires auraient voulu l'a-
» voir pour leur père, leur oncle,
» leur cousin; mais, s'il faut être
» vraie, aucune ne pensait qu'on pût
» l'épouser. Nous nous étions ac-
» coutumées bien vite à le regarder
» comme un ancien ami... Il fallait
» qu'il m'eût distinguée; car un jour
» il me demanda si je serais bien
» aise d'être sa femme? Je l'assurai
» que oui, mais sans y faire grande
» attention. Peu de jours après, ma
» mère écrivit à la supérieure qu'elle
» allait me prendre chez elle. Nous
» étions à la récréation, lorsqu'elle

» vint m'annoncer cette triste nou-
» velle. Ce fut véritablement un
» malheur général : mes compa-
» gnes quittèrent leurs jeux, m'en-
» tourèrent, et nous pleurâmes tou-
» tes ensemble. Une vieille femme
» de chambre de ma mère vint me
» chercher ; mes regrets étaient si
» vifs que, quoique ce fût pour la
» première fois que je sortisse du
» couvent, rien ne me frappa : j'étais,
» la tête cachée dans mon mouchoir,
» étouffée par mes sanglots. Je ne
» sais pas encore quel accident fit
» renverser notre voiture, car je
» ne me souviens que du moment
» où vous vîntes nous secourir. Je
» n'ai pas oublié l'intérêt que vous
» me témoignâtes ; et le jour où je
» vous aperçus à l'opéra, j'éprouvai
» un plaisir sensible. Quelque chose
» eût manqué au reste de ma vie, si

» je ne vous avais jamais retrouvé.
» A peine étais-je dans la chambre
» de ma mère, qu'elle me dit sèche-
» ment de m'asseoir près d'elle et de
» l'écouter. Je lui trouvai un air so-
» lennel qui m'effraya si fort, qu'il
» était impossible que la chose qu'elle
» avait à m'annoncer ne me parût
» pas douce en comparaison de mes
» craintes : aussi, lorsqu'elle m'ap-
» prit qu'il ne s'agissait que d'épouser
» M. de Senange, y consentis-je avec
» joie. A peine eut-elle mon aveu,
» qu'elle voulut bien me renvoyer
» au couvent, où je restai jusqu'au
» jour de la célébration. En rentrant
» dans la maison, j'appris à la supé-
» rieure mon prochain établissement.
» Elle me regarda avec des yeux où
» la pitié était peinte : sa compas-
» sion m'effraya ; et sans savoir pour-
» quoi, je m'affligeai dès qu'elle parut

» me plaindre. En la quittant, j'allai
» faire part de mon mariage à mes
» compagnes : elles l'apprirent aussi
» avec un étonnement mêlé de tris-
» tesse. Cette impression me gagna ;
» j'étais inquiète, indécise : et, dans
» ce moment, l'on m'aurait rendu
» un grand service en m'assurant
» positivement que j'étais fort heu-
» reuse ou très à plaindre. Cepen-
» dant, peu à peu, réfléchissant sur
» la bonté de M. de Senange, mes
» amies se flattèrent que je pourrais
» être heureuse.

» Le lendemain, il m'écrivit une
» lettre si touchante, dans laquelle
» il paraissait désirer si sincèrement,
» si vivement mon bonheur, qu'elle
» me rendit toute ma confiance. Je
» me rappelle encore, avec plaisir,
» la complaisance qu'il eut pour moi,
» lorsque nos deux familles étaient

» réunies pour lire mon contrat de
» mariage. Pendant cette lecture,
» qui était une affaire si importante,
» vous serez peut-être étonné d'ap-
» prendre que je n'étais occupée
» que du désir de faire signer à la
» supérieure et à mes compagnes
» l'acte qui disposait de moi. N'osant
» pas en parler à ma mère, je le de-
» mandai, tout bas, à M. de Se-
» nange; et il le proposa, le voulut,
» comme si c'était lui qui en eût eu
» la pensée. La supérieure vint donc
» avec les pensionnaires; elles si-
» gnèrent toutes, en faisant des
» vœux sincères, qui ont été exau-
» cés !

» Lorsque les notaires eurent em-
» porté cet acte, qui m'était devenu
» précieux par les noms dont il était
» couvert, je vis entrer quatre valets
» de chambre de M. de Senange,

» portant des corbeilles magnifiques,
» remplies de présens de noces. Les
» bonnets, les parures, enchantèrent
» mes compagnes ; les plus beaux
» bijoux m'étaient donnés : ma mère
» m'en apprenait la valeur, et se
» chargeait de mes remercîmens.
» La troisième corbeille renfermait
» les diamans, qu'on admira beau-
» coup, et dont ma mère me para
» aussitôt : mais ce qui étonna da-
» vantage, fut une paire de brace-
» lets de perles de la plus grande
» beauté ; ce sont les bracelets, me
» dit-elle en riant, que je portais le
» jour où je vous vis à l'opéra. —
» Mes compagnes furent charmées
» de me voir aussi brillante. La qua-
» trième corbeille était remplie de
» jolies bagatelles ; c'étaient des pré-
» sens pour chacune d'elles, car
» M. de Senange n'oubliait rien.

» Mon frère proposa d'en faire » une loterie le lendemain : cette » idée fut adoptée avec joie, et nous » nous séparâmes fort contens les uns » des autres. La loterie fut tirée, » et le hasard, que je dirigeai, dou- » na à chacune de mes compagnes » ce qu'elle aurait choisi. J'obtins » d'être mariée dans l'église de mon » couvent. A très-peu de différence » près, toutes mes journées se pas- » sèrent ensuite comme celle dont » vous avez été le témoin. Depuis » votre arrivée, il y a un intérêt de » plus ; et il est vif, je vous assure ; » car je serais fort étonnée si, après » moi, vous n'étiez pas ce que M. » de Senange aime le mieux. » — Elle s'est arrêtée en disant ces mots, auxquels j'aurais bien voulu changer quelque chose. — Un ouvrier nous a appris qu'il était onze heures. Nous

avons couru au bateau : Adèle était inquiète de s'être oubliée si long-tems, et ne savait pas trop comment excuser une pareille étourderie, car M. de Senange déjeune toujours à dix heures précises. — En entrant dans le salon, nous l'avons trouvé assis dans son grand fauteuil, et lisant. Il a pris son chocolat sans nous parler : Adèle a pris une tasse de thé ; nous sommes restés dans le plus grand silence. Le déjeuner fini, il a repris son livre. Adèle a apporté son ouvrage près de lui ; je suis remonté dans ma chambre. — Je suis un peu embarrassé de ma contenance : le froid silence de M. de Senange me glace au point de ne pouvoir lui dire une parole. S'il ne me parle pas le premier !.... Je me reprocherai toute ma vie de lui avoir fait de la peine. — Je vous écrirai ce soir comment notre entrevue se sera passée.

LETTRE XXVII.

Ce 3 septembre au soir.

Au lieu de descendre à trois heures, comme à mon ordinaire, j'ai patiemment attendu qu'on vint me chercher pour dîner; car j'aurais été trop embarrassé de me retrouver, peut-être seul, avec M. de Senange, sans savoir s'il était encore fâché; au lieu que, dans la salle à manger, tout fait diversion. Les gens timides savent seuls combien on est heureux, quelquefois, d'avoir à dire qu'une soupe est trop chaude, un poulet trop froid; chaque plat peut devenir un sujet de conversation : et je ne pouvais guère compter sur mon esprit pour me fournir quelque chose de

de plus brillant. Mais comme rien n'arrive jamais ainsi que je le prévois, ou que je le désire, en descendant, les gens m'ont averti qu'on m'attendait pour se mettre à table : j'ai donc été obligé d'entrer dans le salon. Dès qu'Adèle m'a vu, elle s'est levée et a donné le bras à M. de Senange pour le mener dîner : je me suis rangé sur leur passage, et lorsqu'ils ont été devant moi, je leur ai fait une profonde révérence..... Apparemment que, sans m'en apercevoir, j'avais supprimé depuis longtems cette politesse cérémonieuse ; car M. de Senange s'est arrêté avec étonnement, m'a regardé depuis la tête jusqu'aux pieds, et m'a rendu mon salut d'une manière si affectée, qu'Adèle a fait un grand éclat de rire. Il a souri aussi : « Venez, m'a-t-il dit, » en prenant mon bras ; mais ne la

» laissez plus s'oublier si long-tems ; » elle ne sait pas encore combien » le monde est méchant, et vous » seriez inexcusable de la rendre » l'objet d'une calomnie. » — J'ai voulu lui répondre ; il ne l'a pas permis, et nous sommes allés nous mettre à table. Pendant le repas, il m'a parlé avec encore plus d'amitié qu'à l'ordinaire, a traité Adèle avec plus de considération, lui demandant souvent son avis, même sur des choses indifférentes ; et regardant ses gens avec un sérieux, une dignité que je ne lui avais pas encore vue, il m'a prouvé qu'il fallait rappeler leur respect, si l'on voulait imposer silence à leurs malignes observations.

Quoiqu'il soit venu beaucoup de monde après dîner, Adèle a trouvé moyen de m'apprendre que, le matin, M. de Senange étant resté encore

long-tems sans lui parler, cela lui avait fait tant de peine, qu'elle s'était mise à pleurer, sans rien dire non plus; et qu'alors, lui ayant demandé ce qu'elle avait, elle lui avait répondu qu'elle craignait de l'avoir fâché. — Non, a-t-il repris, mais j'ai été affligé que vous m'ayez tout-à-fait oublié. — Elle l'a assuré que jamais elle n'avait été plus occupée de lui, et lui a raconté tout ce qu'elle m'avait dit de son mariage, de sa reconnaissance, des pensionnaires, des goûters. « A mesure que je lui parlais, » m'a-t-elle dit, la sérénité revenait » sur son visage. » *Je vous crois*, a-t-il répondu; *mais ceux qui ne vous connaissent pas auraient pu interpréter bien mal une promenade si longue, et à une heure aussi extraordinaire.* « J'ai promis d'être » plus attentive, et il n'a plus voulu

» qu'il en fût question. » — Qu'il est bon ! Henri, et quelle humeur j'aurais eue à sa place ! Mais ne parlons plus de ce petit orage ; c'est demain un jour de bonheur et de joie pour cette maison : demain nous célébrons la convalescence de M. de Senange : combien il va jouir de la fête qu'Adèle lui prépare !

LETTRE XXVIII.

Ce 4 septembre.

Ah, Henri ! jamais, jamais je ne me promettrai aucun plaisir ; et même j'attendrai mes chagrins des choses qui plaisent ou qui réussissent aux autres hommes. — Légère Adèle, comme je vous aimais ! — Au surplus, j'ai moins perdu qu'elle ; c'était sa vie entière que je comptais rendre heureuse, et sa coquetterie ne me causera que la peine d'un moment. Mais je suis trop agité pour écrire à présent ; demain je vous raconterai tous les détails de cette fête, que, pour l'amour d'elle, j'avais si vivement désirée. . . .

LETTRE XXIX.

Ce 5 septembre.

HIER matin, en descendant, je trouvai Adèle dans une galerie que M. de Senange n'occupe que lorsqu'il a beaucoup de monde. Elle l'avait destinée à être la salle du bal, et y avait fait établir des gradins pour asseoir les mères et les mentors de sa jeune société. Une place particulière, entourée de tous les attributs de la reconnaissance, était réservée pour M. de Senange. Adèle vint au-devant de moi, et, sans me donner le tems de lui parler, elle me pria d'aller lui tenir compagnie, et surtout d'empêcher qu'il ne vînt la chercher. —Je voulus lui dire combien j'étais

heureux du plaisir qu'elle allait avoir; elle ne m'écouta point. Je commençai deux ou trois phrases, qu'elle interrompait toujours, en me disant de m'en aller. Cette vivacité m'impatientait un peu; cependant, je lui obéis, et j'entrai chez M. de Senange qui posant son livre, me dit en riant que son vieux valet de chambre l'avait mis dans le secret; mais qu'il jouerait l'étonnement de son mieux, afin de ne rien déranger à la fête. — Nous entendions un bruit horrible de clous, de marteaux, de mouvement de meubles; et il s'amusait beaucoup de la bonne foi avec laquelle Adèle croyait qu'il n'apercevait point ce dérangement. — A dix heures précises, il me dit d'aller la chercher pour déjeuner; car il faudra être prêt de bonne heure, ajouta-t-il: effectivement, il eut la complaisance de se dépêcher, et il

nous quitta en disant assez naturellement, qu'ayant affaire, il allait passer dans sa chambre.

A peine fut-il sorti du salon, qu'Adèle le fit orner de fleurs, de guirlandes et de lustres. A midi elle alla faire sa toilette; je fus dans ma chambre, et, à près de deux heures, elle me fit dire de descendre chez M. de Senange. Dès que j'y fus entré, on vint l'avertir que quelques personnes le demandaient. Il se leva en me regardant mystérieusement, prit mon bras, et alla les chercher dans le salon: il y trouva ses amis qui l'attendaient pour l'embrasser et le féliciter sur sa convalescence. Tout le village vint aussitôt, les vieillards, la jeunesse, les enfans; il fut parfait pour tous. — Adèle le conduisit sur une pelouse qui borde la rivière: elle y avait fait mettre une grande table,

autour

autour de laquelle ces bonnes gens se rangèrent ; mais avant de s'asseoir pour dîner, chacun d'eux prit un verre, et but à la santé de leur bon seigneur: *à sa longue santé*, cria Adèle; *à sa longue santé*, reprirent-ils tous à la fois.

Lorsqu'ils furent assis, nous allâmes aussi nous mettre à table. M. de Senange fut fort gai pendant le repas; nous étions encore au dessert, quand nous entendîmes le bruit d'une voiture, et vîmes paraître Mme. la duchesse de Mortagne, son fils et ses deux filles. Je reconnus l'aînée pour être cette jeune pensionnaire, belle et modeste, qu'Adèle préférait à toutes, et dont j'avais été frappé dans les classes du couvent. Elle présenta son frère à son amie, qui le présenta, à son tour, à M. de Senange, en lui disant qu'elle avait prié ses compa-

gnes d'amener chacune un de leurs parens, afin que son bal ne manquât pas de danseurs. — Plusieurs voitures se succédèrent, et avant six heures, quarante jeunes personnes offrirent des fleurs, des vœux, pour le bonheur et la santé de ce bon vieillard: elles chantèrent une ronde faite pour lui; Adèle chantait les premiers couplets, qu'elles répétaient toutes ensemble. Ce moment fut fort agréable, mais passa bien vite : après qu'il les eût remerciées, le bal commença. Elles furent toutes très-gaies : Adèle dit qu'elle ne voulait pas danser, pour s'occuper des autres davantage. — Je n'avais pas l'idée d'un besoin de plaire semblable à celui qu'elle a montré : jamais on ne la trouvait à la même place; elle parlait à tout le monde; aux mères, pour louer leurs enfans... aux filles, pour demander ce qui pouvait leur

plaire... aux jeunes gens, pour les remercier d'être venus.... Réellement, j'étais confondu, et elle me paraissait une personne nouvelle.—Elle ne me regarda, ni ne me parla de la journée. J'essayai un moment d'attirer son attention, en me plaçant devant elle, comme elle traversait la salle; mais elle se détourna, et alla causer avec M. de Mortagne, dont la danse brillante fixait les regards de tout le monde. J'entendis Adèle le plaisanter sur ses succès. Il la pria de danser avec lui: et elle qui, dès le commencement du bal, avait refusé de danser, pour faire mieux les honneurs de sa maison, elle qui avait refusé tous les autres hommes, après s'être très-peu fait prier, l'accepta pour une contredanse! — Il faut être vrai, Henri, ils avaient l'air bien supérieurs aux autres. On fit un cercle autour d'eux pour les

voir et les applaudir. Adèle, enivrée d'hommages, voulut danser encore, et toujours avec M. de Mortagne. Se reposait-elle un instant ? il s'asseyait près de sa chaise. — Desirait-elle quelques rafraîchissemens ? il courait les lui chercher. — Parlait-on d'une danse nouvelle ? il était trop heureux de la suivre ou de la conduire. — Enfin, ils ne se quittèrent plus.... Il jouait avec son éventail, tenait ses gants qu'elle avait ôtés, et elle riait de ses folies. — Son bouquet tomba, il le ramassa, le mit dans sa poche; elle le lui laissa. Je n'ai jamais vu de coquetterie si vive de part et d'autre.

A onze heures, les fenêtres du jardin s'ouvrirent, et laissèrent voir une illumination charmante. Partout étaient les chiffres de M. de Senange, partout des allégories à la reconnaissance; et Adèle ne pensa seulement

pas à les lui faire remarquer ... Entraînée par mademoiselle de Mortagne et leur frère, elle courait dans les jardins. Je ne la suivis point, car je puis être tourmenté, mais je ne m'abaisserai jamais jusqu'à être importun. M. de Senange craignant l'air du soir, n'osa pas se promener, et resta avec moi. — Bientôt nous entendîmes, sur la rivière, une musique charmante, et les vifs applaudissemens de toute cette jeunesse nous firent juger combien Adèle était contente d'elle-même. Vers minuit on commença à rentrer. Mme. de Mortagne revint en priant M. de Senange de faire appeler ses enfans: après bien des cris et des courses inutiles, ils arrivèrent avec Adèle. M. de Mortagne, en la quittant, lui demanda la permission de venir lui faire sa cour... Elle lui répondit qu'elle serait très-

aise de le voir ; sans se rappeler apparemment qu'elle m'avait fait défendre sa porte long-tems, sous le prétexte que sa mère lui avait défendu de recevoir personne pendant son absence. Elle embrassa ses sœurs plus tendrement qu'elle n'avait fait aucune de ses compagnes.

Lorsqu'elles furent toutes parties, M. de Senange remercia sa femme avec une bonté que je trouvai presque ridicule ; car si elle avait imaginé cette fête pour lui, au moins l'avait-elle bientôt oublié pour en jouir elle-même. — En se retirant dans sa chambre, elle daigna s'apercevoir que je montais l'escalier derrière elle, et me dit assez légèrement : *Bonsoir, Milord ! — Vous auriez pu me dire bonjour*, lui répondis-je froidement. *— Pourquoi donc ? — Parce que vous ne m'avez pas vu de la journée.* —

Vous voulez dire parce que je ne vous ai pas remarqué, reprit-elle avec ironie. — Je ne lui laissai pas le plaisir de se moquer de moi davantage, et je gagnai le corridor qui conduit à mon appartement. En détournant l'escalier, je vis qu'elle était restée sur la même marche où elle m'avait parlé, me suivant des yeux, et croyant sûrement que je m'arrêterais un instant; mais je rentrai tout de suite dans ma chambre. — Je vous avais bien dit, Henri, qu'elle était coquette; cependant, j'avoue que je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de l'être à cet excès. Assurément je ne suis point jaloux, car je voudrais pouvoir l'excuser: je voudrais même me persuader qu'elle aimait ce jeune homme; alors, au moins, l'estimerais-je encore .... Mais elle le voyait pour la première fois.... Que dis-je,

pour la première fois ? Peut-être l'a-t-elle connu au couvent lorsqu'il y venait voir ses sœurs. Elle ne l'a jamais nommé, dans la crainte de se laisser pénétrer. Qui sait si cette fête n'a pas été imaginée pour l'introduire dans la maison? — Et voilà cette sincérité que j'adorais, et qui n'était qu'un rafinement de coquetterie! — Ah ! sans les égards que je dois à M. de Senange, je serais parti cette nuit même, et elle ne m'aurait jamais revu; mais je ne resterai pas long-tems, je vous assure : demain je remettrai son portrait, que j'ai eu la faiblesse de garder jusqu'à présent.

LETTRE XXX.

Même jour.

Je n'ai à me plaindre de personne ; Adèle même n'a point de tort avec moi. Ce n'est pas elle qui a cherché à m'aveugler ; c'est moi, insensé ! qui prenais plaisir à l'embellir, à la parer de toutes les qualités que je lui désirais, à me persuader que les défauts que je lui connaissais n'existaient plus, parce qu'ils n'avaient plus l'occasion de se montrer.... Elle ne se donnait pas la peine de paraître bien ; et suivant toujours ses premiers mouvemens, il y avait plus de bonheur que de réflexion dans sa conduite. — Il m'aurait été trop pénible de la revoir ce matin ; j'ai fait

dire qu'ayant été incommodé, je ne descendrais pas pour le déjeuner ; mais j'entends du bruit dans le corridor..... c'est la marche de M. de Senange.... la voix d'Adèle.... on frappe à ma porte.... ah ! vient-elle jouir de ma peine ?.....
.....
Ce sont eux, Henri, qui, inquiets de ce que je ne descendais point, sont venus voir si je n'étais pas plus malade qu'on ne le leur avait dit. M. de Senange, appuyé sur le bras d'Adèle, est entré en me disant qu'en bons maîtres de maison ils venaient savoir si je n'avais besoin de rien.... Il s'est assis près de moi, et m'a questionné avec beaucoup d'intérêt sur ma santé : pendant ce tems Adèle est restée debout, sans parler, précisément comme si elle ne fût venue que pour le conduire. Elle était pâle, n'a pas

levé les yeux..... et j'étais assez faible pour souffrir de son embarras. Je sais qu'en France les femmes se permettent d'entrer dans la chambre d'un homme qui se trouve malade chez elles à la campagne ; mais le souvenir de nos usages donnait à la visite d'Adèle un charme qui me troublait malgré moi. Que ne donnerais-je pas pour que cette maudite fête n'eût jamais eu lieu !... Elle ne m'a point parlé ; seulement, en s'en allant, elle m'a demandé si je descendrais dîner. Je lui ai répondu froidement que je serais dans le salon à trois heures. — Depuis que je l'ai revue, Henri, je me sens plus calme ; j'avais tort de craindre sa présence, je ne l'aime plus..... mais je sens un vide que rien ne peut remplir. Adèle occupait tous mes souvenirs, remplissait tous mes vœux ; ce qui m'entoure

m'est devenu étranger..... Adèle n'est plus Adèle..... Il me semble que M. de Senange n'est plus le même non plus..... et moi !.... moi!... que ferai-je de moi ?....

LETTRE XXXI.

Même jour.

COMMENT oser l'avouer ? j'ai pardonné ; j'ai trouvé qu'elle avait raison, que j'étais trop heureux : je vous assure que c'est moi qui ai tous les torts ; écoutez-moi. — A trois heures, je suis descendu dans le salon, ainsi que je l'avais promis. Adèle travaillait, et ne m'a pas regardé entrer ; j'ai cru voir qu'elle pleurait. Comme ses larmes m'ôtaient la force de la gronder, je me suis éloigné d'elle, et j'ai été prendre, le plus indifféremment que j'ai pu, un livre à l'autre bout de la chambre. Adèle continuait son ouvrage sans lever les yeux : bientôt j'ai vu de grosses

larmes inonder son métier : mes résolutions m'ont abandonné ; je me suis approché d'elle, et, entraîné malgré moi, *Adèle*, lui ai-je dit, *m'aimez-vous? ne me répondez pas sans être sûre de vous-méme ; l'amour n'est pas un jeu pour moi!* Elle m'a tendu sa main, a pressé la mienne en levant ses yeux au ciel : nous avons entendu le pas de M. de Senange ; j'ai été reprendre mon livre et m'asseoir à l'autre bout de la chambre. Peu de tems après nous avons passé dans la salle à manger : j'ai essayé d'amuser M. de Senange, mais il y avait trop d'efforts dans ma gaieté pour pouvoir y réussir. Adèle n'a pas dit un mot. En sortant de table je lui ai demandé tout bas de lui parler un instant avant la fin du jour : elle l'a promis par un signe de tête. Selon notre usage, j'ai joué aux

échecs avec M. de Senange ; il m'a gagné , ce qui ne lui est pas ordinaire. A six heures , il est venu du monde : Adèle a proposé une promenade générale : elle l'a suivie quelque tems ; mais , peu à peu , ralentissant sa marche , nous nous sommes trouvés seuls, assez loin de la société. J'avais mille questions à lui faire , et cependant j'ai été quelque tems sans en retrouver aucune. Enfin , je lui ai demandé si elle connaissait M. de Mortagne avant le bal ? elle m'a assuré que non. « M. de Mortagne , » m'a-t-elle dit , est parent très-éloi- » gné de ma mère , et le chef de sa » maison. Quoiqu'elle l'ait toujours » recherché avec soin , elle n'a ja- » mais permis que je le visse au cou- » vent. Depuis que j'en suis sortie , » vous savez la solitude dans laquelle » j'ai vécu. J'aime beaucoup ses

» sœurs; mais M. de Mortagne, je » ne le connais pas. » — Pourquoi donc avez-vous été aussi coquette avec lui? — Qu'appelez-vous coquette, m'a-t-elle demandé avec son ingénuité ordinaire? — Comment! vous ne le savez pas? c'est involontairement que vous l'avez aussi bien traité! — Elle m'a répondu, en pleurant, qu'elle ne savait ni la faute qu'elle avait commise, ni ce qui m'avait fâché. « Dans le commence- » ment du bal, m'a-t-elle dit, vous » regardant comme de la maison, » j'ai crû qu'il était mieux de s'oc- » cuper des autres : à la fin, la gaieté » de mes compagnes m'a gagnée; » tout le monde me priait de danser; » j'en avais bien envie : M. de Mor- » tagne danse mieux que personne, » et je l'ai préféré » — Mais il tenait vos gants; il a gardé votre bou-

quet ! — « J'ai trouvé très-drôle, » très-ridicule, qu'il y attachât du » prix ; et je les lui ai laissés, parce » que je n'y en mettais aucun. » — Vous ne savez donc pas, Adèle, que ce sont des faveurs que je n'aurais jamais pris la liberté de vous demander ; et si quelquefois j'ai gardé les fleurs que vous aviez portées, au moins n'ai-je pas osé vous le dire. — « Pourquoi ? m'a-t-elle répondu » en pleurant encore, cela m'aurait » appris à n'en jamais laisser à d'au- » tres. » — A ces mots, Henri, j'ai tout oublié : je lui ai juré de lui consacrer ma vie. — La plus tendre reconnaissance s'est peinte dans ses yeux ; elle me remerciait avec étonnement, et comme si j'eusse été trop bon de l'aimer autant. — Quelle ravissante simplicité ! Bientôt toute la

compagnie nous a rejoint ; il a fallu la suivre.

Le reste du jour, toutes les expressions innocentes, délicates, dont Adèle s'était servie, sont revenues à mon esprit, quelquefois encore avec un sentiment d'inquiétude que je me reprochais. Je suis heureux : je me le dis, je me le répète ; mais je suis maintenant obligé de me le répéter, pour en être sûr. Combien on devrait craindre de blesser une âme tendre ! elle peut guérir ; mais au moindre toucher, si elle ne souffre pas, elle sent au moins qu'elle a souffert. Je suis heureux, et quelque chose me dit cependant que je ne pourrais pas voir une fête, un bal, sans une sorte de peine ; le son d'un violon me ferait mal. Ah ! mon bonheur ne dépend plus de moi. — Ce soir, en remontant dans mon appar-

tement, j'ai trouvé mon valet de chambre qui m'attendait pour me remettre une lettre qui m'oblige d'aller à Paris dans l'instant. Une femme très-malheureuse, dont je vous ai déjà parlé, implore mon secours : je vous enverrai demain la lettre touchante qu'elle m'écrit. Certes, ce ne sera pas le jour où je me livre de nouveau à l'espérance, que je serai inaccessible à la pitié. Cependant, je pars avec inquiétude ; car je n'ai pas trouvé le moment d'apprendre à Adèle la raison qui me force à m'éloigner. Je n'ose pas la lui écrire non plus, ne sachant par qui lui faire remettre ma lettre. . Mais je ne serai qu'un jour loin d'elle... cependant, si cette courte absence, sur-tout au moment de notre explication, allait lui déplaire !... Oh ! non.... elle ne saurait soupçonner un cœur comme le mien.

LETTRE XXXII.

Paris, ce 6 septembre.

VOICI la lettre qui m'a fait partir si brusquement ; jugez, Henri, si je pouvais m'en dispenser.

Copie de la lettre de la sœur Eugénie, religieuse au couvent où Adèle a été élevée.

« C'est moi, Milord, qui ose m'adresser à vous ; c'est cette jeune » religieuse qui faisait la prière le » jour que vous vîntes voir le service » des pauvres, au couvent de Sainte- » Anastasie. Il me parut alors que » vous deviniez la douleur dont j'étais » accablée. J'aperçus dans vos re- » gards, un sentiment de compas-

» sion qui adoucit un moment mes
» profonds chagrins : je bénis votre
» bonté ; je vous dus un bien incal-
» culable pour les malheureux, celui
» de cesser un moment de penser à
» moi ! celui plus grand encore d'oser
» prier le ciel pour votre bonheur.
» Demander, c'est déjà sentir l'espé-
» rance.... Hélas ! depuis long-tems,
» cependant, j'ai cessé d'invoquer
» Dieu pour moi-même ; pour moi,
» qui l'offense sans cesse ; qui, tour à
» tour, maudissant mon état, ou
» succombant sous le poids des re-
» mords, vis dans le désespoir du
» sacrifice que j'ai fait à la vanité.
» Mais, permettez-moi, Milord, de
» chercher à m'excuser à vos yeux,
» en vous occupant un instant de
» moi, et en vous parlant des mal-
» heurs qui m'ont poursuivie depuis
» que je suis au monde. — A huit

» ans, je perdis ma mère; je la
» pleurai alors avec toute la douleur
» qu'un enfant peut éprouver : mais
» je ne sentis véritablement l'étendue
» de la perte que j'avais faite, que
» lorsque l'âge m'eût appris à compa-
» rer; lorsque le bonheur de mes com-
» pagnes m'eût en quelque sorte, don-
» né la mesure de ma propre infor-
» tune. — C'est réellement alors que
» je l'ai perdue. Il me semblait qu'elle
» m'était enlevée une seconde fois :
» je lui donnai de nouvelles larmes,
» et je repris un deuil que je ne quit-
» terai jamais. — Depuis, toutes les
» années de ma jeunesse ont été mar-
» quées par l'adversité. Mon père
» mourut de chagrin, à la suite d'une
» banqueroute qui lui enlevait toute
» sa fortune. Un seul de ses amis me
» conserva de l'intérêt, et je le perdis
» avant qu'il eût pu m'assurer un sort.

» Il ne me restait plus que quelques
» parens éloignés ; les religieuses leur
» écrivirent. Les uns refusèrent de se
» charger de moi ; d'autres ne répon-
» dirent même pas : enfin, Milord,
» que vous dirai-je ? je me vis à dix-
» huit ans sans amis, sans parens,
» sans protecteurs, à la veille d'é-
» prouver toutes les horreurs de la
» plus affreuse pauvreté. On avait cru
» soigner beaucoup mon éducation,
» en m'apprenant à chanter, à danser;
» mais je ne savais exactement rien
» faire d'utile : d'ailleurs j'aurais rougi
» alors de travailler pour gagner ma
» vie, et j'étais encore plus humiliée
» qu'affligée de ma misère. Les reli-
» gieuses seules m'avaient témoigné
» quelque pitié : leur retraite me pa-
» rut une ressource contre les mal-
» heurs qui m'attendaient. Elles s'en-
» gagèrent à me recevoir sans dot,

» si je pouvais supporter les austé-
» rités de la maison. La frayeur de
» me trouver sans asile, si elles ne
» m'admettaient pas, me donna une
» exactitude à suivre la règle, qu'elles
» prirent pour de la ferveur. Toute
» entière à cette crainte, je passai
» l'année d'épreuves, sans consi-
» dérer une seule fois l'étendue de
» l'engagement que j'allais contrac-
» ter. Je n'avais devant les yeux que
» le malheur et l'humiliation où je
» serais plongée, si elles me reje-
» taient dans le monde. Mais, comme
» celui qui tombe et meurt en arri-
» vant au but, le jour même où je
» prononçai mes vœux, fut le pre-
» mier instant où les réflexions m'ac-
» cablèrent. Le soir, en rentrant dans
» ma cellule, je pensai avec effroi
» que je n'en sortirais que pour
» mourir. Je la regardai pour la pre-

mière

» mière fois. Imaginez, Milord, un
» petit réduit de sept pieds en carré ;
» une seule chaise de paille ; un lit
» de serge verte, en forme de tom-
» beau ; un prie-Dieu, au dessus
» duquel était une image représen-
» tant la mort et tous ses attributs.
» Voilà ce qui m'était donné pour le
» reste de ma vie !.... Je regardai
» encore la petitesse de cette cham-
» bre ; et, involontairement, j'en fis
» le tour à petits pas, me pressant
» contre le mur, comme si j'eusse pu
» augmenter l'espace, ou que je
» crusse qu'il pût fléchir sous mes
» faibles efforts : je me retrouvai
» bientôt devant cette image, qui
» m'annonçait ma propre destruc-
» tion. En la regardant plus attenti-
» vement, j'aperçus qu'on y avait
» écrit une sentence de Massillon : je
» pris ma lampe, et je lus que *le*

» *premier pas que l'homme fait dans*
» *la vie, est aussi le premier qui*
» *l'approche du tombeau.* Ces idées
» m'absorbaient; je retombai sur ma
» chaise. Reprenant ensuite quelques
» forces, je m'approchai encore de ce
» tableau, je le détachai pour le consi-
» dérer de plus près : mais comme
» il suffit, je crois, d'être malheu-
» reux, pour que rien de ce qui doit
» déchirer l'âme n'échappe à l'atten-
» tion, après avoir lu, regardé, relu,
» je le retournai machinalement, et
» ce fut pour voir ces paroles de
» Pascal, écrites d'une main trem-
» blante (1) : *Si l'éternité existe*,

---

(1) Lorsqu'une religieuse meurt, sa cellule, ainsi que tout ce qui lui a appartenu, passe à la nouvelle postulante ; ces paroles avaient été probablement écrites par la dernière qui avait occupé cette chambre.

» *c'est bien peu que le sacrifice de*
» *notre vie pour l'obtenir ; et si elle*
» *n'existe pas , quelques années*
» *de douleur ne sont rien.....*
» Ce doute sur l'éternité, ma seule
» espérance ; ce doute qui ne s'était
» jamais offert à moi, m'épouvanta :
» je me jetai à genoux ; et sans re-
» gretter le monde, qui m'effrayait
» encore, les vœux éternels que je
» venais de prononcer me firent fré-
» mir. Je versais des larmes, sans
» pouvoir dire ce que j'avais : je me
» désolais sans former aucun souhait :
» je ne sentais qu'un stupide abatte-
» ment, dont je ne sortais que par
» des sanglots prêts à m'étouffer.
» Enfin, je fus rendue à moi-même,
» par le son de la cloche qui nous
» appelait à l'église ; je m'y traînai.
» Ma voix qui, jusque-là, s'était fait
» entendre par dessus celle de toutes

» mes compagnes, ma voix était
» éteinte : j'étais debout, assise, les
» suivant, sans savoir ce que je fai-
» sais. L'office finit, et les religieuses
» se mirent à genoux pour faire tout
» bas une prière particulière à la dé-
» votion de chacune. Je me pros-
» ternai comme elles ; et dans cette
» même place, où, la veille encore,
» j'avais invoqué le ciel avec tant de
» confiance, je joignis mes mains
» avec ardeur ; et, baignée de larmes,
» je demandai à Dieu, de toutes les
» forces de mon âme, je le suppliai,
» de détruire en moi le sentiment et
» la réflexion. Je sortis de l'église
» avec mes compagnes, et, pendant
» quelques jours, je fus un peu plus
» tranquille; mais je n'étais plus la
» même ; tout m'était devenu insup-
» portable. La supérieure, dont la
» bonté est celle d'un ange, lisait

» dans mon âme : j'en jugeais aux
» consolations qu'elle me donnait ;
» car jamais un reproche n'est sorti
» de sa bouche ; jamais non plus elle
» n'a voulu entendre mes douleurs.
» Un jour que, seule avec elle, je
» me mis à fondre en larmes, les
» siennes coulèrent aussi : *Pleurez,*
» *mon enfant*, me dit-elle ; *pleurez,*
» *mais ne me parlez point. En vou-*
» *lant exciter la compassion des*
» *autres, on s'attendrit soi-même ;*
» *on passe en revue tous ses maux :*
» *s'il est quelque circonstance qui*
» *nous soit échappée, on la retrouve,*
» *et elle nous blesse long-tems.*
» *D'ailleurs, vous vous révolteriez*
» *si, désirant vous donner du cou-*
» *rage, j'essayais de vous persuader*
» *que vous êtes moins à plaindre ;*
» *et votre faiblesse s'autoriserait de*
» *ma pitié, pour se laisser aller au*

» *désespoir, jusqu'à croire, peut-*
» *être, qu'il n'est point d'exemple*
» *d'un malheur semblable au vô-*
» *tre... Et combien vous vous trom-*
» *periez !... Interdisez-vous donc*
» *la plainte, ma chère enfant; mais*
» *soyez avec moi sans cesse, et,*
» *puissiez-vous faire usage de ma*
» *raison et de la vôtre !* — Depuis
» cet instant, je ne la quittai plus.
» Souvent je me désolais sans qu'elle
» y fît d'autre attention que de cher-
» cher à me distraire. Quelquefois,
» je riais jusqu'à la folie; alors elle
» me regardait avec compassion,
» mais sans me montrer jamais d'im-
» patience ni d'humeur. — Le croi-
» riez-vous, Milord! son inaltérable
» douceur me fatigua; combien il
» fallait que le malheur m'eût aigrie!
» Bientôt, loin de la chercher, je
» l'évitai; je m'enfonçai dans ma

» cellule, pour être seule ; et là, je
» pensais sans cesse à cet état, où
» l'on ne conserve de la vie que les
» tourmens ; où, tous les jours, tous
» les momens de chaque jour se
» ressemblent ; à cet état, qui serait
» la mort, si l'on pouvait y trouver
» le calme. Ma santé dépérissait ;
» j'allais succomber, lorsqu'un jour,
» que la supérieure était venue me
» retrouver dans ma chambre, on
» vint l'avertir que tout un pan de
» mur du jardin était tombé. Elle y
» fut ; je la suivis : la brèche était
» considérable ; et je ne saurais vous
» rendre le sentiment de joie que
» j'éprouvai, en revoyant le monde
» une seconde fois. En cet instant, je
» ne me sentis plus ; je riais, je pleu-
» rais tout ensemble. Les religieuses
» arrivant successivement, la supé-
» rieure, pour leur cacher mon

» trouble, me renvoya. Le lende-
» main, dès cinq heures du matin,
» j'étais dans le jardin; cette brèche
» donnait dans les champs, et me
» laissait apercevoir un vaste ho-
» rizon. Je contemplai le lever du
» soleil avec ravissement. La peti-
» tesse de notre jardin, la hauteur
» de ses murs, nous empêche de
» jouir de ce beau spectacle. Je
» me mis à genoux; mon cœur
» m'échappa, comme malgré moi,
» et, dans ce premier moment d'é-
» motion, je fis une courte prière
» avec ma première ferveur. Le jour,
» je retournai à l'église, je chantai
» l'office, et j'y trouvai même une
» sorte de plaisir. — L'état de fai-
» blesse où était ma santé me laissait
» une liberté dont les religieuses ne
» jouissent que lorsqu'elles sont ma-
» lades. J'en profitais, pour ne plus

» quitter le jardin, mais sans oser
» franchir la ligne où le mur avait
» marqué la clôture; car, dès que
» la possibilité de sortir se fut offerte,
» les malheurs qui m'attendaient dans
» le monde se présentèrent à mon
» esprit plus fortement que jamais.—
» Je restais des jours entiers sur un
» banc, qui est en face de cette brè-
» che; souvent sans retrouver, à la
» fin de la journée, une seule des
» pensées qui m'avaient occupée.—
» La supérieure fit venir les ouvriers;
» l'architecte décida qu'il fallait abat-
» tre encore une portion de ce mur
» avant de réparer. Le bruit, les
» marteaux, chaque pierre qu'on
» emportait, me donnait un mou-
» vement de joie; il semblait que la
» paix me revenait à mesure que
» l'espace augmentait. Mais bientôt
» ils atteignirent l'endroit où ils de-

» vaient s'arrêter. Rien ne pourrait
» vous peindre le saisissement que
» j'éprouvai, lorsqu'un matin, ve-
» nant, comme à l'ordinaire, pour
» m'établir sur ce banc, j'aperçus
» qu'il y avait une pierre de plus
» que la veille : on commençait à
» rebâtir.... Je jetai un cri affreux,
» et cachant ma tête dans mes mains,
» je courus vers ma cellule, comme
» si la mort me poursuivait : j'y restai
» jusqu'au soir, anéantie par la dou-
» leur. Ce même jour vous entrâtes
» dans le monastère avec Mme. de Se-
» nange; je ne le sus qu'à l'heure du
» service des pauvres, seul devoir
» auquel je n'avais jamais manqué.
» Votre regard, votre pitié, seront
» toujours présens à mon cœur. Le
» lendemain, la supérieure m'apprit
» par quel hasard vous aviez eu la
» curiosité de voir notre maison.

» Elle me parla avec attendrissement
» de votre extrême bonté, de cette
» bonté qui vient au-devant de tous
» les malheureux, qui les secourt
» d'abord, sans s'informer s'ils ont
» raison de se plaindre. Avec quelle
» reconnaissance elle me parla aussi
» de la donation que vous veniez de
» faire à notre hôpital ! Vous avez
» vu ces malheureux un moment,
» et vos bienfaits les suivront par
» delà votre existence !... Ah ! j'ose
» vous en remercier, moi, que le
» malheur unit, attache, à tout ce
» qui souffre. — Les jours suivans,
» je retournai au jardin ; je m'y traî-
» nais lentement, comme on marche
» au supplice ; je crois qu'une force
» supérieure m'y conduisait.... Ce
» mur s'élevait, se rapprochait cha-
» que jour ; quelquefois, ne pou-
» vant plus supporter l'activité des

» ouvriers, je fermais les yeux, et
» restais des heures entières absor-
» bée dans mes réflexions. En me
» réveillant de cette espèce de som-
» meil, leur travail me paraissait
» doublé ; je m'éloignais, mais sans
» être plus tranquille. Absente, pré-
» sente, jour et nuit, à toute heure,
» je voyais ce mur, éternellement
» ce mur, qui s'avançait pour refer-
» mer mon tombeau. Enfin, ne pou-
» vant plus me supporter moi-même ;
» Dieu, oui Dieu, sans doute, reje-
» tant un sacrifice profané par les
» motifs qui m'avaient décidée, Dieu
» m'inspira de m'adresser à vous.
» J'espérai dans votre bonté si com-
» patissante. Cependant, la première
» fois que la pensée de manquer à mes
» vœux se présenta, je la repoussai
» avec effroi ; mais hier, le mur était
» presqu'achevé !... encore un instant,
» et votre bonté même ne pourrait

» plus me secourir.... Arrachez-moi
» d'ici, Milord, arrachez-moi d'ici.
» Demain, à la pointe du jour, je
» me trouverai sur ce mur; les dé-
» combres m'aideront à monter; si
» vous daignez vous y rendre, je
» vous devrai plus que la vie. Je me
» prosterne à vos pieds, Milord, ne
» rejetez pas ma prière; au nom de
» tout le bonheur que vous devez
» attendre, des peines que vous pou-
» vez craindre, ayez pitié de moi. »

Sœur EUGENIE.

P. S. « Milord, je n'abuserai point
» de votre bienfaisance; je refuserais
» la fortune, s'il fallait avec elle vivre
» dans l'oisiveté. Placez-moi dans
» une ferme; donnez-moi des tra-
» vaux pénibles, un désert où je
» puisse au moins fatiguer mon in-
» quiétude. Milord, je suis à genoux,
» songez que vous pouvez prononcer
» mon malheur éternel. »

Il était près de onze heures lorsque je reçus cette lettre ; n'ayant pas le tems d'envoyer chercher des chevaux à Paris , je me fis mener par un des cochers de M. Senange : un peu d'argent me répondit de son zèle et de sa discrétion. — Je montai en voiture avec mon fidèle John ; nous arrivâmes bientôt. Je reconnus facilement la portion de mur nouvellement bâtie ; cette pauvre religieuse n'y était pas encore. Nous eûmes le tems de rassembler des pierres pour nous rapprocher de la hauteur de cette brèche. Je commençais à craindre qu'elle n'eût rencontré quelqu'obstacle , lorsque je la vis paraître ; elle se laissa glisser doucement, et nous la reçûmes sans qu'elle se fût fait aucun mal. Epuisée par la violence de tous les sentimens qu'elle venait d'éprouver , elle s'évanouit.

Nous la portâmes dans la voiture, que je fis partir bien vite. Le mouvement et le bruit lui rendirent la connaissance ; et ce fut par une abondance de larmes qu'elle manifesta sa joie, lorsque je lui dis : *qu'elle était libre, et que l'honneur et le respect veilleraient sur son asile.* —Nous arrivâmes à l'hôtel garni où je demeure. Je la traitai avec les égards les plus marqués ; pour prévenir la première pensée qui aurait pu naître dans l'esprit des gens de la maison. Son visage était pâle ; ses grands yeux noirs, presqu'éteints, suivaient sans intérêt le mouvement des personnes qui marchaient dans la chambre. Je m'aperçus bientôt que son abattement, cet air touchant de la vertu souffrante, intéressaient l'hôtesse ; j'en profitai pour lui recommander de ne pas la quitter un instant ; et, me rappro-

chant d'Eugénie, je lui fis sentir combien il serait dangereux que cette femme pût pénétrer son secret. Je savais bien qu'elle ne le dirait pas; aussi n'était-ce pas là mon véritable but. Ce que je croyais, c'est qu'une attention sévère à dissimuler sa peine, l'empêcherait de s'y livrer... Mon cher Henri, on fait bien des découvertes dans le cœur humain, lorsqu'on a véritablement envie de porter du soulagement aux âmes malheureuses. Combien une sensibilité délicate aperçoit de moyens au delà de cette pitié ordinaire, qui ne sait plaindre que les maux du corps ou les revers de la fortune! — La crainte de parler, l'envie de laisser dormir sa garde, la fatigue, auront contribué à faire assoupir quelques momens ma pauvre religieuse. Ce matin, elle s'est rendue dans le salon,

dès

dès qu'elle a su que je l'y attendais. J'ai cherché les choses les plus douces, les plus rassurantes à lui dire : je lui ai présenté les soins que je lui rendais comme un devoir ; j'y étais obligé; c'était son frère, un ancien ami, qui était auprès d'elle. Je suis parvenu à éloigner toutes les expressions de la reconnaissance, et nous n'avons plus parlé de son départ pour l'Angleterre, de son établissement, quand elle y serait, que comme d'affaires qui nous étaient communes. Nous avons été d'avis qu'il fallait partir sur-le-champ, pour être certain d'échapper à toutes les poursuites; quoique j'espère que l'esprit et la bonté de la supérieure l'engageront à ne commencer les démarches auxquelles sa place l'oblige, que lorsqu'elle sera bien sûre de leur inutilité. John, qui est une espèce

de mentor, la conduira chez le docteur Morris, chapelain de ma terre. J'espère qu'elle trouvera dans sa respectable famille, sinon des plaisirs vifs, au moins la tranquillité; et elle a tellement souffert, que la tranquillité sera pour elle le bonheur. — Adieu, je vais retrouver Adèle; j'y vais plus satisfait encore qu'à mon ordinaire; car, j'ai à moi une bonne action de plus.

LETTRE XXXIII.

Neuilly, ce 7 septembre.

ADÈLE est malade; elle garde son lit, et a refusé de me voir. Cependant, M. de Senange est tranquille; il m'a dit, avec l'air assez indifférent, qu'on ne savait pas encore ce qu'elle avait; mais que ce ne serait vraisemblablement rien. Rien! et elle ne veut pas me recevoir..... Les gens vont dans la maison comme à l'ordinaire.— Je ne vois point entrer de médecin; il me semble qu'il y a là une négligence qui ne s'accorde point avec l'intérêt que M. de Senange a pour elle. Est-ce ainsi que l'on aime, lorsqu'on est vieux? Ah! j'espère que je mourrai jeune..... J'éprouve une agitation

que personne ne partage, dont personne n'a pitié. Il ne m'est pas permis de savoir comment elle est; j'étonne, quand je demande trop souvent de ses nouvelles : ils la laisseront mourir !.... Je viens de passer devant sa chambre ; je suis resté long-tems contre sa porte ; personne n'est sorti, je n'ai entendu aucun mouvement : peut-être qu'elle se trouvait mal !.. mais non, il y aurait eu de l'agitation autour d'elle ; personne ne remuait, tout était fermé.... Que faire ? mon ami : je croyais que j'avais été malheureux ! oh non, je ne l'avais jamais été.... M. de Senange me fait dire de descendre pour dîner : il vient de la voir ; je cours le joindre.....

7 septembre soir.

C'était tout simplement pour dîner avec du monde, que M. de Senange

me faisait avertir. Il y avait comme dans un autre tems, quelques personnes qui étaient venues de Paris. Adèle est malade ! et rien n'avait l'air changé dans la manière de vivre : seulement M. de Senange était froid avec moi. D'abord, j'ai aimé cette distinction; c'était me dire que nous avions la même peine; mais ensuite, je n'ai plus compris ce qu'il avait, lorsqu'au lieu de prendre mon bras, selon son usage, il a sonné un de ses gens, et m'a demandé, avec une politesse embarrassée, la permission d'aller voir sa femme..... Sa femme! jamais il ne l'appelle ainsi. — Resté seul dans ce grand salon, tout rempli d'Adèle, mille pensées à la fois me sont venues à l'esprit. Il n'y a point de sentiment que je n'aie éprouvé, point d'expressions dont je ne me sois servi, point de petites habitudes que je n'aie

religieusement conservées..... Ah! dès qu'un sentiment vif nous occupe, faut-il que notre raison nous échappe? Je m'étais assis dans son fauteuil; j'y trouvais même un peu de tranquillité, et me rappelais avec douceur les momens que nous avions passés ensemble, lorsque tout à coup un sentiment secret a semblé me reprocher d'avoir pris sa place, me presser de la quitter, me faire craindre qu'elle ne l'occupât plus.... Cette pensée m'a causé une terreur si vive, que je me suis précipité à l'autre bout de la chambre. En me retournant, j'ai vu encore ce fauteuil, sa petite table, son ouvrage, des dessins commencés, et tout ce désordre d'une personne qui était là il y a peu d'instans, et qui peut-être n'y reviendra plus.... J'ai fermé les yeux, et suis sorti de cette chambre sans oser jeter un regard derrière moi.

LETTRE XXXIV.

Ce 8 septembre.

Ne soyez pas trop sévère, Henri! ayez pitié de ma pauvre tête. Je ne suis plus le même : ou je sens le bonheur le plus vif, ou je suis abîmé dans la douleur la plus déchirante ; tout est passion pour moi. — Adèle gardait sa chambre ; toutes les inquiétudes que porte avec elle une maladie violente se sont emparées de mon esprit. Je ne la voyais pas ; je croyais que je ne devais plus la revoir ; son tombeau était entr'ouvert, je voulais mourir : elle n'était seulement pas malade ; c'était quelque caprice, ou l'envie de me tourmenter, et d'essayer son empire. Mon ami! est-ce

que je serai comme cela long-tems? — Ce matin, ne m'étant pas couché, ayant passé la nuit autour de sa chambre à écouter, à expliquer le moindre bruit, à huit heures j'ai entendu ouvrir son appartement. J'y ai couru aussitôt pour demander de ses nouvelles; sa femme de chambre n'avait point refermé la porte; je suis entré jusqu'auprès de son lit; ses rideaux étaient ouverts; jugez de mon étonnement! elle m'a paru tout aussi bien qu'à l'ordinaire: mais dès qu'elle m'a aperçu, son visage s'est allumé.... *Que voulez-vous, monsieur?* m'a-t-elle dit; *laissez-moi, je ne veux voir personne.* Ses femmes étaient présentes; tremblant, je me suis retiré. Elle a fait signe à une d'elles de fermer la porte sur moi; j'ai regagné ma chambre, et me suis épuisé en conjectures. Qu'est-il arrivé? Qu'ai-je fait?

fait? Que peut-on lui avoir dit de moi? Serait-ce de la jalousie? Oh Dieu! de la jalousie! Que je serais heureux! Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'est point malade.

LETTRE XXXV.

Ce 8 septembre, le soir.

A deux heures j'ai fait demander à Adèle la permission de lui parler : elle m'a refusé, en disant encore qu'elle était malade..... Est-ce qu'il serait vrai ? Adèle ne ment point ; on peut être malade sans être changé ; d'ailleurs, l'ombre de ses rideaux a pu m'empêcher de bien voir son visage.... Mais non ; M. de Senange, ses femmes, celle sur tout qui ne la quitte jamais, qui l'aime comme son enfant, m'ont dit qu'elle était beaucoup mieux. Je n'y puis rien comprendre. Elle m'a fait dire qu'elle ne descendrait pas pour dîner. Il m'était impossible de me trouver tête à tête

avec M. de Senange ; j'avais besoin de distraction ; j'étais décidé à en demander à tout le monde ; je sentais que ce n'était qu'en me plaçant au milieu d'objets indifférens pour moi, que je pourrais me retrouver.

Avec ce projet, je suis sorti de la maison sans savoir où j'allais : je marchais comme quelqu'un qu'on poursuit. Je ne sais combien de tems j'avais couru, lorsqu'à la porte d'un petit jardin une jeune fille m'a crié : *Monsieur, voulez-vous des bouquets?*... Et à qui les donnerais-je? lui ai-je répondu. Les larmes me sont venues aux yeux ; Adèle aime tant les fleurs !.... Apparemment que j'étais pâle et défait, car cette jeune fille me regardait avec compassion. « Vous avez l'air tout malade, m'a-» t-elle dit ; entrez vous reposer chez » nous. » Je l'ai suivie machinale

ment ; elle m'a fait asseoir sur un mauvais banc, près de leur maison, et se tenant debout devant moi, elle m'a regardé quelque tems avec un air d'inquiétude et de curiosité. Enfin, elle m'a dit : « Voulez-vous boire » un bouillon ? Nous avons mis le » pot au feu aujourd'hui, car c'est » dimanche. » — Je lui ai demandé seulement un morceau de pain et un verre d'eau : elle m'a apporté du pain noir, et, dans un pot de grès, de l'eau assez claire. Après avoir été assis un moment, je commençais à sentir toute ma lassitude, et je restais sur ce banc sans pouvoir m'en aller. Alors cette jeune fille m'a appris que son père était jardinier fleuriste ; qu'il était à l'église avec toute sa famille ; qu'elle était restée parce que c'était à son tour de garder la maison ; mais qu'ils allaient bientôt rentrer, et que

sa mère, qui s'entendait très-bien aux maladies, me dirait ce que j'avais. — Je l'ai remerciée par un signe de tête, et, fermant les yeux, je me suis mis à rêver à la bizarrerie de ma situation, et au caractère d'Adèle. J'ai été bientôt arraché à mes réflexions par la jeune fille, qui m'a crié avec effroi. « Monsieur, ouvrez » donc les yeux, vous me faites peur » comme cela. » — J'ai souri de sa frayeur; pour la dissiper, et pour répondre à l'intérêt qu'elle m'avait témoigné, je m'efforçais de lui parler; je lui ai demandé si elle avait des frères et des sœurs? « Onze, » m'a-t-elle répondu en faisant une » petite révérence, et je suis l'aînée. » — Quel âge avez-vous? — « Quatorze » ans, et je m'appelle Françoise. » — A chaque réponse, elle faisait sa petite révérence. Votre père gagne-

t-il bien sa vie ? — « Oui ; ah ! si ma » mère n'avait pas toujours peur de » manquer, nous ne serions pas mal. » Notre malheur, c'est que dans l'été » les bouquets ne se vendent rien, » et que l'hiver toutes les dames en » veulent, qu'il y en ait, ou qu'il » n'y en ait pas. » — Alors nous avons entendu le chien aboyer, et toute la famille est rentrée. Dès que le père et la mère ont pu m'apercevoir, ils ont appelé Françoise, lui ont parlé long-tems bas ; puis, s'approchant, ils m'ont salué tous deux. Je leur ai dit combien Françoise avait eu soin de moi. — » Ah ! c'est » une bonne fille, a dit le père, en » lui frappant doucement sur l'é- » paule. — Bah ! a repris la mère, » pourvu qu'elle perde son tems, » c'est tout ce qu'il lui faut. » La petite mine de Françoise, qui s'était

épanouie d'abord, s'est rembrunie bien vite. — Combien les parens devraient craindre de troubler la joie de leurs enfans ! Il me semble que je remercierais les miens, si je les entendais rire, si je les voyais contens ; mais je me promettais bien de dédommager Françoise. Sa mère s'est assise près de moi ; elle m'a offert une soupe, je l'ai refusée. Le bon père m'a proposé une salade du jardin : « Oh ! une salade, m'a-t-il dit en » riant, comme vous n'en avez ja- » mais mangé. » — Ce visage brûlé par le soleil, son corps que la fatigue avait courbé, sa bonne humeur, m'inspiraient une sorte d'affection mêlée de respect ; j'ai accepté sa salade, pour ne pas le chagriner en la refusant. Françoise a couru bien vite la cueillir ; sa mère (Mme. Antoine) m'a présenté ses autres enfans, quatre

garçons et six filles. A chaque enfant, elle criait d'une voix aigre : *ôtez votre chapeau, Monsieur; faites la révérence, mamselle;* et les petits de me saluer et de s'enfuir aussitôt. Le père a dit à sa femme d'aller accommoder ma salade ; il est resté avec moi. Je lui ai demandé avec quoi il pouvait entretenir cette nombreuse famille ? — « Avec mes fleurs, » m'a-t-il dit ; quand elles réussis- » sent, nous sommes bien. Ma » femme, comme vous avez vu, » gronde un peu, mais c'est sa fa- » çon, et puis, nous y sommes faits ; » Françoise chante, et cela m'a- » muse.—Combien gagnez-vous par an? — « Ma foi, je vis sans compter ; » tous les soirs j'ajoute à mes prières : » *mon Dieu, voilà onze enfans ;* » *je n'ai que mon jardin, ayez* » *pitié de nous ;* et nous n'avons pas

» encore manqué de pain. » — Mais vous devez beaucoup travailler ? — « Dame, il faut bien un peu de peine; » dans ma jeunesse, il n'y en avait » pas trop ; à présent la journée com- » mence à être lourde. Mais Fran- » çoise m'aide; elle porte les bou- » quets à la ville; Jacques, le plus » grand de nos garçons, entend déjà » fort bien notre métier : les petits » arrachent les mauvaises herbes ; à » mesure que je maffaiblis, leurs » forces augmentent; et bientôt ils » se mettront tout à fait à ma place. » Ah ! je ne suis pas à plaindre. » Quoi ! lui ai-je dit avec une chaleur qui aurait été cruelle si elle avait été réfléchie, quoi ! vous ne vous plaignez pas ! Onze enfans.... un jardin... et vous dites que vous êtes content ! — « Oui, m'a t-il répondu, » fort content. Il ne nous est mort

» aucun enfant ; nous n'avons en-
» core rien demandé à personne :
» pourquoi nous plaignez - vous ?
» Vous autres grands, on voit bien
» que vous ne connaissez pas les
» gens de travail. On a raison de
» dire que la moitié du monde ne
» sait pas comme l'autre vit. » — Que de réflexions se trouvent dans cet exemple de vertu et de modération ; surtout pour moi, qui ne me suis jamais trouvé heureux dans une position qu'on appelle brillante !... Comme dans un élan de reconnaissance, j'ai serré la main de ce bon vieillard ! Il n'avait pas prétendu m'instruire ; et c'est peut-être pour cela que sa sagesse a si vivement frappé mon cœur... Mme. Antoine et Françoise ont apporté une petite table avec ma salade ; le bon père avait raison, jamais je n'en avais trouvé

d'aussi bonne. Pendant ce léger repas, il me regardait avec l'air satisfait de lui-même. Mme. Antoine et Françoise restaient debout devant moi; et quoique je fusse sûr qu'elles n'avaient rien de plus à me donner, elles semblaient attendre que je leur demandasse quelque chose, et se tenir prêtes à me servir. Les enfans aussi se sont rapprochés peu à peu : je ne les effrayais plus. Le père m'a prié de venir voir son jardin ; le terrain était si peu étendu, si précieux, qu'il n'y avait que de petits sentiers où nos pieds pouvaient à peine se placer. Nous marchions l'un après l'autre, et la famille jusqu'au dernier petit enfant, nous suivait, comme s'ils voyaient tous ce jardin pour la première fois. Au milieu de ce tableau si touchant, je trouvais quelque chose de triste à ne voir que

des arbustes dépouillés, des tiges dont on avait coupé les fleurs, ou quelques boutons prêts à éclore, et impatiemment attendus pour les vendre. Cela me présentait l'image d'une existence précaire, dépendante des caprices de la coquetterie et de toutes les variations de l'atmosphère. C'était pour la première fois que je pensais que les inquiétudes du besoin pouvaient être attachées à la croissance d'une fleur ! J'ai abrégé cette promenade qui me devenait pénible. En revenant près de la maison, j'ai appelé ma petite Françoise, et lui ai donné un billet de cent francs pour s'acheter un habit : sa mère le lui a arraché des mains, en disant qu'il fallait garder cela pour les provisions de l'hiver. J'y aurais pensé, lui ai-je répondu avec humeur; et prenant un autre billet, je l'ai donné

encore à ma petite Françoise : puis j'ai donné au bon père de quoi habiller tous les enfans, en ajoutant que je désirais que ce fût l'usage particulier de cette somme. Je m'en allais, lorsque réfléchissant que j'avais pu affliger Mme. Antoine, en m'occupant plutôt du plaisir des enfans que des besoins du ménage; sentant que les inquiétudes d'une mère sont encore de l'amour; que son avarice n'est souvent qu'une sage précaution, je suis retourné à elle, et lui serrant la main : je reviendrai, lui ai-je dit, pour les provisions de l'hiver. Ah ! vous reviendrez, s'est écriée Françoise ! Il reviendra, disaient les petits ! Vous le promettez, dit le père? Ne nous oubliez pas, dit la mère ! — Françoise tenait mon habit, le père une de mes mains, la mère s'était saisie de l'autre, les enfans se

pressaient contre mes jambes. En me voyant ainsi entouré de cette bonne famille, en pensant au bonheur que je leur avais procuré, j'oubliais mes propres peines; et quoique tous mes chagrins vinssent du cœur, je remerciais le ciel d'être né sensible. Après les avoir quittés, je suis revenu tranquille par ce même chemin que j'avais traversé avec tant d'agitation. Le jour était sur son déclin; j'admirais les derniers rayons du soleil: la paix de cette bonne famille avait passé dans mon âme. Pour un moment, je me suis senti plus fort que l'amour, car j'ai pensé que si je ne pouvais pas être heureux sans Adèle, au moins il pouvait y avoir sans elle des momens de satisfaction. Plus calme, j'envisageais sa colère sans exagération; et, en repassant devant son appartement, je me suis dit sans humeur et sans vanité :

si elle m'aime, nous nous racommoderons bientôt.... et si elle ne m'aimait pas !.... si Adèle ne m'aimait pas ! ah ! qu'au moins je ne prévoie pas mon malheur !

P. S. Il est dix heures ; on vient de me dire que M. de Senange est avec elle ; je vais m'y présenter encore. Il est bien difficile que, chez eux, ils continuent long-tems à ne pas me recevoir.

LETTRE XXXVI.

Une heure du matin.

Je la quitte, Henri ! c'est cet infernal cocher qui a tout dit ; c'est sa maladroite indiscrétion qui m'a jeté dans toutes les folies que je crois vous avoir écrites : je vous prie, brûlez mes dernières lettres. J'ai trouvé Adèle couchée sur un canapé, M. de Senange près d'elle. Ma présence, quoiqu'ils m'eussent permis de venir les joindre, a eu l'air de les étonner l'un et l'autre ; mais, n'ayant aucun tort, je ne me suis point embarrassé, et me suis assez légèrement excusé de n'être point rentré pour dîner. M. de Senange m'ayant froidement demandé

où j'avais été, je lui ai répondu que, sans m'en apercevoir, je m'étais trouvé à une trop grande distance pour espérer d'être rentré assez tôt. Je me suis mis à leur parler de Françoise, de son père, du jardin. . . . Pas la plus petite interruption de M. de Senange, ni même d'Adèle. Cependant, lorsque j'ai parlé des adieux de cette bonne famille, j'ai vu que je faisais quelque impression sur M. de Senange, qui m'a demandé si j'avais foi aux compensations? — Je ne l'ai pas compris, et je le lui ai avoué franchement. — Croyez-vous donc, m'a-t-il dit, qu'on puisse enlever une femme aujourd'hui, et réparer ce scandale le lendemain en secourant une famille? — Ce mot *enlever* m'a éclairé aussitôt : j'ai regardé Adèle, qui baissait les yeux. Je vois, leur ai-je dit,

qu'on vous a parlé d'une aventure à laquelle, peut-être, je me suis livré sans réfléchir assez ; mais vous me pardonnerez, j'espère, de n'avoir pas hésité, lorsqu'il s'agissait d'arracher quelqu'un au dernier désespoir. Et, sans attendre leur réponse, j'ai tiré de ma poche la lettre d'Eugénie, que j'ai lue tout haut. A mesure que j'avançais, l'attendrissement de M. de Senange augmentait ; Adèle même a laissé tomber quelques larmes ; lorsque j'ai eu fini, il s'est approché de moi en m'embrassant : « C'est à vous à nous excuser, m'a-t-il dit, de vous avoir soupçonné, lorsque tant de générosité vous conduisait. Pardonnez-moi, mon jeune ami, je vous aime comme un père, et les meilleurs pères grondent quelquefois mal à propos. » — Pour Adèle, elle n'allait pas si vite, et à travers ses

larmes, elle m'a demandé où j'avais placé cette religieuse ? — Dès que j'ai dit qu'elle était partie le matin même pour l'Angleterre, elle a paru soulagée, et a respiré comme si je l'eusse délivrée d'un grand poids. Il fallait, a-t-elle repris, nous mettre dans votre confidence ; nous aurions partagé votre bonne action. — Ne me reprochez pas mon silence ; il y a une sorte d'embarras à parler du peu de bien qu'on peut faire. — Pourquoi ? m'a-t-elle répondu vivement, moi, j'en ferais exprès pour vous le dire. — A ces mots, soit que M. de Senange ait aperçu pour la première fois les sentimens d'Adèle, soit qu'effectivement quelque douleur soudaine l'ait saisi, il s'est levé en disant qu'il n'était pas bien. — Je lui ai offert mon bras pour descendre chez lui ; il l'a pris sans me répon-

dre. Adèle nous a suivis ; à peine avons-nous été arrivés dons son appartement, qu'il s'est couché et a renvoyé Adèle. En sortant, elle m'a salué de la main en signe de paix, et avec un sourire d'une douceur ravissante. Je me suis avancé vers elle : *Pardonnez-moi*, avons-nous dit tous deux en même tems. — Mais j'ai été obligé de la quitter aussitôt, car j'ai entendu M. de Senange qui m'appelait fortement. Cependant, lorsque je me suis approché de son lit, il ne m'a point parlé ; il se retournait, s'agitait, et gardait le silence. Craignant de le gêner, je suis allé m'asseoir un peu loin de lui ; j'attendais toujours ce qu'il pouvait avoir à me dire ; mais j'ai attendu vainement. Au bout d'une heure il m'a prié de me retirer, en ajoutant, qu'il ne voulait pas me déranger, et

que le lendemain il me parlerait. — Que veut-il me dire ? .... S'il allait me demander de m'éloigner !... Ce n'est plus mon bonheur seul que je sacrifierais, c'est Adèle même qu'il faudrait affliger, et jamais je n'en aurai le courage. — Que ma situation est horrible ! chacune des peines de l'amour paraît la plus forte que l'on puisse supporter. A ce bal, lorsque j'ai pensé qu'elle ne m'aimait pas, j'ai cru que c'était le plus grand des malheurs !..... Hier, quand je la croyais malade, ses souffrances m'abîmaient, et son amour ne me semblait plus nécessaire. Aujourd'hui, qu'il faudra peut-être la quitter, l'affliger ! volontairement l'affliger !... jamais je n'en aurai la force..... jamais.....

LETTRE XXXVII.

Ce 9 septembre, 6 heures du matin.

Il n'y avait pas deux heures que j'étais couché, lorsque j'ai entendu frapper à ma porte, et quelqu'un m'appeler vivement. J'ai ouvert aussitôt, et l'on m'a dit de descendre bien vite; que M. de Senange venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie. Je l'ai trouvé sans aucune connaissance. Le chirurgien était près de lui : lorsqu'il a rouvert les yeux, je le tenais dans mes bras; il m'a regardé long-tems, a regardé de même tout ce qui l'entourait, sans reconnaître personne. — Le chirurgien m'a dit qu'il le trouvait fort mal,

que son pouls était très-mauvais, et qu'il fallait promptement instruire sa famille de son état. J'ai chargé une des femmes d'Adèle de l'avertir n'osant pas y aller moi-même : j'ai senti que ce n'était pas à moi à lui apprendre l'espèce de malheur qui la menaçait. — Quel spectacle pour une jeune personne sensible, que d'assister à la décomposition effrayante d'un être qu'elle aime comme son père ! M. de Senange est défiguré, sans mouvement, sans parole; la douleur de cette malheureuse enfant est déchirante; mais elle est sans remords, au lieu que la mienne en est remplie. Adèle ne s'est pas aperçue de la peine qu'elle lui a causé ; et moi, j'étais sûr qu'il se couchait mécontent. Il a vu ses larmes; il a entendu ces mots délicieux : *Moi, je ferais du bien exprès pour vous le dire!* Il en aura senti une douleur vive,

qui peut-être aura causé son accident. Comme il est récompensé ! il a épousé Adèle pour la sauver du malheur ; il m'a reçu comme un fils ; et non seulement nous nous aimons, mais nous n'avons même pas eu la force de lui cacher nos sentimens. J'ai bien besoin que la connaissance lui revienne entièrement ; qu'il sache que nous l'avons toujours chéri, respecté ; que jamais nous n'avons été ingrats ni coupables envers lui ; et s'il doit mourir de cette maladie, au moins que son dernier regard nous bénisse !... S'il doit mourir, que deviendra Adèle, qui l'aime véritablement. Me sera-t-il permis de m'affliger avec elle, de chercher à la consoler ? Son âge..... le mien.... j'ignore les usages de ce pays..... Combien jaurais besoin de votre amitié et de vos conseils !

LETTRE XXXVIII.

Ce 10 septembre, cinq heures du matin.

On croit M. de Senange un peu mieux; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a reconnu Adèle, et lui a serré la main. Il a plusieurs fois jeté les yeux sur moi, mais sans le plus léger signe d'affection. Il m'accuse sûrement: puisse-t-il avoir le tems d'apprendre combien mes sentimens ont été purs! J'ai dit, il est vrai, à Adèle que je l'aimais; sa bouche a prononcé le même aveu: mais ce mot si tendre, ce mot *je vous aime* n'appartient-il pas autant à l'amitié qu'à l'amour? Un ami, qu'aurait-il demandé de moins? Qu'aurait-il fait de plus?.... Certainement M. de Se-

nange est mieux : hier il était tout-à-fait dans l'affaissement ; cette nuit il a eu des momens de bon sommeil. Adèle ne l'a pas quitté : dans les intervalles elle lui parlait, le rassurait, cherchait à le distraire, tandis que j'étais dans un coin de la chambre, sans oser faire un mouvement dans la crainte qu'il ne m'entendît, que ma présence ne le troublât, et même que la vue d'Adèle..... Qu'il est affreux d'être obligé de cacher ses attentions, sa douleur, à l'homme qu'on respecte le plus !

Adèle attend aujourd'hui les parens de M. de Senange ; son intendant leur a fait part de l'état de son maître. Elle redoute fort cet instant ; car elle sait qu'ils n'ont cessé de le voir qu'à l'époque de son mariage : mais l'espoir de quelques petits legs les ramenera certainement. On a envoyé aussi

un courier à Mme. de Joyeuse. Adèle ne doute pas non plus qu'elle ne revienne aussitôt. Comme elle va nous tourmenter !... Ah ! mes beaux jours sont passés ! Que je m'en veux de n'en avoir pas mieux senti le prix !... Heureux tems où, seul entre Adèle et cet excellent homme, jamais ils ne me regardaient sans me sourire ! où, lorsque je paraissais, ils semblaient me recevoir toujours avec un plaisir nouveau !... et je n'étais pas satisfait !....

LETTRE XXXIX.

Ce 10 septembre, neuf heures du soir.

Il y a bien peu de changement dans la situation de M. de Senange. A nos inquiétudes, malheureusement si fondées, se sont joints les tourmens des parens qui, n'aimant point M. de Senange, importunent tout ce qui l'entoure, pour avoir l'air de s'y intéresser. Aujourd'hui, comme il était peut-être un peu moins mal, j'avais engagé Adèle à dîner dans la chambre qui précède celle où il est. J'obtenais de sa complaisance qu'elle prît quelque nourriture, lorsque nous avons été interrompus par un domestique qui a ouvert avec fracas les deux battans de la chambre où nous dî-

nions, pour annoncer la vieille maréchale de Dreux, parente fort éloignée de M. de Senange, et qu'Adèle n'avait jamais vue. — « Je vois à votre » occupation, nous a-t-elle dit, que » mon cousin est mieux. » — Adèle intimidée a essayé de lui rendre compte de l'état du malade. La Maréchale, que j'ai rencontrée plusieurs fois dans le monde, a fait semblant de ne pas me reconnaître, et a dit à Adèle : « C'est sûrement là monsieur » votre frère ? il vous soigne de ma- » nière à tromper vos inquiétudes. » — Adèle, embarrassée de ce nom de frère, ne répondait point : mais après quelques minutes, elle m'a adressé la parole en me nommant *Milord*. La Maréchale feignait de ne pas entendre ce titre étranger, et continuait à parler de moi comme du frère d'Adèle. Alors il m'a paru convena-

ble de lui dire, que M. de Senange étant venu en Angleterre dans sa jeunesse, il croyait avoir eu des obligations essentielles à ma famille. « J'ignorais ces détails, m'a-t-elle » répondu avec aigreur, car assurément je n'étais pas née lorsque » M. de Senange était jeune. » — « Il m'a attiré chez lui, ai-je ajouté, et m'y a traité avec trop de » bonté, pour que j'aie songé à le » quitter depuis qu'il est malade. » — « Je ne blâme rien, a-t-elle répliqué sèchement; seulement vous » trouverez bon que ne sachant pas » vos droits ici, et M. de Senange » étant à la mort, j'aie cru que sa » femme ne voyait que ses proches » parens. » — Adèle, avec plus de présence d'esprit que je ne lui en soupçonnais (mais l'orgueil blessé est un grand maître), Adèle lui a

répondu, que tant que M. de Senange vivait, il pouvait seul donner des ordres chez lui ; « mais si j'ai le mal-» heur de le perdre, a-t-elle ajouté, » alors, comme vous le dites, Ma-» dame, je ne verrai plus que mes » proches parens. » — La Maréchale l'est à un degré si éloigné, qu'il aurait autant valu lui dire : *Je ne me soucie pas de vous, et je ne vous verrai pas non plus.* Cependant, elle n'avait rien à répondre, car Adèle s'était servie de ses propres expressions. Aussi est-elle restée dans le silence, mais de si mauvaise humeur, que certainement Adèle s'en est fait une ennemie pour la vie.

Il est venu encore un grand nombre de parens qui arrivaient tous avec un visage de circonstance. A peine avaient-ils salué Adèle, qu'après le premier compliment, ils allaient dans

un autre coin de la chambre chuchoter et ricaner entr'eux. La Maréchale les appelait l'un après l'autre, parlait bas à chacun, riait aux éclats derrière son éventail, et leur racontait sûrement par quelle jolie plaisanterie elle avait fait sentir à Adèle l'inconvenance de mon séjour dans sa maison. Je n'en ai pas douté, lorsqu'une de ces femmes, jeune cependant, (à cet âge n'avoir pas d'indulgence!) est venue à moi avec minauderie, et ma parlé d'Adèle en la nommant aussi ma sœur. Je n'ai pas daigné lui répondre, et elle a couru bien vite chercher les applaudissemens de ce groupe infernal.

La pauvre Adèle était si embarrassée, que les larmes tombaient de ses yeux. J'étais indigné; lorsqu'à mon grand étonnement on a annoncé Mme. de Verneuil qui, en me voyant,

s'est mise à rire et m'a appelé. — « Je » vous supplie, lui ai-je dit tout bas, » venez avec moi un instant ; je vous » crois bonne, et voici l'occasion » d'être généreuse. » — Elle m'a suivi sur la terrasse, où je lui ai raconté, à la hâte, mon séjour chez M. de Senange, ses raisons pour m'aimer, et les impertinences de la Maréchale. Venez au secours de Mme. de Senange, ai-je ajouté ; ayez compassion de sa jeunesse. — « Convenez, m'a-t-elle dit, » que vous êtes parti de chez moi avec » une légèreté qui me donne assez » d'envie de vous tourmenter. » — « J'ai tort, mille fois tort ; mais par » grâce ne faites pas une réflexion ; » j'ai trop sujet de les craindre : al- » lons, venez, soyez bonne, » lui ai-je dit en l'entraînant dans le salon, où je l'ai placée près d'Adèle.

Je tremblais pour sa première pa-

role, car si malheureusement une idée ridicule l'avait frappée, nous étions perdus.... Mais par bonheur la Maréchale l'a appelée; et, attirer son attention, c'est presque toujours exciter sa moquerie. Elle lui a parlé long-tems bas; elle lui racontait sûrement ses gentillesses: lorsqu'à ma grande satisfaction, j'ai vu M.me de Verneuil lui répondre si sérieusement, que bientôt chacun a été se rasseoir, et a repris la gravité que le moment exigeait. M.me de Verneuil est retournée près d'Adèle, et lui a dit, devant toute cette famille: « Vous » trouverez simple, ma cousine, que » nous ayons été fâchés du mariage » de M. de Senange: l'humeur nous » a éloignés de lui; mais vous ne » devez pas en souffrir, a-t-elle ajouté, » en élevant la voix: et puisque cette » malheureuse circonstance nous rap-

» proche, j'espère que nous ne nous » éloignerons plus. »— Adèle l'a embrassée; et dès-lors la Maréchale et le reste de la famille l'ont traitée avec plus d'égards. Mais M.me de Verneuil m'a bien fait payer cette obligation; car aussitôt que le calme et la bienséance ont été rétablis dans le salon, elle m'a ordonné de la suivre sur la terrasse. Après m'avoir encore persiflé sur la manière dont je l'avais quittée, elle m'a demandé si j'étais amoureux d'Adèle. — Non assurément, lui ai-je répondu gravement.— « Vous ne l'aimez donc pas? » a-t-elle dit en riant. « Puisque vous ne l'ai- » mez pas, je vais la livrer à la Ma- » réchale. — Oui, je l'aime, me » suis-je écrié, mais je n'en suis pas » amoureux. — Ah! vous n'en êtes » pas amoureux! (en se retournant » encore) je vais.... — Eh bien, oui!

» si vous le voulez, j'en serai amou-
» reux, » lui ai-je répondu en saisissant ses mains pour la retenir malgré elle: « mais ayez pitié de son
» embarras et de sa jeunesse. — Et
» vous aime-t-elle?... Non certaine-
» ment. — Elle ne vous aime pas!...
» Fi donc, c'est une ingrate, et je
» l'abandonnerai.» — Au nom du ciel, ai-je repris, n'abusez pas de ma situation ; je dirai tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous la sauviez de cette Maréchale. — Alors s'asseyant, elle m'a dit, avec une majestueuse ironie : « Voyons si vous êtes digne
» de ma protection. » — Mais ne voulant pas compromettre Adèle, craignnt de piquer l'esprit railleur de Mme. de Verneuil, je me suis jeté dans des définitions, divisions, subdivisions, sur le degré d'amour que je ressentais, celui qui était permis,

l'espèce d'amitié que j'inspirais.... Plus je parlais, plus elle riait, se moquait, et faisait des questions si positives, avec un regard si pénétrant, et me menaçant toujours de cette maudite Maréchale, que je m'embrouillais comme un sot, et me fâchais comme un enfant. Enfin, la douce et triste Adèle est venue nous avertir que tout le monde était parti ; « mais » ils reviendront demain, » a-t-elle dit, en regardant Mme. de Verneuil avec timidité, et comme pour la prier d'être encore son appui. Aussi, malgré le besoin qu'elle a de s'amuser, y a-t-elle paru sensible, et a-t-elle promis de revenir le lendemain. Mais sans considérer plus long-tems le chagrin d'Adèle, elle nous a quittés, en disant qu'elle avait donné un rendez-vous d'affaires à l'opéra. — Quel horrible usage, que celui qui force à recevoir

les personnes qu'on aime le moins, et à se priver de ses amis dans les momens où l'on aurait le plus besoin de solitude et de consolation !

LETTRE XL.

Ce 11 septembre.

MONSIEUR de Senange étant moins mal hier au soir, Adèle consentit à prendre un peu de repos. Je remontai aussi dans ma chambre, en recommandant bien que s'il arrivait la moindre chose, s'il me nommait, on vint aussitôt m'avertir; car j'espérais toujours qu'il se souviendrait de moi, de mon respect, de mon attachement. Heureusement pour la tranquillité de mon avenir, ce matin à cinq heures on est venu me dire qu'il m'appelait. —J'ai couru chez lui : dès qu'il m'a vu il m'a demandé où j'avais été tout ce tems?— J'ai serré sa main, en l'assurant que j'avais toujours été près

de lui. — « J'ai donc été bien mal, » car je ne me rappelle pas.... » et rêvant ensuite comme s'il cherchait à rassembler ses idées.... « Mon jeune » ami, m'a-t-il dit, il se mêle à » votre souvenir des sentimens péni- » bles.... mais je veux les éloigner » dans ces derniers instans. Dites- » moi, je vous prie, assurez-moi, » qu'Adèle m'aime encore. » — Je l'ai interrompu pour l'assurer qu'elle n'avait pas un reproche à se faire. — « Et vous? » m'a-t-il demandé. — Et moi! ai-je repris en tombant à genoux près de son lit, et moi!.... Je lui ai avoué mon amour, mes combats, ma résolution de fuir, et surtout la certitude que j'avais acquise que, ni pour elle, ni pour moi, cela n'était point nécessaire; et je vous jure, lui ai-je dit, que vous êtes toujours ce qu'elle

qu'elle aime le mieux. « Puis-je vous » croire ? » m'a-t-il demandé en me regardant attentivement. Je l'ai assuré que j'étais vrai avec lui, comme si je parlais à Dieu même. — « Je vous » remercie, a-t-il répondu, en s'attendrissant ; Adèle pourra donc me » dire adieu sans rougir, et un jour » se donner à vous sans remords, et » sûre de votre estime ! je vous re- » mercie, je vous remercie, » a-t-il répété plusieurs fois très-vivement. — J'ai voulu le rassurer sur son état, mais il ne l'a pas permis. — « Je sais » que je n'en reviendrai point, m'a- » t-il dit ; cependant, malgré moi, » je crains de mourir.... Mon jeune » ami, promettez-moi que lorsque » cet instant viendra, vous ne m'a- » bandonnerez pas ! » — Je le lui ai promis, en essayant encore de calmer ses esprits : mais lorsque je lui disais

qu'il était mieux, il souriait, et cependant se répétait à lui-même qu'il mourrait, comme s'il eût craint de se livrer à de fausses espérances, ou qu'il eût eu besoin de se rappeler son état pour conserver son courage. — Il m'a parlé d'Adèle avec une tendresse extrême. « Je ne la recommande » pas à votre amour, m'a-t-il dit, » mais j'implore votre indulgence.... » Craignez votre sévérité.... elle est » jeune, vive, étourdie à l'excès.... » Promettez-moi de ne jamais vous » fâcher sans le lui dire.... la con- » damner sans l'entendre. — Rappe- » lez-vous que dans ce moment cruel » où, non-seulement il faut quitter » tout ce qu'on aime.... tout ce qu'on » a connu.... mais où il faut encore » se séparer de soi-même.... dans ce » moment je vous crois, vous la » donne, et vous souhaite d'être heu-

» reux. — Au moins, que son bon-
» heur soit ma récompense ! » — Il tremblait, soupirait, essayait de retenir des larmes qui s'échappaient malgré lui, et tenait ma main si fortement serrée, qu'il m'était impossible de m'éloigner. Pour cacher l'impression qu'il me faisait, j'appuyais ma tête sur son lit sans lui répondre davantage, lorsqu'on est venu lui dire que son notaire était arrivé. « Allez,
» mon jeune ami, m'a-t-il dit, j'ai
» quelques dispositions à faire ; vous
» verrez que je meurs en vous ai-
» mant et en vous estimant toujours. »
— Je l'ai quitté l'âme brisée ; au bout d'une heure, j'ai entendu plusieurs voix m'appeler.... M. de Senange venait d'être frappé d'une nouvelle attaque ; elle a été moins longue, moins fâcheuse que la première ; mais il est resté si faible, que le moindre acci-

dent peut nous l'enlever d'un moment à l'autre.

8 heures du soir.

Depuis cette seconde attaque, M. de Senange s'affaiblit à vue d'œil : sa tête même n'est pas trop à lui ; il a des absences fréquentes, pendant lesquelles il ne lui reste que le souvenir d'Adèle, mon nom qu'il répète souvent, et le regret de la vie qui le poursuit, lors même qu'il ne peut plus connaître le danger de son état. La pauvre Adèle ne se fait point d'idée de la mort. Quand M. de Senange agit, se meut, parle, elle se rassure, et croit que les médecins se trompent; mais s'il reste dans le silence, elle se désole, l'importune, l'interroge, voudrait même l'éveiller lorsqu'il s'endort; et l'image de la mort peut seule lui faire croire à la

mort.... La pauvre enfant!... dans quelques heures.—La pauvre enfant..!

Minuit.

C'est dans la chambre de M. de Senange que je vous écris ; il repose dans ce moment, mais il est sans aucune espérance. Adèle me fait une pitié extrême ; elle a passé la journée à genoux dans les prières, et toujours je l'ai vue se relever un peu consolée... Ah! c'est au moment où l'on va perdre ce qu'on aime, où tout ce qui l'entoure marque, à quelques minutes près, la fin de sa vie ; c'est alors que l'athée, si l'athée peut aimer, c'est alors qu'il doit sentir le besoin d'un Dieu! — Mais M. de Senange m'appelle. — Le malheureux me demandait pour me recommander encore Adèle : à mesure que la vie le quitte, il semble s'attacher plus fortement à

tout ce qu'il a aimé. Il l'a appelée, nous a fait mettre près de lui, a parlé long-tems bas sans que je pusse l'entendre : seulement j'ai distingué, plusieurs fois, le nom de Lady B. Il est tombé assoupi en nous parlant; Adèle a fait des cris si affreux, qu'il a fallu l'emporter de cette chambre, où elle ne le verra plus!... Je n'ai pu la suivre, car il m'a demandé de rester près de lui jusqu'à ses derniers momens, et sûrement je ne le quitterai pas. . . . . .

12 septembre, 7 heures du matin.

Il n'est plus! Henri; le meilleur des hommes a cessé de vivre : celui qui pouvait se dire : *Il n'existe personne à qui j'aie fait un moment de peine.* — Ah, excellent homme!... excellent homme!...

LETTRE XLI.

Paris, même jour.

Je ne suis plus auprès d'Adèle, Henri; c'est dans mon hôtel garni, c'est tout seul que j'ai à supporter mes regrets et mon extrême inquiétude. Ce matin, après vous avoir écrit deux mots, j'ai été retrouver Adèle qui, en me voyant, a bien deviné la perte qu'elle avait faite, et s'est trouvée fort mal. J'étais à genoux près d'elle; ses femmes l'entouraient, lorsque tout à coup Mme. de Joyeuse est entrée, et, sans remarquer l'état de sa fille, m'a demandé sèchement ce que je faisais chez elle dans une pareille circonstance? Je n'ai pas daigné lui répondre, et soutenais toujours la tête

d'Adèle, qui n'apercevait rien de ce qui se passait autour d'elle. Sa mère m'a repoussé, en me disant de lui laisser prendre des soins qu'il était trop déplacé que je lui rendisse. Je n'ai point souffert qu'on m'arrachât Adèle dans cet état, et Mme. de Joyeuse a bien vu qu'il serait inutile de le tenter. Elle s'est promenée brusquement dans la chambre, attendant avec impatience qu'Adèle reprit ses esprits. Dès qu'elle lui a vu ouvrir les yeux, elle lui a reproché vivement l'indiscrétion de sa conduite. Adèle la regardait d'un air égaré; mais à l'instant où elle l'a reconnue, elle a caché sa tête sur moi en fondant en larmes. » Finirez-vous bientôt cette scène » ridicule? lui a dit sa mère; votre » mari est mort; et la décence exige » au moins que vous paraissiez le » regretter. » — *Paraître* ! a dit Adèle

en

en levant les yeux au ciel. — « Oui, » lui a répondu sa mère, et il faut » que lord Sydenham sorte à l'instant » de chez vous. » —Furieux, j'allais lui répondre; mais Adèle a serré ma main, et je me suis arrêté. — Cependant, il fallait m'en aller; Adèle même m'en a prié en me disant tout bas qu'elle m'écrirait. Je l'ai donc laissée seule avec cette mère qui ne l'a jamais vue que pour la tourmenter. Quel supplice!... Je suis revenu dans un accès de rage qui dure encore; puisse-t-il continuer long-tems! car je redoute bien plus le calme qui lui succédera.

P. S. Un des gens d'Adèle arrive à l'instant, pour me prier de partir aussitôt pour Neuilly.... Cet homme en ignore la raison, mais il ajoute que

toute la famille m'attend ; *toute la famille !* Que puis-je avoir de commun avec elle? Ah ! c'est Adèle seule que je vais chercher.

LETTRE XLII.

Paris, minuit.

Lorsque je suis arrivé à Neuilly, j'ai trouvé effectivement toute la famille de M. et de Mme. de Senange réunie dans cette galerie où Adèle avait donné une si belle fête. Que nous sommes bizarres, Henri ! En entrant dans cette chambre, il m'a pris un saisissement dont je n'ai pas été le maître. Je regrettais M. de Senange, je le regrettais sincèrement, et j'ai cessé tout-à-fait d'y penser : un froid mortel m'a glacé en apercevant M. de Mortagne près d'Adèle ; il semblait qu'il ne fût jamais sorti de cette chambre, qu'il m'y attendait pour me braver, et me

tourmenter encore. Je sais que le titre de parent lui donne le droit d'être chez elle dans cette circonstance. Mais le retrouver là, près d'elle, en noir comme elle, pouvant la voir chaque jour, à toute heure, tandis que le devoir, les convenances, sa mère m'éloigneront.... le retrouver ainsi, a fait renaître tous mes sentimens jaloux; je ne pouvais ni respirer, ni parler. Un notaire m'a dit que M. de Senange avait ordonné que son testament ne fût ouvert que devant moi. On l'a lu tout haut; pendant cette lecture j'essayais de me calmer, ou au moins, de dissimuler mon agitation. — Après avoir laissé toute sa fortune à Adèle, M. de Senange fait quelques legs à des malheureux dont il prend soin depuis long-tems, et me nomme son exécuteur testamentaire, *espérant*, ajoute-t-il, *que*

les personnes qu'il avait le mieux aimées, s'uniraient d'intérêt et d'affection après lui.—A ces mots, j'ai vu M. de Mortagne s'embarrasser et regarder Mme. de Joyeuse, qui paraissait irritée : il m'a regardé aussi ; mais mes yeux ont dû lui apprendre qu'Adèle était à moi, et qu'on ne me l'arracherait qu'avec la vie. Nous ne nous sommes point parlé ; toutefois suis-je bien sûr que nos sentimens nous sont bien connus. — Par un codicile, M. de Senange conseille à Adèle d'aller passer au couvent l'année de son deuil, et demande d'être enterré à la pointe de l'île, dans cet endroit solitaire dont il avait été frappé un jour ; *dans cet endroit*, dit-il, *où le hasard ne pouvant conduire personne, le regret seul viendra me chercher, ou l'oubli m'y laisser inconnu.* L'usage permettant de laisser

un présent à son exécuteur testamentaire, il me donne sa maison de Neuilly, et me prie de ne venir jamais en France sans y passer quelques jours. — Je le remercie de ce bienfait; car cette maison me sera toujours chère.—Les parens de M. de Senange, voyant qu'ils n'avaient plus rien à espérer, sont partis en montrant plus ou moins leur humeur. Adèle a voulu aller à l'instant au couvent : sa mère a refusé d'y consentir; mais la volonté de M. de Senange lui a donné une résolution qu'elle n'eût jamais osé manifester sans elle. Je l'ai priée de me donner ses ordres, ou de permettre que j'allasse les recevoir. Mme. de Joyeuse a voulu s'y opposer encore; mais Adèle a été encore courageuse, et a dit qu'elle me verrait avec plaisir. Elle est partie avec ses femmes, et sa mère s'en est allée avec

M. de Mortagne.... Quelle union!... Je suis sûr que pendant tout le chemin ils n'ont pensé qu'aux moyens de m'éloigner, de me persécuter. Mme. de Joyeuse me hait, et la haine des méchans n'est jamais stérile. Ah! faudra-t-il lutter long-tems avant d'être heureux ? J'ai quitté aussitôt cette maison de deuil ; mais j'y retournerai pour la triste cérémonie. Adieu.

LETTRE XLIII.

Paris, ce 14 Septembre.

Je viens de rendre à cet excellent homme les derniers devoirs : j'ai répandu sur sa tombe des larmes bien sincères, et qui, si les regrets, l'amitié peuvent se sentir après nous, devraient pénétrer jusqu'à lui. Mon âme s'attache à cette espérance ; car je l'avoue, Henri, je rejette tous ces systèmes d'anéantissement total. Détruire les idées de l'immortalité de l'âme, c'est ajouter la mort à la mort. J'ai besoin d'y croire ; c'est la foi que veut la nature, et que toutes les religions adoptent pour se faire aimer.

Oh non ! je ne quitterai point Adèle sans espérer de la revoir... Je reviens encore à ces paroles que M. de Senange prononçait avec tant de simplicité : *pas une personne à qui j'aie fait un moment de peine !*.... Combien ces mots renferment de bonnes actions, d'heureux sentimens !... Tous les jours de ses nombreuses années ont été occupés, embellis par le bonheur de tout ce qui l'approchait.... Tous ces momens qui échappent à l'attention des hommes, et composent l'estime de soi-même ; ces momens réunis sont tous venus s'offrir à sa mémoire, pour adoucir les maux attachés à la vieillesse. — Oh ! heureuse, mille fois heureuse ! la famille de celui qui n'aurait eu d'autre ambition que de parvenir à pouvoir se dire à sa dernière heure : *il n'y a personne*

à qui j'aie fait un moment de peine !..
Paroles touchantes que j'aime à répéter, et qui ne sortiront jamais ni de mon esprit, ni de mon cœur !

LETTRE XLIV.

Paris, premier octobre.

Je n'ai point encore été chez Adèle : je crois devoir laisser passer ces premiers momens sans chercher à la voir. Si je n'étais que son ami, je ne l'eusse pas quittée ; mais j'avoue que mon cœur, à présent, ne peut consentir à prendre un titre si différent de mes sentimens. Lorsqu'Adèle est libre, je ne lui dois plus que de l'aimer avec passion, et jamais devoir n'a été mieux rempli. D'ailleurs, qu'ai-je à faire d'aller tromper ou flatter Mme. de Joyeuse ? Adèle est libre, et dès-lors, les petits mystères, les faux prétextes, le nom d'ami pour cacher celui d'amant,

tous ces détours doivent être bannis entre nous. Quand on aime Adèle, on n'a besoin de tromper ni de flatter personne : elle seule, dans l'univers, a des droits sur moi. Mes volontés, mes défauts, mes qualités lui appartiennent, et seront à elle jusqu'à mon dernier soupir. Adèle est libre !... Tous mes vœux seront satisfaits. — Elle m'écrira sûrement, pour m'avertir du moment où je pourrai la voir. Mais que le tems me semble long ! je ne sais ni le perdre ni l'occuper. J'ai voulu revoir les plus beaux monumens que Paris renferme; cependant, soit que cela tînt à ma situation, soit qu'ils n'eussent plus le piquant de la nouveauté, ils ne m'ont point intéressé. J'ai bien reconnu l'inconvénient d'avoir voyagé trop jeune. Je n'avais que quinze ans lorsque mon père me fit parcourir cette

grande ville. Nous passions la journée à voir tout à la hâte, spectacles, édifices, monumens, tableaux, détruisant la curiosité sans m'instruire; il m'a fait traverser ainsi toutes les cours de l'Europe; et je pourrais dire que rien ne me serait nouveau, et que cependant tout m'est inconnu. — Pour achever le mécontentement où je suis de moi-même, le Dr. Morris m'écrit que cette jeune religieuse se désole, passe ses jours dans les larmes, fuyant le monde, et repoussant les consolations. Sa santé s'affaiblit d'une manière effrayante, et la mort qui, dans son couvent, lui paraissait être la fin de ses peines, ne lui semble plus, aujourd'hui, que le commencement de ses maux. Il ajoute, « que » celui qui n'a pas l'âme assez forte » pour se soumettre à sa situation, » ne sera jamais heureux dans quel-

» qu'état qu'on le place. » — S'il était vrai, le plus doux espoir de la bienfaisance serait perdu ! — Que je hais ces tristes vérités ! on cherche à les apprendre, et on désire encore plus de les oublier. — Adieu.

LETTRE XLV.

Paris, ce 15 octobre.

QUE d'obligations j'ai à ce bon M. de Senange! mon cher Henri; sans lui, je ne sais combien j'aurais encore passé de tems sans revoir Adèle : mais grâce à l'amitié qui l'a porté à me nommer son exécuteur testamentaire, les affaires nous rapprocheront malgré les parens, et même malgré Mme. de Joyeuse. Hier, un notaire me remit des papiers qu'il fallait qu'Adèle et moi signassions. Je lui écrivis pour demander la permission d'aller les lui porter; elle l'accorda, et je partis dans une joie inexprimable de la revoir. En arrivant au couvent, on me fit monter dans

le parloir de son appartement. Elle courut à la grille, me donna sa main à travers les barreaux ; nous étions si émus, que nous fûmes quelques instans sans pouvoir nous parler. Aux premiers mots, sa voix me pénétra ; je m'arrêtais pour l'entendre, et quand je lui répondais, je voyais aussi qu'elle m'écoutait, même lorsque je ne parlais plus. Nous nous entretînmes de nos sentimens : je lui rappelai qu'elle était libre.... » Libre ! me dit-elle, est-ce que » vous me rendez ma liberté ?.... » Nous pensâmes à notre avenir, à nos goûts, à la vie que nous menerions.... C'était obéir encore à M. de Senange, que de nous occuper de notre commun bonheur. — Elle me pria d'être plus respectueux pour sa mère, de la soigner davantage.—« Tout ce que vous » lui direz d'aimable, me dit-elle,

» pensez

» pensez que vous me l'adressez, et » que je vous en remercie; effecti- » vement, je ne serai tranquille que » lorsque vous lui aurez plu; car » jusque-là, je crains toujours » qu'elle ne prenne quelques-unes » de ses préventions, dont ensuite » il serait impossible de la faire » revenir. » — Je promis tout ce qu'elle me demanda; et lorsque je cédais à un de ses désirs, c'était en souhaitant qu'elle en exprimât de nouveaux, pour m'y soumettre encore. Nous passâmes ainsi trois heures sans nous en apercevoir : je lui demandai à quoi elle s'occupait dans sa retraite. Elle me répondit, qu'elle s'était arrangée pour que sa vie fût à peu près distribuée comme elle l'était à Neuilly. « Je dessine, joue » du piano, travaille aux mêmes

» heures, me dit-elle ; le tems si
» heureux de nos longues prome-
» nades, je le passe ordinairement à
» continuer les leçons d'anglais que
» vous aviez commencé à me don-
» ner. Quoique seule, je fais mes lec-
» tures tout haut ; je répète le même
» mot jusqu'à ce que je l'aie dit pré-
» cisément comme vous. L'anglais a
» pour moi un charme d'imitation et
» de souvenir que le français ne sau-
» rait avoir. Je ne l'ai jamais entendu
» parler qu'à vous, et quand je le
» prononce, il me semble vous en-
» tendre encore ; chaque mot me
» rappelle votre voix, vos manières ;
» c'est une source de plaisirs iné-
» puisable. Si jamais vous me me-
» nez en Angleterre, je serai fâchée
» d'y trouver que tout le monde
» parle comme vous. » — Nous fû-

mes interrompus par Mmes. de Mortagne : en entrant, l'aînée appela Adèle *ma sœur*, ce nom me fit tressaillir. Adèle remarqua mon émotion, et s'empressa de me dire, que l'usage dans les couvens était que les religieuses, entr'elles, se nommassent toujours ma sœur, pour exprimer leur union et leur égalité. — « A leur » exemple, ajouta-t-elle, les pen» sionnaires qui s'aiment d'une af» fection de préférence, se donnent » quelquefois ce nom, qui les dis» tingue parmi leurs compagnes; et » depuis l'enfance, Mlle. de Morta» tagne et moi nous nous nommons » ainsi par amitié. » — L'explication d'Adèle ne me satisfit point; ce nom de sœur m'avait fait une impression extraordinaire Je crois que l'amour m'a rendu superstitieux; car je suis

tourmenté par une sorte de pressentiment qui me trouble. Mlle. de Mortagne, sœur d'Adèle!... j'en frémis encore.

LETTRE XLVI.

Paris, ce 2 novembre.

L'ÉTIQUETTE du deuil, les obsessions de Mme. de Joyeuse, empêchent souvent Adèle de me recevoir ; et, craignant surtout l'aigreur continuelle de sa mère, elle aime mieux rester sans me voir, que d'oser avouer les sentimens qui nous unissent. Cependant, à l'entendre, ma délicatesse devrait toujours être satisfaite, car elle appelle *devoirs* les choses qui me déplaisent le plus. — Si je lui reproche l'éloignement qu'elle me prescrit, elle dit qu'elle se *sacrifie* elle-même.—La peur qu'elle a de sa mère lui paraît du *respect*. —Elle nomme *décence* la soumission

qu'elle a pour les plus sots usages ; et dans nos continuelles disputes, Adèle n'a jamais tort, et je ne suis jamais content. — La dernière fois que je l'ai vue, sa mère était chez elle. J'ai vainement essayé de lui plaire ; elle me répondait avec une sécheresse presque malhonnête. Je ne disais pas un mot qu'elle ne fût prête à le contredire ; aussi retombions-nous souvent dans des silences vraiment ridicules, et notre conversation ressemblait tout-à-fait à la musique chinoise, où de longues pauses finissent par des sons discordans. Mais Adèle me regardait, me souriait, et c'était assez pour me dédommager. — Au bout d'une heure, Mme. de Joyeuse prit son évantail, mit son mantelet et dit, en me regardant, qu'elle était obligée de sortir..... Je vis clairement que cela voulait dire

qu'elle désirait ne pas me laisser avec sa fille.... Mais j'étais résolu de ne pas la comprendre, et je ne me dérangeai point.... Elle espéra sûrement qu'Adèle aurait plus d'intelligence, et elle lui demanda si ce n'était pas le moment de ses études ? Adèle baissa les yeux, en répondant que non. — Mme. de Joyeuse ne se contenta pas de cette réponse ; elle tira encore ses gants l'un après l'autre, répéta plusieurs fois qu'elle avait affaire.... réellement affaire.... sans qu'aucun de nous fît un mouvement pour se lever. — Enfin, elle me demanda si je n'avais pas l'intention d'aller à quelque spectacle ? Je lui déclinai à mon tour un non fort respectueux.... Aussi, après avoir balancé encore long-tems, fallut-il bien qu'elle se déterminât à partir.

Nous restâmes dans le silence tant

que nous la crûmes sur l'escalier ; mais dès que nous la jugeâmes un peu loin, nous nous livrâmes à toute la joie que nous causait son départ. Adèle riait comme un enfant qui a échappé à son maître. Cependant la peur fut plus forte que tous ses sentimens ; son amour, sa gaieté même ne purent lui donner assez de courage pour rester avec moi. Elle me renvoya bien vite, en me recommandant surtout de tâcher de rejoindre sa mère, et de la saluer en passant, afin de lui faire voir que je n'étais pas resté long-tems après elle. Je fus donc forcé de la quitter aussitôt, et de faire courir mes chevaux pour rattraper la lourde et brillante voiture de Mme. de Joyeuse. En me voyant, elle sortit presque sa tête hors de la portière, pour s'assurer apparemment si c'était bien moi : je

lui

lui fis une révérence qu'elle ne me rendit pas... — Rentré chez moi, je me mis à rêver à la crainte affreuse qu'elle inspire à sa fille. J'étais blessé qu'Adèle m'eût renvoyé si promptement, qu'elle eût pensé à me dire de saluer sa mère; cette petite fausseté me déplaisait..... Près d'elle, sa gaieté m'amuse; je pense comme elle, j'agis comme il lui plaît: mais dès que je suis seul, la réflexion change toutes mes idées; je me fâche contre elle, contre moi, je suis mécontent de tout le monde.

LETTRE XLVII.

Paris, ce 16 novembre.

J'AVAIS bien pressenti, Henri, que la mort de M. de Senange serait le commencement de mes véritables peines; et cependant, je devais croire qu'Adèle libre, et Adèle m'aimant, rien ne pouvait plus troubler mon bonheur.

Hier matin elle me fit dire de passer chez elle tout de suite : j'y courus aussitôt, et lui trouvai un air embarrassé que je ne lui avais jamais vu. Elle m'avait envoyé chercher pour me parler, disait-elle; et cependant elle n'osait me rien dire. — Elle me regardait attentivement, ouvrait la bouche.... se taisait.... me passait ses mains

à travers le grille.... hésitait.... allait enfin parler, et s'arrêtait encore. — Je ne savais que penser de tant d'émotion. Plus elle paraissait agitée, plus je désirais d'en connaître le motif; mais, ou elle se taisait, ou elle ne retrouvait d'expressions que pour dire qu'elle m'aimait et m'aimerait toujours!.... elle le répétait avec une ardeur qui m'effrayait : *toujours! toujours!*.... disait-elle vivement. — Je n'en doute pas, lui répondis-je.... Ces seuls mots lui rendirent son embarras, son silence : ses yeux mêmes se remplirent de larmes..... Je ne pouvais plus supporter cette incertitude ; mais je la suppliais vainement de s'expliquer. Elle m'assurait seulement de sa tendresse, et mettait tant de passion dans la promesse de son amour, que je la regardais quelquefois pour m'assurer si elle était bien devant mes

yeux ; car ses protestations si répétées annonçaient quelque chose de sinistre : elles avaient l'accent d'un adieu.... Son trouble m'avait gagné au point que, ne sachant qu'imaginer, je lui demandai, avec effroi, si elle se portait bien? Elle répondit qu'oui, et je respirai un moment, comme si je n'avais plus de chagrins à redouter.... Malheureux que je suis!... Cependant, mon inquiétude devenant un supplice, Adèle fit un effort sur elle-même pour m'apprendre que sa mère était venue la veille, et l'avait traitée avec une bonté mêlée de confiance et de plaisanterie, qui ressemblait plus à l'amitié que cette distance respectueuse dans laquelle elle l'avait toujours tenue. — Hé bien! m'écriai-je, fatigué de toutes ces distinctions? « Hé bien! » répondit-elle, ma mère m'a demandé » si vous resteriez long-tems ici? Ne

» lui ayant rien répondu, elle a de-
» mandé si j'avais imaginé de vous
» épouser? Je n'ai encore rien dit,
» et elle a ajouté que ce ne serait ja-
» mais de son consentement; que
» votre caractère ferait le tourment
» de ma vie. Elle a peint vivement
» le malheur de se trouver en pays
» étranger, sans amis, sans parens,
» et n'ayant ni consolations ni sou-
» tiens. » — Tout ce que j'avais de force en moi était employé à me contraindre; car, dès que je paraissais fâché, Adèle retombait dans le silence, et alors il fallait encore des heures pour l'engager à le rompre. Enfin elle me dit, « que sa mère lui avait avoué
» que, depuis long-tems, elle lui des-
» tinait pour mari un jeune homme
» qui réunissait tous les avantages de
» la naissance, de la fortune et des
» talens..... » — Quel est son nom ?

lui dis-je avec un emportement dont je n'étais plus le maître. — Elle me répondit qu'elle l'avait demandé. — Comment trouvez-vous qu'elle l'ait demandé ? apparemment pour se décider ensuite.... Et qui croyez-vous que ce soit ?.... M. de Mortagne..... Oui, c'est lui. Comme je l'avais déviné! M. de Mortagne ! repris-je presqu'étouffé par la colère.... « Mon seul » ami, remettez-vous, me dit-elle, » ou sans cela je ne pourrai plus vous » parler. » Elle me répétait qu'elle m'aimait, avec une affection que je ne lui avais jamais vue; mais toutes ses protestations ne pouvaient me rendre le bonheur. J'étais appuyé sur la grille sans pouvoir dire un mot, ni même la regarder : un poids immense m'accablait; elle parlait, et je ne l'entendais pas. Enfin elle se leva, et m'appela très-fort, comme si j'eusse

été bien loin d'elle. Le son de sa voix me causa une douleur aiguë qui me pénètre encore; parlez tout bas, lui dis-je, parlez tout doucement. — Alors, il faut lui rendre justice..... alors elle fit tout au monde pour me rendre plus tranquille. Se rapprochant de moi, comme si elle eût été près d'un malade affaibli par le longues souffrances, elle m'appelait à voix basse, me donnait les noms les plus tendres, les titres les plus chers.... Mon cœur l'entendait; et, peu à peu, ce grand orage se calmait, lorsque malheureusement elle prononça le nom de *mari:* ce titre me rendit toute ma fureur; c'est le seul auquel M. de Mortagne prétende, car il ne se donne pas la peine de l'aimer; c'est sa fortune qu'il épouse, son rang qu'il lui offre.

Au lieu d'écouter les douces plain-

tes d'Adèle, je me laissai aller à toute mon humeur, l'accusai de perfidie, de vanité : je ne sais jusqu'où aurait été mon emportement, si ses larmes ne m'avaient pas tout à coup arrêté ; elles tombaient en abondance, et semblaient adoucir ma blessure.... Dès qu'elle me vit plus tranquille, elle pressa mes mains de nouveau, les porta à ses yeux ; elle paraissait aimer à en essuyer ses pleurs : mais elle s'arrêta comme si elle avait encore quelque chose à m'apprendre..... Alors, je l'avoue, Henri, surpris qu'il lui restât de nouvelles peines à me faire, je me mis à marcher dans la chambre en lui criant de se hâter, et de tout dire. — « Ma mère, reprit-elle, me » vanta long-tems les avantages de » ce mariage, mais je l'ai refusé. » — Ah ! ce mot me rendit mon amour et ma soumission ; je revins près d'elle,

je promis de ne plus l'affliger, de modérer ma violence, mon humeur. Je me reprochais si cruellement de l'avoir affligée, que je la priai même de se venger, de me punir..... Mais la cruelle, abusant bientôt de mes remords, de ma douceur, s'empressa d'ajouter que sa mère n'avait paru ni étonnée, ni fâchée de son refus, et lui avait seulement demandé de voir M. de Mortagne comme un parent à qui elle devait des égards.... « Ma » mère, continua-t-elle, m'a dit que » je croyais vous aimer, et qu'elle » ne le pensait pas; que j'étais con- » vaincue de ne jamais aimer M. de » Mortagne, et qu'elle était persuadée » du contraire. *Ne disputons pas sur* » *ce point*, m'a-t-elle dit en riant: » *voyez-les également tous deux;* » *passez l'année de votre deuil à* » *comparer, à réflechir; et au bout*

» *de ce tems, celui que vous préfé-*
» *rerez aura mon consentement.*
» J'aurais bien désiré la refuser; mais
» tremblant de la fâcher, craignant
» de vous déplaire, j'ai seulement
» osé lui demander un jour pour ré-
» fléchir: voyez, dictez ma réponse. »
— Que pouvais-je dire ? C'était moi alors qui gardais le silence : il m'était impossible de donner ou refuser mon aveu à un pareil arrangement.... Cependant, elle me peignit si vivement la terreur que sa mère lui inspire, me répéta tant de fois qu'elle m'aimait, que moi, faible créature, redoutant de l'affliger, je fermai les yeux, et m'en rapportai à elle.... Le croirez-vous? Au lieu de s'effrayer des peines qu'elle allait me causer, de se trouver plus à plaindre que moi, elle a paru bien aise, et saisissant aussitôt une permission que je n'avais pas

même prononcée, elle m'a remercié... oui, remercié!... l'ingrate!... J'avais été si cruellement agité, que le son de sa voix, son silence, ses paroles me blessaient également.... Cependant je ne pouvais m'éloigner d'elle; je restais long-tems sans dire un mot, ni permettre qu'elle me parlât. Mes pensées, mes souffrances mêmes avaient encore une sorte de vague que je craignais de fixer. Le chagrin, l'inquiétude, n'avaient pas marqué leur place dans mon âme; et il me semblait que, tant que je resterais près d'elle, je pourrais encore être heureux; mais que si une fois je m'en allais, tout serait fini pour moi..... Cependant, il fallut bien la quitter, et je partis éprouvant déjà toutes les horreurs de la jalousie.

LETTRE XLVIII.

Paris, ce 25 novembre.

Je ne vous ai pas écrit depuis quelques jours, mon cher Henri, parce que je suis trop mécontent; mes résolutions varient presqu'aussi rapidement que mes pensées se succèdent; je ne me reconnais plus. — Après vous avoir mandé la faiblesse avec laquelle j'avais consenti à ce qu'Adèle revît M. de Mortagne, je restai tout le jour à rêver à sa situation, à la mienne : je ne savais encore à quoi m'arrêter, lorsque le lendemain je retournai à son couvent. J'y allai lentement; c'était la première fois que je ne me hâtais pas d'y arriver.

En entrant dans la cour, je vis un cabriolet auquel était attelé un superbe cheval qui frappait la terre, rongeait son mors, et semblait brûler de partir. — Il est ici depuis long-tems, me dis-je intérieurement, car un instinct secret m'avertissait que cette voiture appartenait à M. de Mortagne. — Je montai l'escalier avec une répugnance extrême, et cependant j'avançais toujours. J'allais entrer dans le parloir, lorsque je fus arrêté par des rires éclatans à travers lesquels je reconnus la voix d'Adèle. Sa gaieté me fit redescendre quelques marches, qu'il fallut remonter pour suivre le laquais qui m'avait annoncé. — Je trouvai M. de Mortagne avec un gros chien qui était la cause de tout ce bruit. Ses sœurs étaient avec Adèle dans l'intérieur du parloir. Après les premières révé-

rences, la plus jeune d'elles pria son frère de faire recommencer au chien les tours qu'il avait déjà faits ; et voilà le chien faisant sentinelle, et toutes ces bêtises qui ne devraient amuser que des enfans. Mmes. de Mortagne s'en divertissaient beaucoup, mais Adèle ne riait plus ; — elle me regardait avec inquiétude : la joie de ses amies, les peines que prenait leur frère, n'attiraient plus son attention ; c'était même avec effort que sa politesse la forçait quelquefois à sourire.... Déjà, me disais-je, elle se contraint pour moi.... Encore un jour, et elle s'en cachera peut-être ; de la crainte à la dissimulation il n'y a qu'un pas. — Le sérieux avec lequel je regardais le maître et le chien fit bientôt cesser ce badinage ; d'ailleurs, l'impatient cheval se faisait toujours entendre, et les cris continuels du palefrenier

avertissaient assez de la peine qu'il avait à le contenir; Adèle en fit la remarque sans trop savoir ce qu'elle disait..... M. de Mortagne se leva aussitôt, et partit avec empressement lui jetant un regard qui disait : *je ne gêne personne, moi, je ne suis point jaloux*..... Si jeune, point jaloux !.... Il a donc déjà renoncé à l'amour ! Adèle, vous suffirait-il d'être aimée ainsi ?— Ses sœurs coururent à la fenêtre pour le voir partir.—Je l'entendis qui fouettait, arrêtait, excitait son cheval; elles détournaient la vue, lui disaient de prendre garde ; mais ni leur peur, ni leurs cris ne purent engager Adèle à se déplacer ; elle resta assise près de moi. — « Si je » n'avais pas été ici, lui demandai-je » tout bas, seriez-vous restée ?..... » Non, me répondit-elle ; je crois que » par curiosité j'aurais été à la fenê-

» tre.—Oui, lui dis-je, par curiosité ;
» M. de Mortagne aurait cru que
» c'était lui qui vous y attirait. »

Quelques minutes après, ses sœurs nous laissèrent seuls.—Comme Adèle était embarrassée !.... Je pris sa main et la baisai en soupirant... « Je n'ai » rien à me reprocher, me dit-elle, » et, cependant, je ne suis plus » contente.... » — Sa douceur me toucha ; je n'envisageai plus que la crainte que sa mère lui inspire ; je la plaignis, la plaignis sincèrement. Avec quelle tendresse je cherchais à la rassurer, à la consoler ! — « Si » vous saviez, me dit-elle, comme » vous êtes différent de vous-même. » Lorsque vous êtes entré, votre » visage était si sévère !... Avant » que j'arrivasse, lui répondis-je en » souriant, vous étiez si gaie !.... » Elle sourit à son tour, mais ce rire

avait

avait quelque chose de triste et de doux qui me pénétra. — « J'avoue, » reprit-elle, que je ne suis assez » forte ni pour déplaire à ma mère, » ni pour vous fâcher.... » — Elle rêva long-tems, et finit par me proposer de ne jamais voir M. de Mortagne qu'en ma présence. J'adoptai cette idée avec une tendre reconnaissance; nous nous séparâmes satisfaits l'un de l'autre, et nous aimant, je crois, plus que jamais.

Deux jours après, Adèle m'écrivit que M. de Mortagne lui ayant fait demander si elle serait chez elle le soir, elle me priait de m'y rendre de bonne heure. Je fus exact; mais il arriva presqu'en même tems que moi, et parut étonné de me rencontrer. Cependant, se remettant aussitôt, comme un homme maître de ses passions, ou plutôt n'ayant déjà plus de

passions, il fit quelques complimens à Adèle, qui lui répondit avec une sécheresse que je n'approuvai point.... Ne pourra-t-elle donc jamais le traiter comme un homme ordinaire ? Et aura-t-il toujours à se plaindre ou à se louer d'elle ? Je comptais lui en faire quelques reproches dès que nous serions seuls ; mais soit qu'il espérât rester après moi, ou s'amusât à me tourmenter, il ne s'en alla qu'au moment où l'on vint avertir Adèle que la supérieure la demandait.... Alors il fallut bien que nous sortissions en même tems ; il sauta plutôt qu'il ne descendit l'escalier, se jeta dans sa voiture, et partit comme un éclair. Dès qu'il fut hors de la cour, Adèle parut à sa fenêtre, et me salua comme si elle m'eût dit : *J'ai attendu qu'il n'y fût plus pour me montrer....* Combien

je lui sus gré de cette petite attention !... Que la plus légère préférence laisse de douceur après elle ! En quittant Adèle, ma raison avait beau me dire *que cette froideur était trop loin de son caractère pour durer.... qu'elle passerait bientôt, et que si M. de Mortagne s'obstinait à la voir, il finirait par en être supporté....* Adèle à la fenêtre, et n'y venant que pour moi, détruisait toutes ces réflexions.

Mais hier, elle m'écrivit qu'il devait encore venir. — Je ne reçus sa lettre qu'à l'heure même où il devait être déjà chez elle ; j'y allai, détestant le rôle que ma complaisance avait entrepris. — En effet, quelle lâcheté de lui permettre de le recevoir si j'étais inquiet ; et si je n'étais point jaloux, pourquoi ne pas oser les laisser ensemble ?.... Vingt fois

je fus au moment de retourner, et cependant j'avançais toujours : mes sentimens changeaient, se heurtaient, et n'en devenaient que plus douloureux !... En entrant chez elle, je remarquai que M. de Mortagne regarda plusieurs fois ses sœurs, en riant d'un air moqueur. Mon humeur augmenta, mes soupçons se renouvelèrent. Adèle aussi me demanda de mes nouvelles, d'une voix assurée que je ne lui connaissais pas, et lui-même s'avisa de m'adresser plusieurs fois la parole.... Il me sembla qu'il régnait entr'eux une aisance, une facilité de conversation qui me confondaient... Elle se fit apporter un dessin qu'elle venait de finir ; il le loua avec tant d'exagération, qu'elle rejeta ses éloges, mais si faiblement, qu'on sentait bien que la flatterie ne lui déplaisait pas.... D'ailleurs pourquoi

lui faire connaître ses talens, si elle ne désire pas lui plaire ?.... Non, Henri, non, je ne souffrirai pas qu'elle le revoie.... Cette recherche de ne le recevoir que devant moi, n'est qu'une ruse de femme; j'entends ce qu'elle dit, mais sais-je ce qu'elle pense ?.... Pour achever de me tourmenter, sa mère arriva peu de tems après moi, et dit à sa fille qu'elle avait à lui parler : je me levai pour les laisser libres. M. de Mortagne fit aussi un mouvement pour s'en aller, mais Mme. de Joyeuse lui dit de rester.... Indigné, j'allais me rasseoir, peut-être même faire une scène ridicule, lorsqu'Adèle, plus pâle que la mort, me dit adieu, et me pria de revenir aujourd'hui... Sa terreur me fit pitié; mais je reviendrai, et certes je ne me laisserai pas jouer plus long-tems.... Elle ne le reverra jamais.... Que peut

lui faire la colère de sa mère ? elle n'en dépend plus.... Si je dois l'épouser un jour, mon opinion, mon estime seules doivent la conduire. Je lui proposerai de venir à Neuilly, d'y passer avec moi le tems de son deuil ; si elle me refuse, c'est qu'elle ne m'aura jamais aimé.... Mais aussi si elle y consent !... Insensé !... si elle y consent ! souffriras-tu qu'elle manque à des convenances que les femmes doivent toujours respecter ? Ah ! je ne serai jamais heureux, ni avec elle, ni sans elle !...

LETTRE XLIX.

Neuilly, ce 22 janvier.

Je la revis hier, et, comme à l'ordinaire, elle voulut essayer de me toucher par sa douceur, de me séduire par ses larmes ; mais je m'étais armé de courage, et je sus leur résister. J'exigeai qu'elle ne revit jamais M. de Mortagne. « Adèle, lui dis-je, ma » chère Adèle, n'écoutez plus de » vaines frayeurs, une fausse timi- » dité. Consentez à déclarer à votre » mère les sentimens qui nous unis- » sent. — *Je n'oserai jamais.* — » Adèle, je vous aime de toutes les » forces de mon âme ; je vous aime » plus que moi-même, plus que la » vie ; mais je ne puis souffrir ce par-

» tage d'intérêt. Ma jalousie vous » offense, me dégrade ; cependant » je ne saurais m'empêcher d'être » inquiet. »—Alors nous entendîmes le bruit d'une voiture, car depuis que Mme. de Joyeuse veut sacrifier sa fille une seconde fois, elle l'obsède sans cesse ; et le matin, l'après dîner, le soir, quelle que soit l'heure où j'arrive, elle accourt toujours sur mes pas. « Voilà votre mère, m'é- » criai-je ; ce moment est peut-être » le dernier. Prononcez que vous ne » reverrez jamais M. de Montagne, » ou dites-moi de vous fuir sans re- » tour. » — *Ma mère me fait trembler.* — Je n'en entendis pas davantage, et sautai l'escalier sans savoir ce que je faisais.

Décidé à me guérir d'un amour aussi faiblement partagé, je courus à mon hôtel garni demander des che-

vaux,

vaux, et je partis pour l'Angleterre. John voulut vainement représenter, demander quelques heures pour faire des paquets : « Pas une minute, lui » dis-je ; donnez tout ce que je ne » puis emporter, et marchons. » — Cependant je n'avais pas fait deux lieues, que l'envie de savoir ce que deviendrait Adèle me tourmenta. D'ailleurs, je voulais bien l'abandonner; mais, certes, je ne consentais pas à la céder à M. de Mortagne, et j'étais déterminé à lui arracher la vie plutôt que de la lui voir épouser. Dans cette agitation, je revins ici. Cette maison m'appartient; ainsi j'en puis disposer. — Lorsque j'y fus arrivé, je fis venir les gens de M. de Senange, que j'ai tous gardés. « Des » raisons particulières, leur dis- » je, font que je ne veux point » qu'on sache mon séjour ici; s'il

» vient à être connu, ce ne pourra » être que par l'un de vous, et je vous » chasserai tous. — » Alors ils se regardèrent les uns les autres, comme suspectant chacun leur fidélité commune. — « Mais si je parviens à être » ignoré, je vous récompenserai » tous. » Ils se regardèrent de nouveau, en se faisant par signes de mutuelles recommandations ; et en s'en allant, j'entendis qu'ils se promettaient d'être discrets; ainsi j'espère qu'ils le seront.

Me voilà donc encore une fois dans cette maison, où j'ai éprouvé des sentimens si vifs, des peines si extrêmes!

Je ne suis encore entré que dans l'appartement que j'occupais. Je redoute de voir celui de M. de Senange, la chambre d'Adèle ; je le crains d'autant plus, que j'avais ex-

pressément défendu qu'on changeât la moindre chose, même dans l'arrangement des meubles. Les habitudes de M. de Senange seront conservées, ses goûts respectés. Il faut garder bien peu de mémoire des morts pour déranger sans scrupule tout ce qui les rappelle. On ne sait pas soi-même ce qu'on perd de petits souvenirs, d'impressions douces, combien on affaiblit ses regrets, en changeant le séjour qu'ils ont habité.

Adieu, je ne fermerai point cette lettre, et je vous écrirai sans ordre, sans suite, un journal de mes projets, de mes inquiétudes, ce que j'apprendrai d'Adèle, enfin ma vie : trop heureux si je puis un jour retrouver mon indifférence !

Ce 23 janvier, six heures du soir.

J'ai revu ces jardins. Il n'y a pas

un arbre qui ne m'ait rappelé Adèle et ses petites joies lorsque, plus diligente que moi, elle arrivait de meilleure heure pour voir le travail des ouvriers;— lorsque, passée dans l'île, elle gardait le bateau, attendant sur le rivage que je parusse à l'autre bord. Alors, se moquant de ma paresse, de mon embarras, elle me faisait des signes pressans de venir la trouver. Quand je lui montrais le bateau qui était attaché près de l'île, j'entendais les éclats de ce rire frais et gai qui passe avec la première jeunesse. Elle me disait un léger adieu; partait comme pour ne plus revenir, mais s'arrêtait de manière à ne pas me perdre de vue; se cachait derrière les arbres, croyant que je n'apercevrais pas le transparent de sa mousseline blanche, de sa robe de neige; puis elle venait me saluer, feignant

de me voir pour la première fois ; puis enfin, elle m'envoyait le bateau : j'allais la joindre.... Joies innocentes ! Plaisirs simples qui me pénétraient de bonheur ! plaisirs que je me rappelle tous !

For oh ! how vast a memory has love !

Suis-je donc condamné à vous perdre sans retour ?

Ce 24 janvier, à midi.

Je n'ai su ce que je faisais en venant dans cette maison. Etait-ce pour oublier Adèle ? est-ce ici que je me promettais de la haïr ? ici, où elle m'a dit qu'elle m'aimait, et où j'ai juré d'être à elle jusqu'à mon dernier jour.

Ce matin je suis entré dans la chambre où M. de Senange est mort. Les fenêtres en étaient fermées. Une

obscurité religieuse couvrait ce lit où il a rendu les-derniers soupirs. Je m'en suis approché, et là, une voix secrète, ma conscience peut-être, m'a répété les paroles qu'il m'a dites avant de mourir.... le pardon qu'il m'avait accordé sous la condition de rendre Adèle heureuse, d'être plus indulgent : .... Ai-je rempli ma promesse ? Cet excellent homme m'approuverait-il ? ... Je suis sorti lentement de cette chambre. Ma colère était passée ; je n'étais plus que le défenseur d'Adèle et le juge sévère de moi-même.

J'ai été dans l'île voir le monument qu'elle a fait élever à la mémoire de M. de Senange. Un obélisque très-simple couvre sa tombe, sur laquelle elle a fait graver ces mots :

Il ne me répond pas, mais peut-être il m'entend.

Et moi que lui dirai-je ? que puis-je me répondre ?

A deux heures.

Je viens d'ordonner à John de prendre un cheval à la poste, et d'aller descendre à Paris dans l'hôtel garni que j'occupais, faisant semblant de venir chercher quelque chose qu'il eût oublié ; mais en effet pour s'informer adroitement si Adèle avait envoyé chez moi, et savoir ce qu'elle faisait. En attendant le retour de John, je vais promener ma tristesse dans la campagne. Quoique le tems soit superbe, l'hiver est dans sa rigueur. Une visite à la famille de Françoise sera sûrement bien reçue, et peut-être leurs visages satisfaits me rendront-ils plus tranquille.

Paris, dix heures du soir.

En revenant de chez Françoise, en entrant dans la cour, j'ai vu sur le sable les traces d'un carrosse. Les sillons me prouvaient qu'on n'était pas entré dans la maison, mais que la voiture s'était arrêtée à la grille du jardin, et de là avait gagné la cour des écuries... Henri ! moquez-vous encore de l'amour. Malgré l'invraisemblance d'une pareille visite, mon cœur, mes yeux mêmes, me disaient que cette voiture appartenait à Adèle. Je suis entré avec précipitation dans le jardin, et je l'ai aperçue suivie de deux de ses femmes, qui prenait le chemin de l'île. J'ai couru la joindre. Elle ne m'attendait pas. En me voyant, elle a jeté un cri, et la pâleur a couvert son visage.

Lorsqu'elle a eu repris ses sens, elle m'a dit qu'on lui avait assuré que j'étais parti pour l'Angleterre. J'ai baissé ma tête sur ses mains. Adèle, lui ai-je dit, qu'avez-vous résolu? — *Rien: je me desespérais de votre départ; et vous croyant absent, je venais ici pleurer M. de Senange et les jours de mon bonheur.* — « Aurez-vous du courage ? » — *Je n'en trouve pas contre ma mère. Ne me rendez pas malheureuse; ayez pitié de ma faiblesse*, m'a-t-elle dit, en se mettant presqu'à genoux devant moi. Je la prenais vivement dans mes bras pour la relever, quand je me suis senti arrêter par une main étrangère; et me retournant, j'ai vu encore Mme. de Joyeuse, mais transportée de fureur. Elle avait été au couvent, y avait appris qu'Adèle venait de partir pour Neuilly, et l'avait immédiatement

suivie. — *Vous aux pieds de lord Sydenham !* s'est-elle écriée. — Adèle est retombée à genoux devant sa mère, et, avec une voix qu'on entendait à peine : — *Ma mère*, lui a-t-elle dit, *je l'aime. Il vous respectera aussi, n'en doutez pas. Je vous ai obéie une fois sans résistance ; récompensez-moi aujourd'hui en faisant mon bonheur.* — Mme. de Joyeuse a juré qu'elle ne consentirait jamais à ce mariage, a maltraité sa fille, a cherché à m'insulter en disant que je n'ambitionnais que l'immense fortune d'Adèle. — Sa fortune ! lui ai-je dit avec mépris, je la refuse ; gardez-la pour ses frères. Je ne veux de votre fille qu'elle-même. — A ces mots, j'ai vu sur son visage un mélange de joie, d'étonnement et de doute. — *Vous l'entendez*, a dit Adèle ; *que n'y avons-nous pensé*

plutôt? Oui, ma mère, mon jeune frère n'est pas riche; donnez-lui tout mon bien, et rendez heureux vos enfans. — « Oui, ai-je répété, tous vos enfans »; car, soit la confiance que donne la générosité, soit un effet de l'amour, je ne me trouvais point humilié de descendre envers elle à la prière; je suis tombé aussi à ses pieds. Elle a essayé de résister, de traiter de folie le désintéressement de sa fille. Elle s'est prétendue même obligée de la défendre contre une passion insensée : mais j'ai su détruire des scrupules qui ne demandaient peut-être qu'à être vaincus; et j'ai assuré à Adèle au delà du sacrifice qu'elle me faisait. Enfin mes instances, mon dévouement, les caresses de sa fille ont achevé de l'entraîner, et elle m'a appelé son fils, en embrassant Adèle.

Ce n'est pas tout, Henri : Mme. de Joyeuse, pour éviter les persécutions de M. de Mortagne, peut-être pour se sauver un peu de mauvaise honte (car elle a dit bien du mal de moi, a juré bien des fois que je ne serais jamais son gendre), a exigé que notre mariage se fît tout de suite. Ainsi, avant huit jours, votre ami sera le plus heureux des hommes.

P. S. Je joins ici la copie d'une lettre qu'Adèle avait envoyée chez moi, et que John m'a rapportée. Que j'étais injuste ! et combien d'amers repentirs eussent été la suite de mon caractère jaloux et emporté ! Oh ! je ne mérite pas mon bonheur; mais puissé-je le justifier par la conduite du reste de ma vie !

« Mon ami, mon seul ami, vous » avez pu me fuir, ne pas me ré-

» pondre lorsque je vous appelais.
» Je me suis précipitée à la fenêtre
» du parloir ; mais vous n'avez pas
» tourné la tête. C'est la première
» fois que vous partez sans m'y cher-
» cher encore pour me dire un der-
» nier adieu. Si vous m'aviez regar-
» dée, vous m'auriez vue au déses-
» poir. Mon ami ! sûrement vous ne
» doutez pas de votre Adèle. Je vous
» appartiens par le vœu de mon
» cœur, par l'ordre de M. de Se-
» nange. Mais pourquoi n'avoir pas
» pitié de ma faiblesse ? Ne suffit-il
» pas que la présence de M. de Mor-
» tagne vous inquiète pour qu'elle
» me soit odieuse ? Cependant j'a-
» voue, qu'espérant vous amener à
» céder aux volontés de ma mère,
» j'aurais voulu le recevoir jusqu'à
» l'époque qu'elle a fixée. Mais si
» ce sacrifice vous est trop pénible

» dictez ma conduite. Je n'ai pas be-
» soin d'être à vous pour vous obéir.
» Mon ami ! songez seulement avant
» d'ordonner, que mon attachement
» pour vous ne saurait être douteux,
» et que ma timidité est extrême. »

LETTRE L.

Paris, ce premier février.

Je viens de l'autel. Adèle est à moi ; je lui appartiens. Elle a donné sa fortune à son jeune frère. Mme. de Joyeuse est contente, chérit sa fille ; elle m'aimera. M. de Mortagne est oublié de tous. Jouissez du bonheur de votre ami.

Le petit ouvrage qui suit est celui que madame de Verneuil donna à lord Sydenham ; nous l'avons placé ici afin de ne pas retarder la marche de ces Lettres.

AGLAÉ,

CONTE.

Une morale nue apporte de l'ennui :
Le Conte fait passer le précepte avec lui.

LA FONTAINE.

Ce conte a été fait pour une jeune personne que sa toilette occupait beaucoup ; elle avait déjà tous les défauts d'Aglaé, que nous n'avons fait Princesse que par égard pour la Fée, qui ne pouvait pas trop se mêler d'une éducation ordinaire.

AGLAÉ,

CONTE.

Il y avait une fois une Reine qui croyait que rien ne pouvait s'opposer à ses désirs. Les Dieux, dans un moment de complaisance, lui avaient donné une fille d'une beauté si rare, qu'avant d'avoir atteint sa quinzième année, elle était déjà l'objet de l'admiration. Les poëtes la célébraient dans leurs vers : elle inquiétait surtout l'amour-propre des femmes. On la nommait Aglaé. Elle avait de la noblesse dans les traits, et cependant un extérieur modeste. Avec de l'esprit naturel, de la sensibilité, des dispositions à la bienveillance, Aglaé, sans mériter tout-à-fait des ridicules, fournissait souvent des prétextes à

ceux que la malignité amuse. Les soins outrés de sa toilette absorbaient sa journée ; les modes les plus exagérées étaient celles qu'elle préférait; et sa taille souple et légère perdait toute sa grâce sous l'amas fastueux des étoffes les plus riches. Quant à son esprit, tout ce qu'il fallait apprendre la fatiguait. Les leçons la conduisaient à la mélancolie ; l'étude aux vapeurs ; le raisonnement à la tristesse. Pour la guérir de tant de maux, il fallait lui parler de sa beauté, de ses parures, sujets intarissables de ses conversations et de ses plaisirs. La Reine, mère d'Aglaé, comme toutes les mères tendres et faibles, s'amusa d'abord de ce besoin de briller, et l'augmenta peut-être en cédant à des fantaisies qu'elle crut toujours pouvoir gouverner. Sous le prétexte de la rendre heureuse, elle avait com-

mencé par la gâter. N'ayant pas la force de l'affliger, espérant du tems ce qu'elle ne pouvait attendre de son courage, cette mère aveugle reculait toujours l'époque d'une éducation plus sévère. Dans l'enfance, elle s'était crue des années pour corriger sa fille et l'instruire; à présent, elle attendait l'âge et la raison. Insensiblement elle l'aurait amenée à être comme presque toutes les femmes, qui passent leur vie à se dire trop jeunes pour savoir, jusqu'au jour où elles se croient trop vieilles pour apprendre.

Du tems que les royaumes méritaient les soins des êtres surnaturels, ces génies bienfaisans surveillaient les humains, réparaient les excès de la précipitation, ou les maux nés de l'insouciance: ils rendaient les erreurs des Rois moins funestes, et rétablis-

saient tout à la fois leur gloire et la félicité de leurs peuples. Ces êtres merveilleux se nommaient des Fées. Celle qui protégeait les augustes parens d'Aglaé vint à leurs secours. Elle suppléa leur volonté tardive, enleva leur fille, la transporta dans une île déserte, et lui donna une gouvernante sévère dans les principes, mais indulgente pour les fautes passées : une de ces femmes rares, dont l'excellent esprit aurait pu se passer de l'expérience; qui dans le même moment, fournissent à leur élève le modèle et le précepte, et qui vouées par penchant à la raison, mettent au rang de leurs devoirs l'art de la rendre aimable; une de ces femmes enfin, qui savent bien à quoi s'en tenir sur la prétendue perfection humaine, mais qui gardent soigneusement leur secret de peur que la

jeunesse n'en abuse : telle était celle qui devait seconder les vues de la Fée. On sait que ces espèces de divinités terrestres ne font rien comme les autres, et préfèrent toujours les moyens les plus bizarres ; ce qui, soit dit en passant, prouve de leur part une grande connaissance des hommes. La Fée transporta dans cette île les vieilles les plus décrépites de la Cour, dont la jeunesse avait été célèbre par la beauté, l'esprit et leurs inconséquences : car, je ne sais pourquoi, ces dons brillans coûtent toujours quelque chose à la raison. La plus jeune de ces femmes avait cent ans. La Fée dit à Aglaé : « *Vous ne sortirez point d'ici que vous n'ayez découvert par quel attrait, par quels charmes, chacune de ses femmes brillait dans sa jeunesse. Mais aussi, chaque fois que vous*

» *devinerez juste, vous serez parée*
» *d'une grâce nouvelle. Je vous*
» *doue de toutes celles qu'elles ont*
» *perdues si vous pouvez les re-*
» *trouver.* »

Après ces mots la Fée disparut, laissant Aglaé dans l'ivresse de la joie, et au plus haut degré du bonheur, *l'espérance.* Elle courut chez toutes les vieilles, et les examina avec tant d'attention qu'elles prirent pour de l'intérêt un sentiment très-personnel : car s'il faut l'avouer, Aglaé s'attendait bien à être parfaite avant la fin de la journée. L'âge, les maladies, les regrets avaient tout détruit. Cependant leur extrême laideur étonna moins Aglaé que l'horreur qui les saisit machinalement, à l'aspect imprévu de la beauté unie à tout l'éclat de la jeunesse. Le silence envieux des unes, les murmures des autres, l'embarras

barras de toutes, ôtèrent à Aglaé le courage d'entrer en conversation. Elle se retira plongée dans des idées sombres, mais qui avaient bien moins pour objet la dégradation de la nature humaine, que la difficulté d'accomplir les conditions de la Fée. Le lendemain, même épreuve, même chagrin. Elle vint tristement trouver sa bonne, le cœur gros de soupirs, les yeux humides de pleurs, la tête pleine de projets, malheureuse, regrettant des biens dont jusque-là, cependant, elle s'était si légèrement passée. « La » Fée se moque de nous, lui dit-» elle avec aigreur; elle veut que nous » restions toujours dans cette île; je » suis sûre qu'aucune de ces femmes » n'a été jeune. Pour l'amabilité, elle » ne fait qu'augmenter avec l'expé-» rience et le savoir; du moins, c'est » ce qu'on me disait en m'accablant

» de leçons ; et l'on ne saurait ni les
» voir, ni les écouter. »

La gouvernante sourit, et observa en général que les défauts d'autrui nous trouveraient plus indulgens, si nous étions moins adroits à détourner les yeux des nôtres. Cette réflexion déplut à Aglaé, qui s'éloigna avec une humeur que, jusque-là du moins, elle avait pris la peine de cacher. Les remords ne tardèrent pas à l'avertir de son injuste vivacité ; et, ne pouvant plus long-tems se dissimuler ses torts, elle vint les expier dans les bras de sa gouvernante. Le besoin d'un pardon rend modeste et sensible : on croit effacer sa faute par un excès de confiance, et dans la joie que donne le raccommodement, l'abandon est entier. Aglaé supplia sa bonne de la diriger, de l'aider dans ses recherches. Celle-ci, qui épiait avec soin les re-

tours de la sensibilité, et qui voulait faire solliciter jusqu'à ses leçons, lui répondit: « Vous vous y êtes mal » prise : vous cherchiez des perfec- » tions dans ces femmes, et leur lai- » deur vous en frappait davantage : » ce n'est point ainsi que l'on juge » les vieilles coquettes; elles n'ont » plus que la grimace de leurs agré- » mens. Soyez sûre que leur plus » grand ridicule est toujours la der- » nière trace de leurs anciennes pré- » tentions. Cette vieille, par exemple, » que vous voyez si sémillante, jouer » encore la gaieté, se rappelle, que » dans sa jeunesse, un continuel sou- » rire laissait voir les plus belles dents » du monde; aujourd'hui, elle croit » avoir sauvé, du moins, des mou- » vemens agréables, et n'est que ridi- » cule. Les femmes ressemblent aux » couleurs : deux ou trois nuances

» seulement brillent de leur propre
» éclat; les autres sont ou trop pâles,
» ou trop prononcées. Ainsi les fem-
» mes qui ne sont que jolies ne vi-
» vent que quelques années; le reste
» est livré à l'ennui et aux regrets.
» Vous les préviendrez, si vous pou-
» vez vous bien convaincre que la
» beauté fait naître les passions, mais
» que le caractère seul attache. »

Par les soins de la Fée, il n'y avait dans l'île ni miroirs ni ruisseaux. Aglaé pouvait y douter de sa beauté : les vieilles y oubliaient leur laideur ; leurs ridicules y augmentaient, et c'est ce qu'il fallait pour la guérir. Nous avons déjà dit que la plus jeune de ces femmes avait cent ans ; et toutes osaient encore espérer de l'avenir, et ne parlaient que des erreurs du bel âge. Tantôt elles redisaient les chansons qu'elles

croyaient avoir inspirées; tantôt elles montraient des portraits repris à des infidèles, des volumes de madrigaux et de sonnets, enfin tous les petits tributs de la galanterie. Aglaé avait aussi déjà ses porte-feuilles. Quel fut son étonnement de voir qu'un siècle n'avait presque rien changé au protocole d'amour! même style, mêmes idées, mêmes sermens, mêmes exagérations, même amour-propre. Mais comment s'avouer que ces vieilles avaient été aussi belles, puisqu'elles avaient obtenu les mêmes hommages! Aglaé aima mieux croire que les poëtes d'alors étaient plus enthousiastes, et ceux de nos jours plus difficiles. — Cependant, l'insatiable besoin de briller lui fit ouvrir ses porte-feuilles, même à ces vieilles. A peine en fut-elle écoutée : les unes bâillaient, les

autres critiquaient. Celles-ci faisaient des comparaisons, celles-là trouvaient par-tout des plagiats. Aglaé, un peu confuse, voyant que les vers faits pour elle n'étaient que des réminiscences, se dégoûta d'un encens si vulgaire, et jeta avec mépris ce trésor qui jusque-là ne l'avait point quittée.

L'ennui nous ramène quelquefois à la raison. Aglaé retourna vers sa gouvernante, lui demanda des livres, de l'ouvrage, des conseils, et surtout le secret d'abréger le tems. La gouvernante commença à espérer de son élève, lui indiqua l'étude, ou du moins la lecture qui y dispose. Cette ressource parut infaillible à Aglaé : elle voulut tout entreprendre à la fois ; la musique, le dessin, la mesure du ciel, la division de la terre, les rêves brillans de la fable, les rêves moins amusans de l'histoire. Pendant deux

ou trois jours son tems fut plus occupé que celui d'un sage : mais l'excès du travail en affaiblit le goût, et en fait une tâche fatigante, au lieu d'une paisible et douce occupation. La gouvernante qui voulait prévenir le dégoût, l'engagea à se dissiper, lui conseilla de revoir ses vieilles ; sûre qu'à chaque visite elle reviendrait, et plus tôt, et meilleure. Aglaé se mit donc à observer leur caractère, leurs habitudes ; c'était comme le fil qui la guidait. La plus âgée se nommait Delphine, sa décrépitude était extrême : elle n'entendait plus, et ne voyait qu'à peine. Aglaé s'attacha plusieurs jours à l'observer, et parvint enfin à s'en faire entendre. Cette vieille, dont l'aspect ne lui avait inspiré que de l'aversion, en peu de jours commença à l'intéresser. Elle joignait à beaucoup d'usage du mon-

de, un sentiment des convenances, si juste, qui l'avertissait toujours si à propos, que tout ce qu'elle disait avait une manière, un ton qui n'appartenait qu'à elle. Aglaé conclut avec raison, que Delphine avait eu dans sa jeunesse une conversation fort piquante. Cette jeune princesse, dont l'esprit naturel manquait par les formes, avait le défaut ordinaire de celles que de trop grands avantages rendent presque toujours sûres d'être écoutées : elle parlait beaucoup, et se répétait souvent. Le jour qu'elle fut frappée du genre d'esprit que Delphine avait dû avoir, sa gouvernante étonnée de la délicatesse de son langage et de la vivacité de ses expressions, ne put s'empêcher de lui en faire compliment ; et Aglaé enchantée vit qu'elle avait deviné juste, et que la Fée lui avait tenu parole.

Les jours suivans, elle essaya de pénétrer le caractère de Nathalie ; mais celle-là lui donna de l'occupation : elle était sotte, bête, vaine et de méchante humeur. Aglaé la mit sur toutes sortes de sujets, sans pouvoir faire une seule découverte à son avantage, lorsque par hasard Rosalie, une de ces vieilles, parla avec enthousiasme de la musique. Nathalie se fâcha comme si on avoit voulu la blesser, et loua excessivement la danse. Leur sentiment dégénéra en dispute ; leur dispute en personnalités. Aglaé devina aisément que l'une avait eu la voix belle, et que l'autre avait dû bien danser. Elle invoqua la Fée, se mit à un clavecin, et en joua avec une grâce qui les charma toutes deux. Nathalie surtout était transportée de l'entendre mêler différens airs de danse à ses variations, et Rosalie

pouvait croire au brillant de son jeu, qu'elle en avait fait sa principale étude. Contentes l'une et l'autre, elles se réunirent du moins pour la louer. Aglaé les quitta en réfléchissant aux succès qu'elle venait d'obtenir, par des agrémens qui rendent toujours plus aimable, mais qui ne suffisent jamais. Elle entrevit qu'on ne plaît par les talens qu'en offrant aux autres ceux qu'ils possèdent, ou qu'ils préfèrent ; qu'on a besoin de leurs éloges même pour être averti de sa propre valeur : au lieu que les qualités se font sentir dans la solitude, dédommagent de l'oubli du monde, et, sans rendre insensible à la louange, ne vous font cependant rien faire pour elle. Encouragée par ses succès, Aglaé mit le même soin à les etudier toutes. Elle devina qu'Eugénie avait été d'une douceur extrême ; qu'Herminie avait

très-bien dessiné : elle s'appliqua surtout à en bien connaître une dont l'ensemble l'avait frappée d'étonnement. Son visage n'avait jamais eu de jeunesse ; mais comme elle ne l'avait point su, sa vieillesse n'en valait pas mieux. Il n'y avait aucune nuance dans son esprit, aucun ensemble dans sa personne. Son bonnet ne tenait pas à sa tête ; sa tête semblait toujours prête à se détacher de son col. Elle avait du trait, de l'imagination ; mais ses idées étaient si extraordinaires, sa conversation si étrangement mêlée, que ce qu'elle disait de bien avait plus l'air d'être l'effet de son bonheur que celui de son bon sens. Elle fatiguait à force de vouloir plaire ; choquant tous les usages, ne manquant jamais de faire une chose ridicule, ou d'en dire de déplacées. Les habiles voyaient bien qu'elle était née folle, mais sa-

vaient bien aussi qu'elle était sauvée par ce grand mot : *elle est extraordinaire !* car la folie est une maladie dont on n'accuse que ceux qui ont eu quelques momens de raison. Aglaé fut long-tems sans pouvoir comprendre comment il lui avait été possible de plaire : mais elle finit enfin par s'apercevoir qu'une indiscrétion prolongée avait bien pu être prise pour un excès de franchise ; et elle sentit que le premier de tous les charmes est d'être vrai.

Aglaé tâcha de démêler les secrètes pensées d'une autre, qui affectait de parler sans cesse de sa nullité, de dire qu'elle radotait, et qu'enfin elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Quel eût été son désespoir si on l'eût prise au mot, ou si on lui eût révélé qu'elle ne parlait si volontiers de ce qu'elle avait perdu, que pour

apprendre ce qu'elle avait possédé? Aglaé ne s'y trompait presque plus; elle était modeste avec la fière, soumise avec le bel esprit, piquante avec celle qui voulait paraître douce. Elle flattait leurs défauts pour s'en moquer, caressait leurs goûts, les invitait à raconter leur histoire, et leur fournissait au moins le plaisir inépuisable de parler d'elles-mêmes. Ces différentes anecdotes donnaient matière à des réflexions un peu malignes, qu'elle confiait à sa gouvernante, et surtout à des questions qui amenaient des détails intéressans, propres à hâter le développement de son esprit. Par exemple, elle lui demandait un jour pourquoi il en coûtait tant aux femmes de vieillir? « C'est, répondit la gou-
» vernante, parce que rien ne peut ja-
» mais remplacer ce qu'elles perdent.
» Quand les hommes renoncent au

» bonheur de plaire, ce n'est qu'un
» échange de passions : l'amour de
» la gloire leur tient lieu des jouis-
» sances qui leur échappent ; le fan-
» tôme qu'on appelle réputation s'em-
» pare de toutes leurs facultés. Vieil-
» lissant avec des passions nouvel-
» les, ils gagnent le terme sans s'en
» apercevoir, et finissent par se
» croire toujours jeunes. Si les fem-
» mes voulaient, de bonne heure,
» se faire des occupations, consen-
» tir à s'oublier, et renoncer à la
» louange, se former des amis, ne
» pas confondre le besoin de briller
» avec le désir de plaire, toutes les
» saisons auraient pour elles quelques
» beaux jours. Lorsque vous rentre-
» rez dans le monde, vous serez la
» seule qui, grâce à la Fée, aurez
» commencé votre jeunesse au mi-
» lieu d'un cercle où vos agrémens

» étaient presque des torts ; où, pour
» plaire, il fallait presque les faire
» oublier : que ce soit la leçon de
» votre vie. Je sais que pour être heu-
» reuse il faut être aimée. Profitez
» donc de tous vos avantages : vous
» êtes belle ; en évitant le faste, que
» votre toilette ne soit jamais trop né-
» gligée ; à la ville ou à la campagne,
» ayez toujours cette recherche qui,
» sans être ce qu'on appelle parure,
» prouve bien le désir de plaire. Cul-
» tivez votre esprit ; ajoutez chaque
» jour à son étendue, et souvenez-
» vous que la conversation de la
» femme qui sait le plus, doit tou-
» jours laisser croire qu'elle cherche
» à s'instruire. L'air du doute console
» l'ignorant, et flatte celui qui croit
» pouvoir éclairer. Mais, surtout,
» soyez bonne ; soyez-le si vous
» voulez être aimée, et l'être tou-

» jours. La bonté nous porte à se-
» courir l'indigent, à excuser le
» coupable, à écouter avec compas-
» sion les plaintes même les plus in-
» sensées, à consoler tout ce qui
» souffre. Trouver une âme bonne
» est le besoin de tous les momens :
» la posséder est le charme de tous les
» âges, charme sans lequel aucune
» vertu n'est suffisante, et qui, peut-
» être, ferait passer sur mille dé-
» fauts. Le génie qui nous gouverne
» n'a point donné à la bonté un rang
» marquant parmi les vertus : il n'a
» pas compris non plus l'ingratitude
» dans le nombre des fautes qui
» nous font bannir de sa cour. Sû-
» rement il a cru que l'amour, ou la
» justice des hommes, nous récom-
» pense ou nous punit assez. » Ces réflexions, communiquées avec un tendre intérêt, attachaient Aglaé, la ramenaient

ramenaient à la raison, à ses études, et l'invitaient à y mettre encore plus de suite. Mais plus elle avançait, plus elle sentait le besoin d'être guidée : aussi demanda-t-elle à sa gouvernante, avec cette bonne-foi de la première jeunesse, de la diriger, de lui aider à regagner son enfance perdue. Celle-ci lui sauva les premières difficultés, lui cacha surtout ce qu'il faut de peines, de travail, de persévérance pour arriver à un genre quelconque de perfection. Ce n'était pas toujours de longues lectures ; c'était moins encore de fatigantes allégories : jamais de gêne ; ne courant ni après l'esprit, ni après la raison ; évitant l'ennui qu'on redoute à tous les âges ; mais dans des promenades utiles, tout devenait un sujet d'instruction et de plaisir. La nature si belle et si riche, fournissait des développemens tou-

jours nouveaux. Je ne sais quel auteur a dit : « qu'aux yeux de l'ignorant tout est prodige, ou tout » est naturel. » Aglaé qui, jusque-là, n'avait promené que des regards indifférens sur tant de richesses, Aglaé s'arrêtait à tout, questionnait sans cesse, dévorait l'instruction, et s'étonnait également de ce qu'elle ne savait pas, et du tems qu'elle avait passé sans chercher à s'instruire. Elles entreprirent un jour de faire le tour de l'île, et arrivèrent à une petite maison isolée, paisible habitation d'une vieille qui les reçut avec ce mélange de tristesse et de douceur qui trahit les âmes sensibles. Aglaé se sentit attirer vers elle, et n'eut pas besoin de se garantir de cette première impression qui, près de toutes les autres, conduisait à la plaisanterie. Aglaé n'éprouva qu'un

sentiment mêlé d'intérêt et de respect. Elle n'osait point lui demander ses aventures ; elle craignait presque de les lui rappeler. Elle aurait voulu lui plaire, attirer sa confiance, la consoler s'il était possible. La vieille la devina, la fit approcher d'elle, et lui raconta son histoire en ces mots :

« Je ne vous parlerai point de mon enfance, rien ne me la rappelle. Mes souvenirs ne commencent qu'au jour où je vis, pour la première fois, un homme qui fut le maître du reste de ma vie. Jusque-là je m'étais crue jolie, spirituelle ; de ce moment j'en doutai ; ma toilette ne finissait plus ; je n'étais jamais contente de mon esprit ; et le jour où il me dit qu'il m'aimait, je me crus parfaite ! On nous unit. Alors je ne pensai plus à lui plaire : j'avais tout oublié ; je n'existais que les heures qu'il me

donnait, les autres se passaient à l'attendre, ou à le regretter. Lorsqu'il arrivait, il semblait changer l'air que je respirais : je me trouvais heureuse sans avoir besoin de le dire : je suivais tous ses mouvemens; je l'écoutais avant qu'il parlât; ce qu'il disait je croyais l'avoir pensé. Longtems il fut heureux par tant d'affection; mais, dans mon bonheur, j'oubliais qu'il faut des soins pour conserver même ce qu'on aime : je négligeai ma figure, mon esprit, mes amis, je ne pensais qu'à lui; je ne voyais que lui; je ne parlais que de lui. Tout le monde m'avait abandonnée sans que je l'eusse remarqué; je finis par l'ennuyer aussi. Je sentais qu'il se détachait; ses retours n'étaient plus que des complaisances, ses soins que des procédés. Au lieu d'appeler les plaisirs à mon secours, je

passais dans les larmes et les reproches le tems qu'il me donnait encore : j'exigeais l'amour, j'éloignais l'amitié : je ne le voyais presque plus... Qui m'eût dit alors que j'allais souffrir davantage ?...

Quelle douleur je ressentis en apprenant qu'il était occupé d'une autre femme ! J'exigeai avec hauteur, comme s'il m'aimait encore, j'exigeai qu'il ne la revît plus ; il me refusa sans colère ni pitié. C'est alors que je me crus perdue...Je le priai de m'aimer, comme on demande aux dieux de vivre. Je ne prétendais plus à aucun sacrifice : Voyez-la, aimez-la, m'écriai-je ; mais ne m'oubliez jamais tout-à-fait... Mon humeur l'avait éloigné, ma douceur le ramena, et une seconde fois je me crus heureuse. Bientôt après,

les affaires, l'ambition l'entraînèrent encore. Je n'étais plus jeune, le tems avait passé et je ne m'en étais point apperçue. Je me plaignais, quoique sûrement j'eusse été une des plus fortunées ; mais je ne sus cela que longtems après.... Je lui cachais mes peines, elles en influaient davantage sur mon caractère et sur ma santé. J'étais devenue triste et souffrante : je n'en étais que moins aimable. J'espérais toujours que le lendemain m'apporterait quelque consolation, et ce n'était qu'un jour de plus passé dans les larmes. Enfin, j'entendis parler d'un devin qui, disait-on, faisait des miracles ; on y croit dès qu'on en a besoin : j'allai le consulter. Comme j'arrivais chez lui, j'en vis sortir une vieille à qui je demandai ce qu'il lui

avait dit : je n'en obtins pour réponse que ces quatre vers que je n'ai jamais oubliés :

De l'avenir point de nouvelle ;
Ils ne m'ont dit que le passé :
Les plaisirs d'un âge avancé
Sont les plaisirs qu'on se rappelle.

Je n'entrai point chez l'oracle, et pris cet avis pour moi-même. Je renonçai au bonheur : celui des autres m'intéresse encore, il me console quelquefois ; mais il ne m'empêche pas d'attendre avec impatience la fin de ma vie.

Aglaé avait écouté la vieille avec ce vif intérêt qui fait qu'on partage toutes les sensations. Sa gouvernante, qui avait surpris ses yeux remplis de larmes, aurait peut-être désiré que ce tableau n'eût pas été rendu avec tant d'énergie ; mais elle se promit

bien de glisser sans affectation, dans leur premier entretien, que le malheur de la vieille était celui de toutes les femmes sensibles; et ce n'est pas un jour perdu, que celui qui apprend que l'amour est bien loin de tenir ce qu'il promet.

Aglaé de son côté réfléchissait, mais se disait qu'elle reverrait souvent cette intéressante vieille, et lui ferait répéter des détails qui l'avaient si vivement affectée. Ces épreuves ne réussirent pas au gré de son attente; l'histoire était toujours la même. Aglaé sentit qu'il est impossible de parler long-tems de soi sans fatiguer. Elle avait cru que chaque jour elle aimerait cette vieille davantage, et chaque jour elle l'écoutait avec moins d'intérêt. Rien ne pouvait la distraire; la morale, la campagne, l'ambition, tout la ramenait à son ami. Parlait-

on

on d'une belle action, il l'aurait faite; d'une chose simple, il l'aurait embellie. De toutes ces femmes c'était encore la plus aimable; ses souvenirs venaient du cœur. Aglaé allait chez elle avec plaisir, y restait avec ennui, et cependant la quittait avec peine; mais elle la quittait souvent avant que le soleil eût marqué l'heure de son retour. La vieille, sans se plaindre, lui disait adieu avec tristesse. Aglaé revenait lentement, mécontente d'elle-même, se reprochant sa cruauté, se trouvant incapable d'aucun sacrifice.

Le lendemain, après ses heures d'étude, elle volait chez son amie; il semblait, à la voir courir, que jamais elle n'arriverait assez tôt; et jouissant d'avance du plaisir que ferait son empressement, elle s'accoutuma peu à peu à s'oublier elle-même,

à se croire nécessaire au bonheur d'un autre, première des illusions, et la plus douce de toutes ; elle en vint même jusqu'à retourner chez celles qui lui avaient paru si ridicules.

Ce n'était plus la raillerie, plus le cruel besoin de se moquer. Elle flattait encore leurs défauts, mais comme on console un malade qui n'a plus de ressources. Cependant, leur extrême crédulité l'effraya sur elle-même. — « Rassurez-moi, dit-elle un jour à » sa gouvernante ; je ne vous de- » mande point d'éloges, mais j'ai be- » soin d'être encouragée. Suis-je » jeune ? M'avez-vous donné les » moyens d'être aimable ? Comme » ces femmes, ne suis-je pas aussi » dans l'aveuglement? » A ces mots la Fée parut. — *Soyez tranquille, mon Aglaé*, lui dit-elle ; *vous êtes ce que vous étiez : je ne pouvais*

rien ajouter à votre beauté. Il ne m'était pas permis non plus de vous corriger sans que vous prissiez un peu de peine. Je vous ai offert à la fois tous les défauts que le tems et le besoin de la louange vous auraient donnés : ils vous ont guérie de la vanité ; de la vanité, qui, chez les femmes, rend la jeunesse coupable, et la vieillesse ridicule. C'est avoir gagné plus que je ne vous avais promis. Puisse votre âme douce et sensible n'avoir jamais besoin des exemples de la vertu pour se porter au bien ! Je vais vous rendre à vos Etats ; mais avant de vous quitter, je veux, comme les bonnes mères, vous récompenser d'avoir travaillé à votre bonheur : que souhaitez-vous ?

Aglaé lui demanda de rajeunir son amie; mais la vieille refusa cette fa-

veur si son ami ne la partageait pas. — « Je ne désire point de vivre, » leur dit-elle, je ne vous demande » point des années : rendez-moi seu- » lement les jours de mon bonheur, » et que je meure celui où il cessera » de m'aimer. » — La Fée combla ses vœux, lui rendit sa jeunesse, son ami, ses plaisirs et ses peines. — Elle ramena Aglaé à sa mère qui, toujours aveuglée, la crut parfaite, et fut persuadée qu'elle avait employé tout le tems qu'elle ne lui avait pas vu perdre : elle remit sa couronne à sa fille, qui passa le reste de sa vie à douter d'elle-même, et à excuser les autres.

FIN DU TOME IIe. ET DERNIER.

Sousa Botelho Mendão e
Vasconcellos, Adélaïde Mari
Émilie (Villeul)
Mêle la Sauce

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY